LA REVUE DE PARIS

JANVIER

HENRI MONDOR ..... La Jeunesse de Barrès.
ANDRÉ BILLY ..... Les Prix littéraires.
GABRIEL PUAUX ..... Les Nations Unies et la France.
ANDRÉ DHÔTEL ..... Le Village invisible.
FRÉDÉRIC DUPONT ..... Socialistes et Communistes.
JEAN HOUGRON ..... La Terre du Barbare (II).
E. DE LA ROCHEFOUCAULD Anna de Noailles et le Goût de l'Éternel.
ROALD DAHL ..... Le Plongeon dans la Mare.
ÉDOUARD RIST ..... Une Consultation médicale au XVIIIe siècle.
BERNARD DE FALLOIS .. Jean Guitton à la Sorbonne.
RÉGINE PERNOUD ..... Le Musée des Archives.
ED. GISCARD D'ESTAING. Nationalisme et Liberté.
DENISE BOURDET ..... Images de Paris.
THIERRY MAULNIER ..... Péguy et Claudel.
PIERRE AUDIAT ..... L'Affaire Dreyfus.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, JEAN MISTLER, MAURICE PONS, PIERRE MICHAUT, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS 1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
HENRI MONDOR	La Jeunesse de Barrès	5
ANDRE BILLY	Les Prix littéraires	24
GABRIEL PUAUX	Les Nations Unies et la France	29
ANDRE DHOTEL	Le Village invisible	39
FREDERIC DUPONT	Socialistes et Communistes	54
JEAN HOUGRON	La Terre du Barbare (II)	60
ED. DE LA ROCHEFOUCAULD	Anna de Noailles et le Goût de l'Eternel	90
ROALD DAHL	Le Plongeon dans la Mare	103
EDOUARD RIST	Consultation médicale au XVIIIe siècle	112
BERNARD DE FALLOIS	Jean Guitton à la Sorbonne	126
REGINE PERNOUD	Le Musée des Archives	131
ED. GISCARD D'ESTAING	Nationalisme et Liberté	142
DENISE BOURDET	Images de Paris	150
THIERRY MAULNIER	Péguy et Claudel	150
PIERRE AUDIAT	L'Affaire Dreyfus	164
Le Mois à Paris		173

DIRECTEUR : MARCEL THIEBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) .. 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. $ 7

Canada .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. pos aux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. Fr.S. 30

Espagne .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. Fr.B. 340

Italie .. Lires 4.360

Angleterre .. £ 2/9

Égypte .. Piastres. 290

Hollande .. Florins. 26

Portugal .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède Suisse, et Cité du Vatican**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — Propriétaires : Esmee de la Rochefoucauld — André de Fels.
La REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

Copyright by Revue de Paris 1955.

LA REVUE DE PARIS *publiera en 1956 .*

Romans et Nouvelles :

ADELINE VENITIAN,
par **André CHAMSON.**

L'ÉCLIPSE,
par **Jacques PERRET.**

LE BONHEUR FOU,
par **Jean GIONO.**

LA MAISON NATALE,
par **Bernard PINGAUD.**

LA REVUE DE PARIS publiera en 1956 *(suite)* :

***Romans et nouvelles** (suite) :*

RUBIO,
par **Emmanuel ROBLES.**

UNIC HOTEL,
par **Maurice PONS.**

L'ARMOIRE DE PITCHPIN,
par **Hervé BAZIN.**

LA CARTE DU TENDRE,
par **Roger IKOR.**

et des textes de **H. de MONTHERLANT, Paul MORAND, J.-L. CURTIS, Jules ROY, Jacques CHENEVIÈRE, Marc CHADOURNE, Pierre GASCAR, Félicien MARCEAU, Jean CASSOU, Henri TROYAT, Louise de VILMORIN, Françoise MALLET, Béatrix BECK, Pieyre de MANDIARGUES, Jean REVERZY, Paul VIALAR, Bernard PINGAUD, Paul ZUMTHOR, François-Régis BASTIDE.**

***Études littéraires et Essais** :*

LA VIEILLESSE
D'HERBERT SPENCER,
par **André MAUROIS.**
de l'Académie Française.

LE CHARME DE LA VOIX,
par **Jean-Louis VAUDOYER,**
de l'Académie Française.

MÉLISANDE,
par **Marthe BIBESCO.**

CITÉS ALLEMANDES,
par **Carl BURCKHARDT.**

L'ŒUVRE ET LA MISE EN SCÈNE,
par **Louis DUCREUX.**

CERVANTES,
par **Bernard de FALLOIS.**

L'AMOUR ROMANTIQUE,
par **André BILLY,**
de l'Académie Goncourt.

LES AMOURS DE Mme RÉCAMIER,
par **Maurice LEVAILLANT.**

LA CONVERSION DE CLAUDEL,
par **Henri GUILLEMIN.**

JULES SUPERVIELLE,
par **Alain BOSQUET.**

CHARLES MAURRAS,
par **Pierre de BOISDEFFRE.**

EVELYN WAUGH
par **R. M. ALBERES.**

et des études d'**Émile HENRIOT,** *de l'Académie Française,* **Philippe SOUPAULT, Francis AMBRIÈRE, René LALOU, Franz HELLENS, P.-H. SIMON, Raymond PICARD.**

Textes Inédits de **BALZAC, Richard WAGNER, Benjamin CONSTANT, GOBINEAU et AMIEL.**

***Études historiques** :*

FRANCE ET ITALIE,
par **Pierre GAXOTTE,**
de l'Académie Française.

UN CONSEIL ROYALISTE
A PARIS SOUS L'EMPIRE,
par **Roger LANGERON.**

POURQUOI A-T-ON TUÉ
HENRI IV?
par **Philippe ERLANGER.**

VERSAILLES,
par **LA VARENDE.**

LES RAISONS
DE NOTRE DÉFAITE (1940),
par **A. GOUTARD.**

LE DEMI-MONDE ET
LE SECOND EMPIRE,
par **Alain DEGAUX.**

LA VIE D'UNE PROVINCE AU TEMPS DU GRAND ROI par **Émile MIREAUX**

et des études de **Maurice GARÇON, Jérôme CARCOPINO,** *de l'Académie Française,* **Charles KUNSTLER, Jacques MORDAL, Georges MONGRÉDIEN, P. GRIMAL, Yvan CHRIST, Françoise de BERNARDY.**

L'Europe et le Monde :

ANGLAIS D'AUJOURD'HUI,
par **Raymond LAS VERGNAS.**

EN AMAZONIE,
par **Alfred METRAUX.**

IMAGES D'ÉGYPTE,
par **Agnès CHABRIER.**

BRÉSIL,
par **Roger BASTIDE.**

AUSTRALIE,
par **Bernard VILLARET.**

ALLER A MALTE,
par **C.-E. ENGEL.**

et des récits de **Pierre FRÉDÉRIX, Armand HOOG, Ella MAILLART, E.-L. TINKER.**

Études politiques et Militaires :

ÉTATS-UNIS 1956,
par **André SIEGFRIED,**
de l'Académie Française.

REPENSER L'UNION FRANCAISE,
par **Jacques CHASTENET,** *de l'Institut.*

LA QUESTION SARROISE,
par **Robert d'HARCOURT,**
de *l'Académie Française.*

OU VA L'ARMÉE FRANÇAISE?
par **Louis KŒLTZ.**

et des études de **Paul REYNAUD, Jean MISTLER, R. LACOUR-GAYET, J. de SAINT-CHAMANT, Robert DELAVIGNETTE, R.-J. TRUPTIL.**

et les études économiques d'**Ed. GISCARD d'ESTAING.**

Articles scientifiques :

LE VIRUS ET L'ORIGINE DE LA VIE,
par **Jean ROSTAND.**

LA PSYCHANALYSE,
par le professeur **Jean DELAY.**

LE SECRET MÉDICAL,
par le prof. Pasteur **VALLERY-RADOT,**
de l'Académie Française.

LA TERRE NOURRIRA-T-ELLE LES HOMMES?
par le professeur **Robert DEBRÉ.**

LE CARBONE DANS LA NATURE par **Henri MOUREU**

et des études d'**Ed. RIST, Lucien de GENNES, S. de SEZE, Pierre ROUSSEAU, Jean COULOMB, Albert DUCROCQ, CHAPLET-ROUSSET.**

Arts et Archéologie :

LE LOUVRE ET LES MUSÉES DE FRANCE,
par **Georges SALLES.**

BRIANCHON,
par **Claude ROGER-MARX.**

LA BARQUE DE CHEOPS,
par **Pierre MONTET.**

DÉCOUVERTE DES HITTITES,
par **Marcel BRION.**

LES ARTISTES ET L'ÉTAT,
par **Jacques JAUJARD.**

CÉZANNE,
par **Henri PERRUCHOT.**

LES RUINES DE CARTHAGE,
par **G.-Ch. PICARD.**

FOUILLES EN GRÈCE,
par **Georges ROUX.**

LES CHRONIQUES

ESSAIS ET ROMANS,
par **Marcel THIEBAUT.**

LES LIVRES D'HISTOIRE,
par **Pierre AUDIAT.**

IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET,**

LE THÉATRE, par **Thierry MAULNIER.**

LES PORTRAITS CONTEMPORAINS, de **Paul GUTH.**

LE MOIS A PARIS, par **Claude ROGER-MARX** (Les Arts); **Jean FAYARD** (Le Cinéma); **Serge VEBER** (Cirque et Music-Hall); **Jean MISTLER** (La Musique); **Georges PILLEMENT** (Paris d'hier et d'aujourd'hui); **Pierre MICHAUT** (La Danse); **Bernard de FALLOIS, Pierre de BOISDEFFRE, Marcel SCHNEIDER** (Les Lettres); **Marcel GABILLY** (La Politique), etc.

Les bottes et snow-boots pour femmes, fillettes et enfants **à l'Aigle** *sont en vente chez tous les spécialistes et grands magasins*

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable du 20 décembre au 1er janvier.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer : Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

INFORMATION FINANCIÈRE

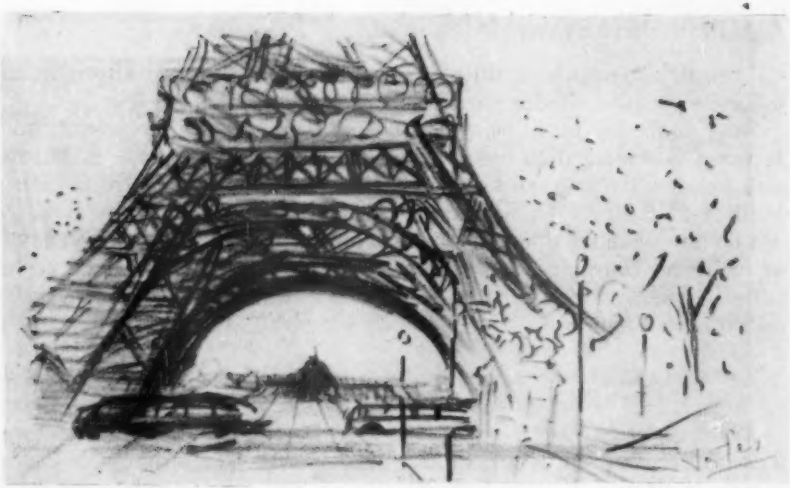
CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 Septembre 1955

La situation au 30 septembre se totalise à 542.417 millions, en augmentation de 11.816 millions sur le mois précédent.

Au passif, la progression porte notamment sur les Banques et correspondants pour 5.230 millions et sur les Créditeurs divers pour 3.039 millions. Les ressources, à vue ou à terme, provenant de la clientèle, accusent, pour leur part, un accroissement de près de 2 milliards.

A l'Actif, on constate une augmentation de 7.530 millions du Portefeuille effets, de 1.651 millions des Comptes courants et de 1.374 millions des Avances et débiteurs divers.



PREMIÈRES LECTURES DE BARRÈS

par Henri Mondor

Un maître enclin à se raconter est généralement grandi par le récit simple, vrai, de ses commencements, et l'hommage à ses initiateurs. Il est même des professions où cette révérence de gratitude constitue l'une des meilleures minutes d'un acte inaugural et public. Au contraire, celui qui insiste volontiers sur l'indépendance native de son esprit et une originalité rebelle à tout exemple, à tout modèle, est facilement pris en défaut. Le meilleur artiste ne méprise pas les années d'artisanat par lesquelles il dut passer. Le faux grand homme, qui se vante d'une fortune intellectuelle toute personnelle, ne devant rien à personne, risque d'être seul, un jour, à croire à un génie aussi spontané.

On peut se demander, par exemple, si l'importance de la dette que plusieurs écrivains ont visiblement contractée, il y a trente ou quarante ans, envers Barrès, n'explique pas le complot de quelques silences actuels, visant à détourner les lecteurs de la vérification de cette influence. Barrès a été, visiblement, l'un des maîtres de prose de plusieurs des meilleurs auteurs d'aujourd'hui. Par d'autres, il a fait aimer et imiter une manière de désinvolture, de supériorité, et sa carrière d'allure conquérante. De plus jeunes lui ont emprunté des accents d'impertinence dont la réussite se révèle, après lui, assez difficile. Parmi les plus marqués de filiation, peu l'ont reconnue, très peu tiennent encore à rendre grâce ; et, contre lui, vers 1910, s'étaient déjà groupés, pour

un travail en équipe, insidieux mais insistant, des écrivains que sa notoriété semblait condamner à attendre trop longtemps la leur.

Sans doute les hostilités politiques veillent plus efficacement que l'envie à la prolongation des temps de purgatoire et telle page de Barrès sera toujours désignée ou brandie, entre irréconciliables, contre sa gloire posthume ! Rien n'est plus agréable, à l'opposé, que d'entendre certains des hommes que ses opinions et son action politiques avaient pu étonner ou exaspérer convenir d'avoir beaucoup admiré le grand prosateur, en sa belle époque... et la leur. L'un des plus beaux éloges de Barrès écrivain est de Léon Blum.

⁂

Avant de rechercher ce que Maurice Barrès n'avait pu manquer d'écrire sur ses premières émotions littéraires, je ne me souvenais guère que de sa citation de Joseph de Maistre, où se trouvait tendrement célébrée la voix de la mère de celui-ci, lisant ou déclamant à son enfant les tragédies de Racine : « Je ne les comprenais pas, lorsqu'elle venait les répéter sur mon lit et qu'elle m'endormait avec sa belle voix, au son de cette incomparable musique. J'en savais des centaines de vers avant de savoir lire et c'est ainsi que mes oreilles, ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. »

Il ne fut pas difficile de retrouver une effusion exactement symétrique dans Barrès, ce dernier resté aussi reconnaissant à sa mère d'une douceur d'intonation inoubliée : *J'ai pour ouverture à toute la part divine de ma vie une lecture qu'elle me fit interminablement de* Richard Cœur de Lion en Palestine, *une fois que j'avais la fièvre muqueuse.*

A cette minute, mon imagination s'empare de quelques figures ravissantes qui ne doivent jamais plus me quitter ; les jeunes femmes qui sont des anges, l'Orient allaient dormir au fond de mon esprit avec l'harmonie de la voix de ma jeune maman pour se réveiller à l'heure de mon adolescence.

Cette harmonieuse lecture, Barrès se la rappelait à l'âge de rédiger ses *Cahiers* « comme une voix d'espérance, de joyeuse annonciation, une jeune voix qui chante toujours l'orgueil d'élever un garçon ». Jusqu'à la fin, il pensa que les premières images d'un Orient fascinant, les prouesses d'une noble et galante chevalerie, certaines irréelles figures humaines l'avaient pour toujours hanté, peut-être orienté : *Walter Scott m'a donné cette charmante idée fausse que j'ai toujours eue des femmes, me les représentant comme des créatures idéales qui n'ont aucune de nos passions matérielles.*

Il avait déjà écrit, un jour de 1907, pour *Le Gaulois du Dimanche*, ces lignes non moins attendries : *Quand j'étais petit et malade, ma mère m'a lu* Richard en Palestine, *un roman de Walter Scott, qu'elle allégeait, interprétait, commentait. Je me rappellerai toujours le beau mois de sep-*

tembre et notre petit jardin débordant de tendresse. Cette lecture, ces mots d'Orient et de Chevalerie généreuse, cette voix surtout, se sont répandus sur l'univers, précisant, nuançant tout ce que je regarde avec insistance.

Lorsqu'il voulait se remémorer les premiers mouvements de son initiation, Barrès invoquait les récits de voyages de son père et les livres de sa mère, parmi lesquels, à côté de Walter Scott, se trouvaient Fenimore Cooper et une *Histoire Sainte* où les syllabes de certains noms propres lui parurent toujours *le magnifique fil le reliant dans son passé à ses premières songeries.*

Maurice Barrès devait toujours conserver, dans un des meubles de son cabinet de travail, à Charmes, ce qu'il a appelé : *la petite bibliothèque de sa mère.* De ce groupe vénérable de livres, dont je n'ai pu encore retrouver tous les titres, il avait eu le plaisir d'humilité de dire, à l'âge où il avait commencé à préférer à des espérances ses souvenirs : *Il m'a formé et limité car je n'en suis jamais sorti. J'y vois quelques livres de dévotion recommandés certainement par les Jésuites de Nancy.* Victor Giraud y a vu, aussi, les *Lundis* de Sainte-Beuve.

Par l'homme assagi ou blasé, bien des amours de sa jeunesse sont oubliées. La curiosité la plus vive semble, parfois, au bout d'un demi-siècle, n'avoir laissé, dans une mémoire, que peu d'images et des moins éclatantes. Dans la simplification d'une vie proposée tard au public, il en est de bien des livres lus comme de bien des femmes parcourues. L'ardeur de lecture et son désordre, la fièvre d'inconstance et ses caprices sont retombées. Les fleurs du désir une fois cueillies, peu de parfums survivent. Deux phrases de Barrès ont bien veillé à faire distinguer, pour ceux qui s'inclinent, le temps de l'amour et celui de la tendresse : *La beauté des femmes est distribuée sur les diverses parties de leur corps ; aussi pour la goûter, faut-il beaucoup de soins et leur grande complaisance, mais cette beauté quand elles vieillissent se fixe sur leur visage. C'est ainsi que dans ma jeunesse, j'ai cru la beauté dispersée à travers le monde et principalement dans les régions les plus mystérieuses, mais aujourd'hui j'en trouve l'essentiel sur le visage sans éclat de ma terre natale.* Tel ne lit plus qu'Homère ou Montaigne ou Pascal, qui avait commencé par du fatras et le risque de bien des balivernes.

Le temps d'extrême jeunesse, pour Barrès, reparut sous de charmantes couleurs, dans *Le Mystère en pleine lumière*, avec *les chevaux de bois, leur musique, les paillettes des écuyères, les petites amies, une journée de pêche sur la Moselle, les coucous du printemps, les colchiques d'automne, les libellules chassées avec un filet à papillons.* Mais plus souvent, dans l'œuvre, on trouve l'amère évocation de l'internat à dix ans. Même après qu'un demi-siècle se fut étiré entre lui et ce petit garçon, Barrès s'apercevait encore, *à travers un mur de ténèbres*, respirant le froid terrible du réveil et de l'eau glacée — la leçon mal apprise — la récréa-

tion où tous, sauf lui, se précipitaient — le dégel dans les cours — la rage de dents — et la récitation des Psaumes de la Pénitence.

⁂

D'autres titres de ses premiers livres n'avaient pas quitté la mémoire, involontairement ou sciemment filtrante, de Barrès devenu chef de file. Déjà avant le lycée, certaines lectures avaient inscrit des impressions assez profondes pour qu'à distance elles pussent être rattachées à quelques-unes des idées et des préoccupations essentielles d'une carrière d'écrivain et d'un programme d'action politique. L'émotion avait-elle eu véritablement cette force ou se trouvait-elle, par quelque complaisance autobiographique et certaine parade d'unité, de continuité, être dotée, après un long temps, de vertu excessive ?

Sur le parquet de la pièce, qui devait devenir, en Lorraine, le cabinet de travail de l'homme célèbre, l'enfant, couché à plat ventre, avait dévoré, dans *Les Débats*, le récit du procès du prince Pierre Bonaparte. La petite maison d'Auteuil, Victor Noir, le prince, animaient un drame dont le petit lecteur s'était nourri avec une telle avidité qu'elle lui devait paraître avoir pu préparer, chez le futur auteur de *Leurs Figures* et du *Cloaque*, un peu de cet intérêt sarcastique, mais assidu, qu'il savait trouver à certains milieux, à leurs complots, à quelques-uns des visages les plus grimaçants. C'était aussi, pour toujours, *un lambeau de brocart sous la poussière de son grenier.*

Avec *le beau cliquetis d'épée* des premiers, *les tragiques et théâtrales destinées* des autres, les *Trois Mousquetaires* et l'*Histoire des Girondins*, étaient venus exciter ensuite, ce qu'un petit homme de douze ans aime à imaginer de vitalité, de foi et d'héroïsme, dans les grandes actions d'adultes. A la fin de sa vie, Barrès se revoyait encore, tout enfant, dans un fossé, au petit château de Florimont, près du cimetière, prolongeant, pendant un dimanche matin, l'une de ces enivrantes lectures. Les livres lui étaient alors prêtés, assez souvent, par un voisin, ami de ses parents, qui habitait entre Charmes et Florimont : le chevalier de Bonay.

Après l'Orient de Walter Scott, la politique de Victor Noir et celle de Lamartine, les romans d'Erckmann et Chatrian avaient inculqué, à leur tour, à cet enfant de l'Est, qui avait reçu, à huit ans, le choc de la guerre, des sujets marquants : la défense du col de Saverne, les défilés des Vosges, le Rhin... Veillant, plus tard, à la sévère ordonnance que le hasard n'avait sans doute pas manqué de réserver à ses premiers engouements, Maurice Barrès disait savoir particulièrement gré, aux livres d'Erckmann et Chatrian, de lui avoir répété avec véhémence, dans l'âge de l'impressionnabilité la moins jouée, « quelle éternelle aventure » passe par Phalsbourg. Mais, au jeune collégien sensitif, craintif, boudeur et peut-être bourru par timidité, la vulgarité et la turbulence de

la plupart des autres allaient inspirer une telle horreur qu'elles le vouèrent, pendant l'internat particulièrement maussade du collège de Malgrange, plus encore qu'au lycée de Nancy (« Au moins La Malgrange lui laissait-elle voir le cours des saisons »), à un isolement très précoce et à des rancunes d'une surprenante durée. La force physique, l'astuce, la taquinerie maniaque de beaucoup de ses condisciples triomphaient cruellement de sa fragilité et bousculaient, avec des éclats de plus en plus blessants, son penchant au rêve et un dédain qui déroutaient autant qu'ils exaspéraient. L'heure des jeux terrorisait le délicat et vengeait les autres d'une supériorité d'intelligence dont il ne leur cachait peut-être pas assez la certitude qu'il en avait. La lecture devint, très tôt, le refuge, sinon le remède.

Le culte du moi, lit-on dans les *Cahiers*, *je m'y acheminai le jour où mes parents me laissèrent en culotte courte à élastique au-dessus du genou, âgé de dix ans, près des cygnes, au milieu des enfants méchants, dans la cour d'honneur de La Malgrange*. Son costume parut inadmissible et, pendant des semaines, le nouvel interne se fit l'effet d'un caniche qui, parmi d'autres chiens, avait une casserole attachée à la queue. *Dans cette méchanceté, dans cette misère, dans cet hiver, dans cette nuit, seul, pas encore assez seul puisque ces enfants et ces professeurs qui m'épouvantaient étaient là, je me suis mis à me replier sur moi-même et à m'encourager à vivre quand même*. C'était ce qu'il appela son arrivée parmi *les grandes platitudes de la vie* et l'heure de cette première leçon : *Il n'est que d'écarter les autres et d'écouter paisiblement en soi*. Maltraité, s'isolant, pleurant sous le hangar, au fond de la cour des petits, souffrant aussi de *manquer de globules rouges*, il se répétait, les mirages et la lassitude alternant, ce fortifiant défi : *Ils verront bien un jour !* ou cette interrogation modeste : *Quand je serai grand, est-ce que je rougirai de ce que je suis aujourd'hui ?* Il rougit un peu, après les années, d'une *disposition méprisante* qui n'avait eu que trop d'inconvénients.

Un jour, à quinze ans, il demanda à ses parents, pour cadeau d'anniversaire, l'*Histoire de la Littérature anglaise* ; premier contact avec Taine et Byron ! Plus tard, il précisera au sujet du premier : *Les développements trop lourds de Taine et la rhétorique de Hugo sont bien beaux mais à mettre dans les assises de l'édifice ;* encore que moins jeune, il devait se laisser former surtout par l'art de *dramatiser les abstractions* qu'il découvrait et soulignait chez Taine.

Le livre le plus attachant, à cette époque, pour le jeune Lorrain irritable, aussi détourné *des petits goujats qui empoisonnent la vie de leurs camarades* que des prescriptions jugées par lui sèches, glacées, de la plupart de ses maîtres, ce fut une *Anthologie des Prosateurs français du* XIXe *siècle. Je possède encore ce gros volume bleuâtre. A chaque fois que je l'ouvre, je retrouve cette joie aiguë et tremblante, joie enveloppée de tristesse que me faisait ce bon livre pendant les longues études du soir,*

quand, après une journée terrible, je me consolais parmi ces enchanteurs, jusqu'à l'heure bénie du coucher. J'avais pour d'excellentes raisons une peur terrible des récréations. Et il ne faut pas sourire si je dis que Ch. Nodier (*avec* Trilby), *Alexandre Dumas* (*avec une* Soirée chez Ch. Nodier), Veuillot (*avec* Maître Aspic) *quelques autres encore étaient mes vrais camarades* [1].

Charmant privilège de la gloire, pour les écrivains, que cet extrême besoin que peuvent avoir, de leurs œuvres, les jeunes esprits en formation, surtout lorsque ceux-ci se trouvent isolés par leur hyperesthésie, haïs pour leurs mépris, et cherchent consolation dans la lecture passionnée de quelques biographies d'hommes éminents. Par malheur, les professeurs du jeune élève, si noir de cheveux, si brun de peau, si farouche, que ses condisciples l'appelaient le corbeau, n'étaient, à ses yeux, pour presque rien dans les dédommagements espérés... Amené à s'interroger, *sur le compte des grandes minutes de sa vie*, le député Barrès tint à redire, avec force, appliqué sans doute à noircir un peu l'atmosphère des lycées de son temps, que ses maîtres, Collignon et Burdeau à peine exceptés, avaient été déplorablement absents de ses premières exaltations intellectuelles. Mais, plus tard, Barrès se reprendra, pour écrire : *On est toujours injuste quand on attaque des professeurs.*

Même innocentes, ses lectures devaient rester secrètes. Dans les nuits d'été, au dortoir, réveillé à l'aube, il lisait en cachette, dans son lit de pensionnaire, les petits livres de la collection de la Bibliothèque nationale et s'éprenait de quelques-uns des esprits dont il a répété assez souvent qu'il n'avait jamais pu s'en éloigner.

Après une précoce impatience de la grandeur, des victoires à remporter sur les autres, des conditions favorables au talent et à une élévation « bien en vue », il lut, de près, le livre d'Eugène Muller, paru chez Hetzel, en 1867 : *La Jeunesse des hommes célèbres*. L'énigme quasi religieuse de l'apparition d'un génie l'intriguait.

D'après Barrès, les bacheliers les moins incurieux, à cette époque, se donnaient en cachette aux *Poésies* de Henri Heine, au *Thomas Graindorge* de Taine, à la *Tentation* de Flaubert. A quinze ans, il n'en était, lui-même, qu'à quelques livres de la lignée classique, qui semblait aller *du charmant Jouffroy à M. Caro*. Mais il faisait surtout connaissance avec son orgueil. Une phrase d'un cousin plus âgé, étudiant en médecine, Maurice Valentin, s'était gravée utilement dans sa mémoire, pour y devenir un levain : *L'avantage de Paris, c'est qu'on voit de près les grands praticiens et qu'on admet alors de les égaler un jour.* Et voici, dès ce temps, Maurice Barrès candidat à la notoriété et soignant mieux la hiérarchie de ses dédains !

Vinrent les jours, peu éloignés, où les malentendus exécrables et la

1. Voir le beau livre de Mme I.-M. Frandon : *L'Orient de Maurice Barrès*. Droz à Genève, Giard à Lille.

douleur de persécution furent sublimés, avec des termes et un ton que des imitateurs surent lui emprunter : *J'ai toujours souffert d'une sensation d'isolement.. Mais est-ce souffrance ? C'est parfois simple et dur constat. Parfois même j'éprouve de ce fait de solitude une espèce de volupté. Je me frotte contre. Dur contre dur. Seul, dans le monde, soit !*

Tous mes premiers livres sont nourris des émotions intenses de mon internat. Sous l'Œil des Barbares *en est un écho.*

Sa vulnérabilité d'écolier, fatigué par les clameurs et les échauffourées tournoyantes des heures dites récréatives, le ramenait sans cesse aux livres et ceux-ci augmentaient son aptitude à découvrir l'animosité, à barbeler de sarcasmes une fragilité qui l'irritait aussi. Mais l'on ne peut, dans cette formation d'une sensibilité et d'une intelligence qui voulurent en marquer tant d'autres et y parvinrent, oublier de rappeler une phrase douloureuse des *Amitiés françaises : Tout mon cœur est parti dans ma septième année par la route de Mirepoix, avec les zouaves et les turcos qui grelottaient et mendiaient et de qui, trente jours avant, j'étais si sûr qu'ils allaient à la gloire.* Nul n'apprit si vite à savoir faire, avec ses douleurs, d'harmonieuses plaintes, et, avec ses ambitions, de durables aphorismes.

⁂

Les jours de sortie, le lycéen, éloigné des tracasseries rebutantes, errait assez souvent seul dans les rues de Nancy, s'attardait devant les vitrines des papetiers : non pas, a-t-il pris soin de dire dans l'*Ennemi des Lois*, pour regarder les photographies des filles de théâtre si laides de vulgarité, mais la série des princes ou des hommes d'État européens. La vue de ces visages masculins éveillait, en cette âme inquiète, une étrange agoraphilie. Loin de l'orienter, comme ses camarades, vers les doux et secrets visages des femmes, l'agressivité pubertaire l'en détournait, trahie peut-être par la timidité ou déviée par l'impatience de supériorité. Il fixait curieusement ses rêves sur des destins de chefs et de politiciens. Vaincre les femmes lui paraissait un effort moins viril, un orgueil moins relevé, que vaincre les hommes ou, mieux, ayant si tôt souffert d'eux, les diriger ou les corriger.

Au lieu de se mêler à des joueurs insouciants ou batailleurs, qui l'eussent dominé au ballon ou aux barres et dont les cris et les violences le terrorisaient au point de lui inspirer une aversion oppressive, le jeune sensitif, de muscles grêles, de caractère aussi susceptible que celui d'une fille, souhaitait d'autres victoires prochaines, revanche et vengeance à la fois, contre la brutalité, la cruauté de ce qu'il appelait « l'abominable imbécillité » et que, mieux portant, il eût appelé frénésie. Peut-être tenait-il de son père une certaine hypocondrie native dont Jérôme Tharaud a dit qu'elle le rendait *inamusable.* L'humiliation, pendant les heures dissipées, nourrissait amèrement mais puissamment la vanité,

la cambrure de compensation. Son inaptitude à des plaisirs simplifiés, aux compétitions tapageuses, le rendait songeur ou méditatif, ivre d'un tout autre élan, et lui faisait croire plus facile, plus excitant ou plus prudent d'être admiré que d'être aimé.

Il savourait, de mieux en mieux, les pages de l'*Anthologie des Prosateurs ;* non pas dans les recueils de Jean Fleury, de Poitevin ou de Mme de Gaulle, qui venaient de paraître, et où Nodier, Alexandre Dumas, Aug. Thierry étaient en bonne place ; mais plutôt, nous semble-t-il, dans le livre de Frédéric Godefroy, publié, en 1870, chez Garnier, et où, de Napoléon à Mgr Dupanloup, les extraits d'œuvres de quarante-quatre prosateurs du XIXe siècle encadraient l'absence, aujourd'hui imposante, de Stendhal. L'on y trouve, en effet, *Trilby* de Nodier, *Le Salon de C. Nodier à l'Arsenal*, de Dumas, et certaine *Notice sur Aug. Thierry*, qui allait électriser Barrès.

Comme il était interdit aux élèves de feuilleter le volume en toute fantaisie et de s'y porter librement à une autre page que celle désignée en classe, il lui fallait, quand la curiosité le piquait, ruser et tromper l'acariâtre surveillant. Un jour qu'il lisait adroitement la *Notice sur Augustin Thierry*, Barrès en fut transporté. *Cet homme fut si noble, si désintéressé, aveugle et parlant de ses souffrances supportées pour la science, avec une délicieuse simplicité de héros. Je ne puis vous dire combien ces détails m'emplissaient de générosité et de trouble. Quand j'atteignis à l'histoire de ses débuts, comment il devint historien, et que j'appris comment à quinze ans, en lisant le beau chant des* Martyrs : *« Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec la hache... », il se leva, criant qu'il serait historien, je me mis à gesticuler d'aise répétant moi aussi : « Pharamond ! Pharamond ! »*

En regard de cette confidence et pour saisir l'écrivain à sa table, parmi ses livres, notes et souvenirs, voici les termes mêmes de la petite remarque, dans l'*Anthologie* de Frédéric Godefroy, sur cette « révélation » d'Aug. Thierry : *En 1810, lorsqu'il achevait ses classes au collège de Blois, un exemplaire des* Martyrs, *apporté du dehors, circula dans la maison. Le jeune Thierry le lut, ou plutôt le dévora un jour de congé. Cette lecture lui fit éprouver d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination. Mais quand vint le récit d'Eudore (Livre VI), cette histoire vivante de l'Empire à son déclin, un intérêt plus actif et plus mêlé de réflexion l'attacha au tableau de la ville éternelle, de la cour d'un empereur romain...*

... Et Thierry de conter : ... *L'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Je quittais la place où j'étais assis et marchant d'un bout à l'autre de la salle je répétais à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée... »* Ce moment d'enthousiasme fut décisif. Thierry, ajoutait l'auteur de cette notice, *n'eut alors, selon*

sa propre expression, aucune conscience de ce qui venait de se passer en lui... mais lorsqu'après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière il se fut livré tout entier à l'histoire, il se rappela cet incident. Quant à Barrès, il se plut à corser d'un jugement particulièrement acerbe son récit de l'une de ses autres lectures clandestines, au lycée de Nancy, surprise par le maître d'études : *O désastre ! l'homme, le préposé, le surveillant, bondit... Par terreur et prudence, je m'étais coulé sous la table. D'un adroit coup de pied, m'en ayant fait sortir, il me précipita dans la boîte à houille. C'était le lieu d'humiliation habituel. Pourquoi ce singulier et incommode pénitencier ? Aujourd'hui encore je ne comprends rien à la fantaisie de l'ancien drôle... Je m'agenouillais terrifié, dans la houille, et, au bout de cinq minutes, l'horrible chaleur du poêle de fonte où j'étais presque adossé m'avait perdu d'asphyxie, névralgie et autres barbares douleurs, sans oublier l'humiliation.*

C'est dans la même *Anthologie* que Barrès croyait s'être « gorgé des plus audacieux paradoxes de la pensée humaine ». Il en eût, à l'époque, avouait-il, « mal développé l'armature » ; mais il s'en était fait « de la substance sentimentale ».

***

Isolé, meurtri dans ce qu'il continua longtemps à qualifier *la platitude, l'anarchie et le vague du lycée,* mais résolu à triompher, le lycéen lorrain, interne, privé de la douceur consolatrice du beau visage maternel, demandait de plus en plus aux livres un bonheur d'heures dont son asthénie ou son aigre refus des camaraderies si souvent « douteuses » le privait. Cependant, en dépit de ce que feraient croire les colères du surveillant, les lectures de l'enfant étaient restées généralement guidées, jusqu'à seize ans, par ses parents. D'une distinction et d'une délicatesse rares, sa mère, d'origine lorraine, savait à la fois faire aimer la discipline et la poésie. Mais un alcool, un ferment « si fort » fut bientôt offert à son fils, que le monde et les jours allaient paraître à celui-ci changer d'aspect. Tout parut transformé par la puissance que prit soudain, à ses yeux, « la beauté lyrique », quand elle lui eut été proposée par un de ses camarades du lycée de Nancy, Stanislas de Guaita ; Stani, comme il l'appelait.

Barrès connaissait, déjà, quelques volumes de Victor Hugo et de Musset. Celui qui les lui avait prêtés s'était associé avec un autre compagnon de leur enfance et ils étaient « partis en faisant de la musique sur les routes ».

Externe du même lycée, Stanislas de Guaita était, de peu, l'aîné de Barrès. Il apporta, sous le manteau, à son ami, *Émaux et Camées, Les Fleurs du Mal, Salammbô,* où le plus apte devait trouver à *se murmurer ou à psalmodier, sans les comprendre,* bien des syllabes chantantes et mystérieuses. En même temps que les chefs-d'œuvre, ils découvraient les drogues les plus communes : *le tabac, le café et tout ce qui convient*

à la jeunesse. Après tant d'années, ajoutait le cadet, resté toujours reconnaissant, *je ne me suis pas soustrait au prestige de ces pages, sur lesquelles se cristallisa soudain toute une sensibilité que je ne me connaissais pas. Et, comme les simples portent sur le marbre ou le bois dont est faite l'idole leur sentiment religieux, l'aspect de ces volumes, leur odeur, la pâte du papier et l'œil des caractères, tout cela m'est présent et demeure mêlé au bloc de ces jeunes impressions. Il n'est de vrai Baudelaire pour moi qu'un certain exemplaire à couverture verte et saturée de musc.*

C'est avec d'égales effusion et précision de souvenirs que Paul Valéry, dans l'un de ses derniers écrits, a évoqué un Gérard de Nerval, lu pendant ou avant son adolescence.

D'après la confidence tardive du poète le moins disposé à en faire, il s'agissait d'un « exemplaire de la *Bohème galante,* à couverture chlorotique ». Le collégien de Sète avait trouvé dans ce milieu délicieux, qui lui semblait inépuisable, tout ce dont ses *douze ans avaient besoin en fait de charme et d'absence.* Et Valéry, plus que sexagénaire, ajoutait, en veine, pour un moment, de mémoire affective : *Ce nom de* Nerval *me restitue aux yeux du souvenir le vert fané de cet exemplaire et, cette couleur les ranimant, je revis les instants absurdes et intenses dérobés à l'ennui, aux devoirs, au jour vrai, par le sortilège de ces mots.*

Un an après une ardente saison de poésie dont resta marqué son lyrisme influent, Barrès dut cesser, pour raisons de santé, d'être interne au lycée de Nancy. Externe, à son tour, dans cette ville, il passa en pleine intimité et en pleine liberté, avec son « noble compagnon éblouissant de loyauté et de dons imaginatifs », Stanislas de Guaita, les mois de juin, juillet et août de cette année 1880, qui demeurèrent les plus beaux de leur vie. Ils agissaient l'un sur l'autre, « dans l'âge où l'on fait ses premiers choix libres ». Leur débauche favorite, avec son risque de nihilisme et de lieux communs anesthésiants, était de relire à haute voix des vers. *Je n'ai jamais aimé,* a dit plus tard Barrès, *que les poètes et les métaphysiciens.*

Tout le jour et quelquefois pendant la nuit entière, Guaita et Barrès lisaient à haute voix bien des poèmes. Le premier des deux amis, qui devait mourir à trente-six ans, croyait alors avoir une santé inépuisable. Il en abusait. Ayant quitté son camarade fort avant dans la nuit, il allait regarder les vapeurs du matin dégager les collines qui entourent Nancy. Quand il avait réveillé la nature, il allait tirer son camarade du sommeil en lui lisant des vers inédits ou quelque pièce fameuse découverte la veille. Qu'importaient, aux deux initiés, sensibles aux savantes minuties, l'étalage naturaliste dans les librairies, la gloire achalandée de Zola ? *Même au lycée,* Nana *m'ennuyait. Cet homme s'agite sur un plan inférieur, où n'a que faire le véritable amateur d'héroïsme et de plaisir.*

Fin, aimable, avec, pour les gestes, des mains d'une frappante beauté, Stanislas de Guaita se laissait vite enivrer de sympathie, mais se révé-

lait un peu mobile. Avec un enthousiasme contagieux, il déclamait infatigablement du Victor Hugo, du Leconte de Lisle, du Baudelaire. Enfumés de tabac, énervés par un café vanillé dont l'arôme, en leur mémoire sensorielle, devait rester un émouvant souvenir olfactif, les deux amis, pendant d'heureuses insomnies volontaires, lisaient, relisaient, élisaient les plus beaux poèmes. Le sens profond de quelques vers n'était pas sans leur rester assez souvent obscur ; mais l'amour de la poésie ne leur paraissait ni exiger une compréhension textuelle, littérale, analytique, ni en bénéficier. Quelque mystère peut ajouter à l'ineffable enchantement, à la magie des mots et prolonger l'émotion. Avec une modestie et une âme d'artiste, préservée des pédanteries primaires, Barrès précisera : *M'inquiétais-je beaucoup d'avoir une intelligence exacte de ces poèmes ? Leur rythme et leur désolation me parlaient, me perdaient d'ardeur et de dégoût. Une belle messe de minuit bouleverse des fidèles, qui sont loin d'en comprendre le symbolisme. La demi-obscurité de ces œuvres ajoutait, je me le rappelle, à leur plénitude. Je voyais qu'après cent lectures je ne les aurais pas épuisées ; je les travaillais et je les écoutais sans qu'elles cessassent de m'être fécondes.* Barrès, dans *Un Homme libre : On traite volontiers d'obscur ce qu'on ne comprend pas ; cela est vrai grammaticalement, mais il appartient au poète de faire sentir ce qui ne peut être compris.* Et, dans le *Voyage de Sparte : Aujourd'hui encore, je délaisse un livre quand il a perdu son mystère et que je tiens dans mes bras la pauvre petite pensée nue.*

Baudelaire, en particulier, éblouit de ses magnificences les deux complices. Fort éloignés des auteurs et des commentaires d'un programme universitaire, ils découvraient ensemble la griserie d'indépendance et les avantages d'un mécontentement utilisable. Nulle autre influence ne put rivaliser : ni l'*Hymne à la Terre* de Victor Hugo, lu en classe de philosophie par un professeur, qui savait user de sa belle voix grave, ni l'étude de Gœthe et du perfectionnement d'âme, ni Schopenhauer, conseillé par ce professeur de philosophie, Burdeau. Celui-ci révélait aussi à ses élèves les *Rêveries d'un Païen mystique*, par Louis Ménard — de qui Barrès devait dire un jour : *Nul être plus épuré de parcelle vulgaire.* Compliment savoureux. Mais *trente petits provinciaux de Lorraine et d'Alsace n'étaient guère faits pour recevoir avec profit cette haute poésie essentielle, ce triple extrait d'Athènes, d'Alexandrie et de Paris.* C'est l'ivresse due à Baudelaire qui venait de faire, pour Barrès et Guaita, de la gloire littéraire, à la fois un haut objectif de vie et une voluptueuse tentation.

Tous deux avaient conquis le bonheur d'une vocation ; mais Barrès sut se répéter que les apprentissages exigent, d'abord, de l'application et des maîtres. En vue de devenir un homme de lettres, il commença à recenser, à adopter, en toute simplicité de disciple, ses modèles et ses choix. *Pour s'enrichir de mots et de tournures expressives*, il s'astreignit ou plutôt il s'exalta dans la préparation de bien des cahiers de

notes, longtemps conservés ; non plus en lecteur, mais en apprenti-écrivain, pour qui la pauvreté du vocabulaire, la monotonie des tours, du rythme, des attaques de phrases, la banalité des qualificatifs, sont les signes de la médiocrité. Il s'appliquait à « dépouiller » beaucoup de livres et d'auteurs, plus sensible, à cette époque, aux formules d'Agrippa d'Aubigné, de Montesquieu et de Flaubert ; mais influencé en même temps, pour quelques idées et précautions, par ce que Burdeau leur avait appris des « vieux penseurs de l'Ionie ». Il semble que ce soit dans la chambre chaude de Nancy, et enfermés aussi dans les scrupules de leur règle, que Stani et Barrès lurent de Sainte-Beuve, s'en tenant à l'*hystérie* de sa vingtième année, *Joseph Delorme*, *Les Consolations*, *Volupté*, *Le Livre d'Amour*, avec les pensées jointes aux *Portraits du Lundi*. L'un des quatre grands intercesseurs de l'âme en formation était trouvé.

En vue d'autres méditations que celles sur le langage, il lut aussi, de Loyola, *Les Exercices spirituels : Ce livre de sécheresse, mais infiniment fécond, dont la mécanique fut toujours pour moi la plus troublante des lectures. Livre de dilettante et de fanatique...* C'est ainsi qu'un jour, « mordu par ce cher engrenage », Barrès étudiait, une fois de plus, l'ouvrage du jésuite, dans la Bibliothèque de Nancy, quand des trompettes signalèrent brusquement le passage d'un régiment et emplirent, de leur ardente fanfare, le silencieux temple du livre. Quelques lecteurs, soulevés par ces cadences inattendues, allèrent vers les fenêtres : un prêtre, un petit vieillard soudain moins perclus et trois étudiants, parmi lesquels Barrès. *L'orgueil chantait dans ma tête.* Se découvrant, avec l'aide de ces sonneries martiales, des forces multipliées, il se murmura une fière exhortation dont les cuivres enflaient la spontanéité : *Tu es soldat toi aussi ; tu es mille soldats, toute une armée.*

Le soir, dans leur appartement d'étudiant, une vingtième et une centième récitation de l'*Invitation au Voyage*, de Baudelaire, déclamée par Guaita, les berça d'une musique bien différente et les éclaira *d'images éternellement agissantes. C'était le coup d'archet des tziganes, un flot de parfum qui nous bouleversait le cœur, non par des ressouvenirs, mais en chargeant l'avenir de promesses.* Ces mois de Nancy avaient été ceux de leur fringale lyrique, le temps de leur capiteuse initiation. La mélodie et la magie des mots, dont l'un allait devenir le maître, leur étaient devenues sensibles. Si l'un des deux amis, comme on l'a vu, était défini par l'autre « un noble compagnon, éblouissant de loyauté et de dons imaginatifs », rien n'interdit de penser que le premier eût pu le dire aussi du second. Ensemble, ils bénissaient les émerveillements libérateurs de les guider vers les jardins des Muses ou près de leurs fontaines et de les protéger contre les animosités chafouines et la malice jamais assez assouvie des petites âmes.

C'est l'année d'où Barrès data, plus tard, sa naissance spirituelle. *Oui, cette magnificence de la nature, notre jeune liberté, ce monde de sensa-*

tions soulevées autour de nous, la chambre de Guaita où deux cents poètes pressés sur une table ronde supportaient avec nos premières cigarettes, des tasses de café, voilà un tableau bien simple ; et pourtant rien de ce que j'ai aimé ensuite à travers le monde, dans les cathédrales, dans les musées, dans les jardins ni dans les assemblées politiques, n'a pénétré aussi profondément mon être. Certainement Guaita avait, lui aussi, conservé de cette époque des images éternellement agissantes. Nos années de formation nous furent communes ; c'est en ce sens que nous étions autorisés à qualifier notre amitié si fraternelle.

Après quarante ans, Barrès s'attendrissait encore sur ces heures essentielles, sur ce *premier regard hors du nid. Il n'était pas vers les aventures, il était sur la suite des âges, l'océan livresque.* Mais l'écrivain savait alors faire une réserve et elle vaudrait pour bien d'autres que lui : *Avec une âme qui jouissait de la vie, nous étions de petits êtres qui attendions les choses les plus extraordinaires, nous échangions des idées fanées. J'ai relu nos lettres, je suis effrayé de voir comme elles étaient peu jeunes, peu naturelles.*

Dès l'année suivante, à Nancy, Maurice Barrès, inscrit à la Faculté de Droit, toujours blessé par le ricanement des médiocres et les traîtrises des faux amis, *rêva d'avoir du talent littéraire* et de s'y préparer dans une solitude qui ne saurait le contenter. *J'employai le moyen recommandé aux élèves qui veulent devenir des latinistes élégants.* Et un facile mépris de reparaître, chez celui qui, devenu écrivain, et, très clairvoyant de naissance, s'en allant « parmi les hommes, le cœur défiant et la bouche dégoûtée », se défendra d'avoir jamais été de ces petits esthètes, comme on en voit à Paris, *collectionnant des beautés de colifichet* et voués à devenir rimailleurs vaudevillistes ou mondains. *Après tout, ce travail absurde ne m'a pas été inutile. Ma familiarité avec les poètes non plus. Un des secrets du bon prosateur n'est-il pas de trouver le rythme convenable à l'expression d'une idée ?* Mais comment faire pour que l'énergie soit moins capricieuse et ne fuie pas *comme les gouttes d'une essence sur la main ?*

***

Bien des années plus tard, interrogé sur de grands écrivains des années 1880-1885, Maurice Barrès répondait : *J'ai bien connu les Verlaine, les Mallarmé, les Villiers de L'Isle-Adam et j'ai peut-être contribué à les révéler ; eh bien ! déjà les Sainte-Beuve, les Hugo, les Baudelaire empêchaient ces hommes de ma vingt-deuxième année d'entrer dans mon esprit où l'admiration de la dix-huitième année en quelques soirées avait occupé toutes mes capacités.* Un jour, près de la fin, regrettant de n'avoir pas été touché par Mallarmé, il convint de coins de son esprit « restés en jachère ».

L'on ne trouve pas, dans ce palmarès, deux de ceux à qui il allait,

pour le style, paraître devoir le plus : Chateaubriand et Michelet. Sur le premier, je peux transcrire, d'après l'autographe d'une lettre à Anatole France écrite en 1882, par l'étudiant de Nancy, les précisions et confidences de ce dernier, âgé alors de vingt ans : ... *Toutefois, sans me compromettre, je puis vous dire que j'ai déjà lu, et avec plus de satisfaction peut-être qu'aucun, votre* Lucile de Chateaubriand. *C'est que pour moi elle est comme la Gabrielle T... de* Jean Servien. *Je l'ai connu dans les* Mémoires d'Outre-Tombe *qui sont mon profond bonheur de tous les jours. Grâce à vous j'ai été moi aussi jusque sur l'escalier, mais il manquait ce je ne sais quoi que vous ne pouvez fournir, que seule Lucile elle-même eût pu nous procurer, Grâce à vous, on le voit, mais parce qu'elle l'a voulu, on ne la possède pas. Après tout, peut-être vaut-il mieux ainsi, il y a tant de désillusions !*

Après avoir célébré *Jean Servien* jusqu'à le voir, pour ceux qui s'analysent, *renouveler l'admirable et précieuse tristesse de l'*Education sentimentale, l'étudiant Barrès terminait sa lettre à Anatole France par un salut, moins immodeste que prophétique : *Veuillez agréer, monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de la reconnaissante admiration avec laquelle je demeure votre jeune suivant.*

Dans la même année, celle de sa majorité, Barrès, préparant pour Charavay sa plaquette sur Anatole France, savait se pencher, avec un esprit incisif, vers une autre de ses propres sources, les pages incomparables du *Capitaine Fracasse*. Elles demeurent, estimait-il, les modèles du genre descriptif et sont impitoyablement *sautées* par le lecteur. *Seul, le bon ouvrier peut se complaire dans ces curiosités de tournures, de mots, de couleurs. Il y promène ses journées, ses veilles, sans jamais se lasser — ni rencontrer personne. Qu'importe, d'ailleurs ! Gautier peignait, ciselait, sculptait pour des peintres, des ciseleurs, des sculpteurs, et ceux-là le vénérèrent de toute leur âme, de toute leur vie...*

Je n'ai pas encore pu me préciser la date exacte où Maurice Barrès lut et se promit de retenir, dans Bourget, au sujet de Baudelaire, certains avertissements, utilisés bientôt. Dans les fameuses *Taches d'Encre*, il consacra à Baudelaire sa première chronique, d'une voix muée : *Quel fin lettré un peu artiste ne sentira les évocations enfantines de mots primitifs, la muette somptuosité des liturgiques, l'angoisse des adverbes très longs qui suspendent la phrase ! Et la place qu'occupent les mots de race parmi la racaille dans la période !* Puis : *Gardons-nous peut-être de saluer trop vite chrétiens ces poètes. La liturgie, les anges, les satans, tout le pieux appareil, ne sont qu'une mise en scène pour l'artiste qui juge que le pittoresque vaut bien une messe.*

Dans ces mêmes pages de 1884, bien des indications pour ses cadets immédiats : l'analyse de la sensation, la création du Moi, l'intérêt d'*A Rebours*, l'hystérie des sensualistes, l'ignorance des pères par les fils, la pièce d'Edgar Poe source de l'esthétique des *Fleurs du Mal*, l'art volontaire de Gœthe, le mot si vite adopté : *Ce Baudelaire ; il déplaît à*

tous les imbéciles ! Et Barrès donnait le choix, parmi les idoles d'égotisme et les tournois d'analyse, entre la sensation, le sentiment et l'idée ! Les successeurs pouvaient choisir.

*
**

La vie littéraire affichée de Barrès commença tôt. Dans l'année 1881, sa dix-neuvième, il écrivit, dès le mois de mai, pour le *Journal de la Meurthe et des Vosges*, un article, les *Échos de la Librairie ;* en juin, une variété sur les *Quatre Vents de l'Esprit*, de Victor Hugo, et une autre, sur les deux *Vacances de l'Académie* et les titres de Paul de Saint-Victor. En juillet, une étude sur *Les Pensées d'une Solitaire*, de Mme Ackermann ; en novembre, un éloge de son cher Stanislas de Guaita et du livre *Oiseaux de Passage*.

Parmi plusieurs lettres inédites de sa vingtième année, je n'en citerai que deux, aujourd'hui. Leur ton instruit autant que les faits rapportés sur l'impatience de carrière de Barrès et sur les premiers feux de la revanche rapide que s'était promise le lycéen choqué. La première lettre avait été envoyée à Auguste Vacquerie ; la seconde, à Allenet, collaborateur de la revue parisienne *La Jeune France*, où il était influent et où le jeune Barrès donna ses études, en janvier et février 1882, sur le *Théâtre de Vacquerie*.

Aux remerciements de ce dernier, il répondit presque aussitôt :

Monsieur et cher Maître,

Je n'y veux pas aller par quatre chemins, et tout droit je viens vous dire que j'ai été profondément remué en lisant votre lettre. Sans faire phrases je vous remercie avec toute l'énergie, toute la reconnaissance dont je suis capable.

Jusqu'à cette heure je n'ai fait que de la critique (?). Deux petites colonnes dans un journal de Nancy agenouillées l'une devant Gallus escam... *l'autre devant* Paul de Saint-Victor *candidat à l'Académie, puis le « Théâtre d'A. Vacquerie ». Voilà tout mon passé. Pour le moment je m'occupe d'un petit croquis de* Ch. Hugo, *un souvenir à l'occasion du 13 mars, et d'une petite étude assez détaillée sur* Mad. Ackermann *(Poésies philosophiques) d'après des documents qu'elle a bien voulu me confier. Dans tout cela, rien malheureusement qui réponde à ce dont vous parlez. Mais je vais m'y essayer dès aujourd'hui et peut-être dans quelques mois serai-je en mesure de profiter de la porte que vous m'ouvrez.*

Voilà que je me laisse aller et qu'encouragé par votre bienveillance je continue à en abuser. Encore une fois, cher Maître, je vous dis merci. *Merci pour vos bonnes paroles, merci pour les flatteurs — je dis flatteurs — entrefilets du* Rappel. *Savez-vous que grâce à vos* On dit, *je suis en train de passer* grand homme *de province !*

Veuillez agréer, Monsieur et cher Maître, la respectueuse expression de la reconnaissance, de l'admiration avec laquelle je suis, — permettez-moi de le dire.

Votre disciple,
Maurice Barrès

La lettre à Allenet est plus importante. Le goût des jeux de mots, vite blasé chez Barrès, y paraît, comme il se révélera, quelques mois plus tard, à propos de Théodore de Banville. Facétieux, le chroniqueur débutant et encore un peu collégien : ... *Le génie dont le crâne, admirable nu, exprime un parfait mépris pour l'art des coiffeurs, en même temps qu'il est une perpétuelle épigramme pour la race chevelue des jeunes poètes.*

Mon cher Allenet,

Bien aimable votre entrefilet. Soyez sûr que je pense souvent — en silence, c'est vrai — à ce bon couple ami, vous et la Jeune France.

Annoncez-moi, certes. Je n'ai pas encore commencé à tartiner le miel attique de cette abeille de la poésie, de la critique, du roman, Anatole France. Mais, une paire d'examens passés, je m'y mettrai. Déjà, je me lèche les doigts. Pour le 1er janvier vous m'aurez imprimé, S.V.P.

Ah çà, vous êtes rien blagueur, mon cher Allenet ! Vous me jetez dans la boîte aux lettres *« les journaux du boulevard ». Allusion à mon « Chemin de l'Institut » qui se devait allonger à travers les vénérables colonnes du* Figaro, *hum ! Tous les chemins n'y mènent pas ce semble. J'en garde une Nostalgie comme Emmanuel des Es... lui-même ne vous en expédia jamais. Fi, monsieur, que c'est vilain !*

Vite, trouvez quelque bonne explication à m'expédier. Pourtant rappelez-vous ceci : Mieux vaut tard que jamais. Les proverbes, c'est juste quelquefois.

Surtout gardez-moi un bon bout de Jeune France *pour un compte rendu article du prochain volume de Leconte de Lisle,* Les Etats du Diable. *Je serais fier, et ici je parle sérieusement, d'exprimer ma profonde admiration de barbouilleur pour le plus grand des poètes et qui n'a qu'un vice son honnêteté. C'est en cela, oui, et rien qu'en cela qu'il n'est pas de son époque. A moins que ce beau temps de petits poètes et de pasticheurs ne puisse contenir ce bagage encombrant, quelques volumes de génie.*

Sous la règle de fer, j'ai ployé ma superbe,
Les richesses du monde et ses tentations,
J'ai tout foulé du pied comme la fange et l'herbe.

Encore une année de province devant moi. Pour travailler d'ailleurs — et j'en ai besoin — c'est parfait... à première vue. Mais les documents, monsieur et ami ! Je rêve une vraie étude sur Leconte de Lisle et son influence. *Après les impressions de Baudelaire, les variations des manuels et des Emmanuels, l'analyse de* Lemaître, *il y aurait, je le crois, encore beaucoup à dire. Mais pour ce il me faudrait entendre le maître lui-même, puis compulser les renseignements et les bouquins des familiers et caudataires.*

Je rêve aussi une étude rythmée, à métaphores étranges, etc., sur de Hérédia. *Une étude de ce curieux* Cladel, *un artiste. Enfin et en premier lieu une analyse bien fouillée de* Bourget, *dont je suis grand admirateur, comme de* Rollinat, — *le peu que j'en connais.*

Voulez-vous me réserver les Névroses, quand ça paraîtra ! *Vous me donnerez détails ! Prenez bonne note, et répondez ainsi que sur Leconte de Lisle.*

Du moins me restent les Nouvelles. *Je vais travailler ferme. Malheureusement je n'ai fait jusqu'ici que les inepties, en cherchant à sortir du genre pastiche Flaubert ou Goncourt auquel vous devez ma nouvelle. Je veux sortir à tout prix de cette voie qui, pour avoir été route impériale, n'en est pas moins route publique et banale — avec des bornes où plus d'un chien lève la patte.*

Seulement — et ceci ce n'est plus au directeur de la Jeune France, *mais à l'ami, vous l'avez dit, que je m'adresse — je désirerais ardemment à côté de*

mon installation chez vous, quelque autre hospitalité. Sans doute cette première ah ! je le comprends est ce que je puis désirer de mieux : public choisi, essentiellement littéraire, des jeunes, mes futurs confrères — et des maîtres. Mais avoir deux publics n'est-ce pas tentant ! D'ailleurs, si je travaille ferme, je produirai plus que vous ne pouvez accepter. Et tout en cultivant comme la récolte sérieuse la Jeune France, *je voudrais donc bien fleurir de mon jardinet les plates-bandes de* Germer-Baillère *ou de* Juliette Adam.

C'est bizarre, c'est indiscret de m'adresser à vous ainsi. Mais vous m'avez prouvé, cher ami, un assez réel intérêt pour que je n'hésite pas trop. Et voilà : je vous demande encore un coup d'épaule. Pensez-vous me faire passer une Nouvelle *à l'une de ces revues ?*

Donnez-moi une réponse réfléchie et sérieuse, sur laquelle je puisse compter. Et agréez toutes mes excuses, tous mes remerciements.

Bonne poignée de main.

Maurice Barrès

Nouvelle adresse : Charmes (Vosges).
5 novembre 1882.

Veuillez, je vous prie, présenter mes respects et me rappeler au bon souvenir de France, de Lisle, Coppée, etc.

***

Ce n'est pas que l'homme célèbre eût gardé, pour cette vingtième année, une tendresse égotiste. Il en a même curieusement médit. *Je rougis de ce garçon-là, je n'y veux plus penser et j'aimerais cent fois mieux entrer au cloître que de retourner dans une chambre du Quartier Latin.* A peine y était-il venu, cependant, qu'un arbitre l'avait dit *cet adolescent si merveilleusement doué pour le style.*

Les notes permettant de suivre aujourd'hui la courbe de ses premières lectures sont éparses dans son œuvre et le premier volume des *Cahiers* n'en donne presque rien. C'est d'un rassemblement moins incomplet qu'avec ses propres termes, le plus souvent possible, j'ai tenté l'esquisse qu'on vient de lire. Il m'importait aussi de payer ma dette et de combattre, avec de la gratitude, le silence de la méconnaissance et l'injustice de l'hostilité dont notre temps se croit le droit. Il est pénible de voir les querelles mouvantes de la politique, même entre les crises, ne guère cesser de s'en prendre à la vie posthume des artistes de premier rang et aux formes de l'art le moins vulgaire.

En commençant la rédaction de ses riches *Cahiers*, Barrès avait projeté un beau chapitre sur sa formation littéraire et ne doutait pas que deux de ses sentiments les moins retardataires eussent été : sa soif, sa faim d'hommes supérieurs, et le bonheur d'avoir, jeune, pour maîtresse la gloire !

Lorsque son cousin étudiant, Maurice Valentin, lui eut fait entendre que Paris était la ville où l'on pouvait voir de grands praticiens et ne plus leur croire un mérite inégalable, Barrès ne songea qu'à se rendre dans la capitale.

Quarante ans plus tard, le charme des souvenirs rivalisant enfin avec

l'attrait des projets, il revenait sur son dessein de conter ses tout premiers commencements et leur suite.

Il ne s'agit pas que je peigne des tableaux, je suis las de tout cela, mais je désire connaître quels enseignements j'ai su tirer de ma vie, comment j'ai mûri et progressé. J'aimerais me rendre compte par moi-même des expériences saines ou malsaines que j'ai enregistrées.

Je m'aperçois qu'au jour le jour j'ai désiré que ma vie fût un poème et pour qu'elle me fît plaisir, pour qu'elle me plût, je me suis tenu comme un bon ouvrier, à l'envers de la tapisserie, travaillant avec joie et sans repos, sans jamais aller l'admirer. Il n'est pas sûr que j'aie ainsi créé une belle tenture, mais il est certain que je n'ai pas cessé de m'efforcer.

Il avait eu un long courage, si l'on en croit un soupir de sa maturité : *J'ai cinquante ans, je n'arrive pas à avoir plus de santé qu'à vingt ans et il m'en faudrait bien davantage.* Non loin, cette autre émouvante feuille de son automne : *Ma mère, je viens vous retrouver, vous dire mes pensées qui sont les vôtres colorées par d'autres expériences plus larges et moins pures.*

Le mot *vocation* exposant ceux qui l'utilisent à des chronologies ou des emplois abusifs, il est bon que le lucide Barrès ait su, à son sujet, donner ces utiles précisions : *Ma vraie vocation à quelle époque l'ai-je eue ? Bien récemment. Au début (et très vite je le discernai, j'en eus honte), je rêvai de la notoriété. Mes raisons d'écrire me venaient du dehors, je désirais le succès.* Et il allait jusqu'à ces lignes : *En fait, pourtant, si je me mettais à écrire, je cédais souvent à un besoin interne. C'est par là que je vaux un peu. Mais à cette confession vraie combien sont mêlées de pages pour faire nombre, pour bien dire, etc. C'est en pensant à tout cela que je me méprise...*

Quelques étapes lui étaient devenues plus claires : d'abord, par fanfaronnade de jeunesse, aspirer à être protégé, contre les brutes, par une supériorité vite reconnue, puis vouloir être libre, par réaction contre les professeurs sectaires ou cassants, *contre les Burdeau, contre les basses tâches...* et contre le ton pédant de l'école ; les *Fleurs du Mal*, les *Émaux et Camées*, les *Feuilles d'Automne*, cachés dans le pupitre, l'aidant à sauver, à mûrir sa sensibilité et à accepter la bouée, l'espoir de sauvetage qu'offrent les formules magiques des poètes.

Au moment d'écrire et de ne savoir *quoi ni pourquoi*, il avait d'abord cherché des sujets autour de lui, le *nez en l'air ou bien en feuilletant des livres.* Mais, un jour resté brillant en sa mémoire, il avait écouté, accueilli la source, qui est au dedans de soi, et rédigé une première page qui fut, enfin, *une expression de son être, une petite inspiration.* C'était une sorte d'invitation au voyage, la confidence d'un enfant heureux de quitter son lycée, sa famille, son canton, un milieu devenu trop étroit, pour gagner une colline d'où il embrasserait, bien en vue lui-même, de plus larges horizons. Et cela s'appelait *Le Départ pour la Vie.*

Ses rêveries avaient, dans la suite, caressé souvent ce moment décisif : *Dans cette soirée ailée, pour la première fois depuis les rêves de la petite enfance, quelque chose qu'il y avait en moi de trop sec et de tendu faisait place à un flot plus aisé et, sinon à la véritable émotion, du moins au frémissement de la vie nerveuse. Je venais d'apprendre à faire une part à l'involontaire dans ce qui était le plus haut effort de ma volonté.* Sous le titre, *Le Départ pour la Vie*, Barrès annonça, au dos de plusieurs fascicules de ses *Taches d'Encre*, un livre de *fictions*.

Parmi certaines images si indélébiles qu'elles paraissent tenir au sang, Barrès avait retenu celle du ver luisant, certains contes de Grimm préférés à ceux de Perrault, les baraques de la fête du village, les représentations villageoises de Geneviève de Brabant, et cette autre flambée : *Quand j'étais enfant, assez souvent malade, j'éprouvais un immense plaisir à être réveillé, la nuit, dans ma grande chambre où dansait par instants et se réveillait la flamme de la cheminée, jetant des lueurs sur le mobilier rouge. Je voyais cette danse depuis mon lit. J'en jouis encore aujourd'hui.* Et Barrès ajoutait : *C'est à quoi s'appliquaient les dernières paroles de Hugo : « C'est ici le combat du jour et de la nuit. »* L'on peut penser, pour quelque rapprochement, aux derniers mots de Gide à Jean Delay.

Jamais grand prosateur français, mieux que Barrès, n'a reconnu ce qu'il devait aux poètes, à Baudelaire surtout, depuis le temps adolescent où, avec Stani, ils n'admettaient pas qu'un romantique ou le moindre parnassien leur demeurât inconnu. A côté des deux fameuses voies de bifurcation cent fois désignées, Baudelaire, Mallarmé, Valéry, et Baudelaire, Rimbaud, Claudel, ne pourrait-on pas regarder quelquefois vers une autre grande ligne : Baudelaire, Barrès, Mauriac ?...

HENRI MONDOR
de l'Académie française.

LES PRIX LITTÉRAIRES

par André Billy

Avec des avantages et des inconvénients, les prix littéraires ont un effet que je me sens obligé de tenir pour heureux : ils fournissent aux chroniqueurs les sujets d'articles. « L'actualité littéraire ranime périodiquement les discussions sur les inconvénients possibles des jurys compétents : et, disons-le tout de suite, la plupart des jurys actuels sont fort compétents. On proteste, on réplique, on attaque ; on défend ; il se fait beaucoup de tapage. Nul ami des lettres ne s'en plaindra. Mieux vaut qu'une colonne de journal soit occupée par de telles disputes que par de plats faits divers, par le récit minutieux des exploits d'un cambrioleur, voire par de graves enquêtes sur la question du smoking ouvert ou fermé... Mesurez la place réservée aux sports dans presque tous nos quotidiens ; mesurez ensuite celle qu'on accorde aux lettres, et vous comparerez l'importance relative attribuée à la culture du corps et à celle de l'esprit... Bravo pour les entreprises qui font penser aux lettres ! De ce côté, le bénéfice que vaut aux littérateurs la mode des prix n'est pas discutable. » Ces lignes datent de trente-trois ans (17 novembre 1922) et elles sont signées Marcel Prévost, de qui personne n'a jamais nié la compétence en matière de profession littéraire. Cet homme s'y connaissait, sa carrière l'a bien prouvé.

La querelle des prix littéraires est donc une vieille histoire, moins, beaucoup moins vieille toutefois que les prix littéraires eux-mêmes, puisqu'ils remontent à l'antiquité grecque, à moins que ce ne soit à

l'égyptienne ou à l'assyrienne, mais autrefois leur principe n'était pas discuté, personne ne se fût avisé d'écrire que les récompenses accordées aux écrivains causaient du tort à la bonne littérature. On pouvait être en désaccord sur le mérite de leurs bénéficiaires ; on ne niait pas qu'elles eussent leur raison d'être et fussent en elles-mêmes légitimes. Avant même d'exister, l'Académie Goncourt eut des adversaires ; son prix ne fut pas dénoncé comme nuisible en soi. Vers 1912, notre petit groupe avait chaque année son candidat — Giraudoux, Apollinaire, Alain Fournier, etc. — et nous ne nous faisions pas faute de vitupérer ceux qui, renseignés par nous sur eux et ayant été à même de les distinguer, ne l'avaient pas fait ; en revanche, l'idée ne nous serait pas venue de demander la suppression du prix. Depuis lors les prix se sont multipliés et cette multiplication est encore un grief qu'on leur fait habituellement. Ceux qui les condamnent devraient pourtant se réjouir d'un pullulement qui atténue leur vice essentiel et corrige leur nocivité. Tout écrivain de talent pouvant pratiquement compter être désigné une année ou l'autre, il n'y a pas grand mal à ce qu'il patiente un peu. Ne poussez pas ! Chacun son tour !

Mis à part les anciens prix d'Académie réduits à des proportions d'aumônes, les prix littéraires tels qu'ils existent actuellement datent d'une cinquantaine d'années. Ils sont une invention des Goncourt. Sous le Second Empire et avant 1900, la vie littéraire était dominée par trois puissances : l'Académie, les salons et le Boulevard, dont, en tant que novateurs, les deux frères étaient en droit de se plaindre, et Dieu sait qu'ils ne s'en privaient pas ! La critique académique et universitaire les dénigrait, la critique boulevardière les ridiculisait. De là l'idée qu'ils eurent de dresser contre elles une machine de guerre, qui serait un prix et un bastion qui serait une contre-académie. Edmond serait fier de constater l'étonnante réussite de son plan. Le Boulevard est mort, la critique universitaire et académique est morte, morts sont les salons, mort est lui-même l'esprit académique. L'esprit de recherche et de hardiesse que le vieil Edmond voulait encourager triomphe partout.

Je simplifie le processus de l'évolution dont ma génération a été témoin. En gros, c'est ce qui s'est passé, et, si le prix Goncourt ne doit pas être tenu pour seul responsable, si d'autres influences ont joué — l'appel d'air de la grande guerre, l'élargissement du public par la gratuité de l'enseignement secondaire et l'émancipation intellectuelle féminine à quoi on peut ajouter la savante politique de Gide et de ses amis et l'espèce de génie de Bernard Grasset — le prix Goncourt et ses succédanés n'en ont pas moins joué un rôle important dans l'accession à la notoriété des écrivains de 1920.

La vie littéraire d'avant le prix, à l'époque de Zola, de Georges Ohnet, de Bourget, d'Anatole France, était sans ressemblance avec la nôtre. Confinés dans les brasseries de Montmartre et du Quartier Latin

ou autour de Goncourt et de Mallarmé selon qu'ils étaient romanciers ou poètes, réduits à s'encourager les uns les autres dans le mépris du vulgaire, les écrivains faisaient preuve d'un beau désintéressement auquel la génération suivante ne se crut pas obligée. Après quelques années de marasme, les prix littéraires nouvelle manière lui ouvrirent des perspectives plus attrayantes. Les lauréats se trouvaient classés, estampillés, marqués par le succès, de fructueuses collaborations s'offraient à eux. L'exemple de Binet-Valmer, qui se distingua par l'éclat de sa candidature au prix Goncourt, prouve que cette consécration était déjà âprement désirée. Elle ne s'accompagnait pas encore de gros tirages. Elle était plutôt morale et professionnelle : quelque chose d'analogue à la Légion d'honneur... Puis, peu à peu, l'information littéraire, assurée par des écrivains venus de la rive gauche et des petites revues, s'étant développée, les prix s'imposèrent à l'opinion. L'intérêt pour la jeune littérature gagna la grande presse.

J'ai rappelé plus haut le bouleversement provoqué par la guerre. Elle attira l'attention sur les écrivains qui se battaient. La mort de Péguy et de tant d'autres fit beaucoup pour la mise en lumière des auteurs de leur âge. L'après-guerre acheva de porter la nouvelle génération au premier rang. Elle le méritait. Elle était une des plus brillantes que nous eussions eues. L'importance des prix, utilisés par la publicité, ne fit dès lors que grandir. Le prix Goncourt de Marcel Proust assura définitivement, et en dépit d'erreurs parfois peu excusables, le prestige et l'efficacité de l'institution.

Les inconvénients de celle-ci tiennent à l'imperfection de toutes choses humaines. La justice des tribunaux a ses défaillances et pourtant le code est là qui devrait l'en préserver. Comment les jurys littéraires ne se tromperaient-ils pas, qui n'ont à leur disposition que le code approximatif inscrit dans l'intelligence, le goût et la culture de leurs membres ?

A supposer même que les prix fussent toujours donnés à des ouvrages supérieurs, le caractère sommaire et brutal de leur attribution resterait détestable. Pourquoi tel livre a-t-il été retenu plutôt que tel autre ? La diversité des suffrages montre que le choix définitif n'a tenu qu'à des impondérables. Des considérations également valables se sont opposées. Tel juré était surtout intéressé par le style et la composition, tel autre par le tempérament de l'auteur, tel autre encore par l'état de ses finances ou son âge. Si l'auteur est trop jeune, les promesses qu'il donne risquent de ne pas être tenues. Dans le cas contraire, on se demandera s'il n'est pas déjà trop connu. Ce livre-ci est d'une exécution parfaite : tel autre dénonce des dons exceptionnels, mais il est raté. Hélas, une sorte de concurrence tacite s'est établie entre les jurys : c'est à celui dont le verdict assurera le plus gros succès de vente, et cela aussi explique certains choix. Enfin, une voix s'étant déplacée par l'effet de la lassitude, parce que l'heure s'avançait et que tout le monde avait

faim, le fléau de la balance s'est fixé d'un côté. Or, le sort qui attend le livre primé n'a pas de commune mesure avec celui de ses concurrents : il sera vendu à 100 000, à 200 000 exemplaires, alors que les autres dépasseront rarement un premier tirage. La disproportion est choquante, injustifiable. Elle engendre le découragement et la rancune, entretient chez plusieurs de l'irritation et de la fièvre préjudiciables au désintéressement et à l'élévation de pensée qu'on attend des jeunes auteurs. Leur moral en est atteint et c'est peut-être pourquoi tant de romans donnent une impression de hâte et de bâclage. Les prix littéraires étant une loterie et un roman moins bon ayant en fait autant de chances d'être désigné qu'un roman meilleur, pourquoi se donner du mal à bien composer et à bien écrire ?

Cette façon d'argumenter, analogue aux reproches que l'on faisait à la Loterie nationale avant sa création, est celle qu'on rencontre le plus fréquemment chez les adversaires des prix. Elle n'est pas sans valeur, mais elle est trop systématique. Les jeunes écrivains ont plus d'amour-propre et de conscience artistique qu'on ne le dit généralement. Le fait que, bon an mal an, le choix des jurys hésite entre dix ou douze d'entre eux fait assez voir la part d'exagération contenue dans les reproches qu'on leur adresse. Que tous les ans la nouvelle littérature française produise dix ou douze romans remarquables, c'est admirable ! Le talent n'est donc pas ce que l'on lui refuse. Le talent, elle en déborde. Ce dont elle manquerait plutôt, ce sont les fortes personnalités. Nous assistons, paraît-il, à un phénomène nouveau : la littérature de série. Je n'en suis pas si sûr, mais à supposer que cela fût vrai, il resterait à établir que la responsabilité doit en être cherchée du côté des prix ; je la verrais plutôt dans le caractère général de l'époque, propice à une *standardisation* qui n'épargne pas les zones les mieux protégées de l'activité intellectuelle.

Si les candidats ne sont pas toujours sans reproches, si certains d'entre eux font visiblement la chasse aux prix, s'ils y attachent une importance excessive, au point de se persuader que leur avenir en dépend, les jurés sont-ils du moins à l'abri de toute suspicion ? N'ont-ils pas accepté trop légèrement la tâche flatteuse, mais ingrate, qu'on leur a proposée ? Etre d'un jury, cela vous classe, vous donne de l'influence, vous fournit l'occasion de réunions amusantes et de bons déjeuners, vous permet de nouer et d'entretenir d'agréables et parfois utiles amitiés. Quant aux corvées de lecture que la fonction implique, il est entendu, n'est-ce pas, qu'on en prend et qu'on en laisse et que personne n'est obligé de « lire tout ça ». La vie est dure, nous sommes tous écrasés de travail et il faudrait s'infliger le labeur éreintant et, en outre, non rétribué, de lire deux cents romans en deux mois ? Soyons sérieux, tout le monde sait bien que c'est impossible ! « Les jurés ne lisent pas ; disent les adversaires des prix. En auraient-ils le courage, ils n'ont pas le temps de lire. »

Non, ils n'ont pas le temps de lire à tête reposée, de la première à la dernière ligne, les deux cents ou deux cent cinquante romans proposés pour les prix de fin d'année. En toute bonne foi, la lecture ainsi comprise n'est pratiquée qu'exceptionnellement, mais un membre d'un jury est un homme qui, par définition, fait partie du milieu littéraire, y circule et y fait sa collecte quotidienne d'opinions et d'informations. Il lit les critiques et s'oriente à l'occasion d'après eux. Mieux encore, il appartient à un groupe. Le travail d'un jury est un travail d'équipe. Empiriquement, et au petit bonheur si l'on peut dire, les coéquipiers se partagent la besogne, les plus consciencieux lisent pour ceux qui le sont moins et le tri finit par s'opérer très convenablement, surtout quand l'équipe est possédée par un esprit de corps vigoureux, comme c'est le cas pour une académie que je connais, qui a une tradition à suivre, un prestige et une autorité à conserver et qui, guettée, harcelée par les journalistes, délibère dans un secret de moins en moins gardé. Aussi bien, la « découverte » d'un auteur de talent est-elle devenue chose chimérique. Encore possible avant 14, elle était déjà difficile en 1930. De nos jours, les « découvertes » se font dans les grandes maisons d'édition par les soins d'un état-major de lecteurs rétribués à cet effet, et comme le même manuscrit, refusé ici, est ensuite lu là et ailleurs encore, on n'imagine pas qu'un chef-d'œuvre puisse rester inconnu, sous réserve, bien entendu, d'une erreur toujours possible. Les maisons d'édition où les manuscrits ne sont pas lus sont à reléguer dans le domaine de la chimère, avec les jurés littéraires qui revendent les livres aux bouquinistes sans en avoir coupé les pages.

Concluons. Les prix littéraires ont au moins un avantage qui compense largement leurs inconvénients et qui les légitimait déjà il y a trente-trois ans quand Marcel Prévost publiait l'article dont jai cité quelques lignes en commençant : ils entretiennent l'émulation dans l'édition et la curiosité dans le public. En cette période où aucune grande querelle n'agite le monde littéraire, quelle ne serait pas sans eux l'indifférence de l'opinion ! A côté des événements internationaux, du cinéma, de l'automobile, des sports, de la radio, de la télévision, imagine-t-on l'effacement où se morfondrait la littérature ? Ils constituent sa réclame, sa publicité, ils sont ses festivals, ses Six Jours, son Tour de France, son Salon de l'Auto, ses crises ministérielles, sa guerre froide. C'est par eux que les écrivains sont rappelés au souvenir de leurs compatriotes, c'est grâce à eux que la lecture garde encore des adeptes et les librairies des clients. Suis-je trop pessimiste ? Sans les prix littéraires, la littérature proprement dite, la littérature littéraire, serait vite, dans la vie ahurissante d'aujourd'hui, reléguée au rang de la musique de chambre.

ANDRÉ BILLY,
de l'Académie Goncourt.

L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES ET LA FRANCE

par Gabriel Puaux

La paix du monde peut-elle se bâtir sur des assises juridiques ou n'est-elle à jamais qu'une fragile réussite d'équilibre entre des forces nécessairement adverses ? Ici s'opposent deux familles d'esprit, les idéalistes épris de logique d'une part, et de l'autre les empiristes qui doutent de la perfectibilité du genre humain. Le rêve d'une paix universelle a hanté à travers les siècles plus d'un cerveau, mais jusqu'à ce jour, l'Histoire n'a enregistré qu'une suite de guerres, tantôt chaudes, tantôt froides. Dans les années heureuses, les faiseurs de paix ont été plus souvent des praticiens inspirés par la raison d'État que d'éloquents théoriciens. Des cœurs généreux n'ont cependant jamais voulu désespérer. Au lendemain des grands carnages, la tentative a été par deux fois faite de trouver dans des formules de droit et des contrats internationaux une garantie contre la guerre. Ainsi naquit la Société des Nations qui réussit à régler quelques conflits mineurs, mais ne sut prévenir l'embrasement de 1939. En 1945, avant même la fin des hostilités, le grand espoir reprenait vie. L'Organisation des Nations Unies succéda à la défunte S.D.N. Sera-t-elle plus efficace ? Ne contient-elle pas en germe, par sa structure même, de nouveaux et dramatiques conflits ?

Les parrains des deux organisations furent des citoyens américains. Woodrow Wilson et Franklin D. Roosevelt avaient la même formation spirituelle, les mêmes réactions idéologiques et la même ignorance de la complexité des problèmes auxquels ils entendaient donner une solution simple et purement formelle. L'Intelligenzia américaine doit à sa lointaine origine puritaine un certain messianisme biblique qui lui commande de réaliser le royaume de Dieu sur cette terre. Elle subit en même temps les effets du climat d'infatigable efficacité qui l'environne et lui fait un devoir d'imaginer des mécanismes et des engrenages propres à stopper automatiquement les dangers de guerre.

« *Le libéralisme humanitaire est la vraie religion du peuple américain* », écrivait en 1918 M. Daniel Halévy [1].

Faisant appel à cette mystique, une association qui se recommandait de l'ancien président Taft s'était fondée dès 1916 et avait trouvé dans l'opinion un vaste écho. Elle s'intitulait *The world League to enforce peace* (La Ligue mondiale pour imposer la paix). Elle recommandait les arbitrages entre Etats et insistait sur la nécessité d'une force coercitive internationale. Le principe de la nouvelle organisation mondiale devait être celui sur lequel est fondé le gouvernement des Etats-Unis, « la plus grande ligue pour la paix que l'Histoire connaisse ».

Le président Wilson adopta sans hésiter le programme de la Ligue. Au congrès que celle-ci tint le 27 mai 1916, il prit la parole. *Nous partageons*, dit-il, *que nous le voulions ou non, la vie du monde.* Il préconisa une association universelle des nations pour maintenir la liberté des mers et prévenir toute guerre entreprise contrairement aux traités, sans avertissement préalable et soumission entière des litiges à l'opinion du monde. Il conseillait en même temps une garantie mutuelle d'intégrité territoriale et d'indépendance politique. Dans un message du 22 janvier 1917, il précisait sa pensée. *L'égalité des nations sur laquelle reposera la paix doit être une égalité des droits ; les garanties échangées ne doivent ni reconnaître ni impliquer une différence entre nations grandes et petites.* Il entendait en même temps libérer *les pays qui ont vécu jusqu'ici sous la domination de gouvernements attachés à une foi et à des buts politiques en opposition avec les leurs propres.*

Il y a dans le tempérament américain une volonté d'optimisme qui déconcerte le scepticisme des vieux pays d'Occident. Les yeux se ferment sur les difficultés et les dangers. L'avenir apparaît tel que les désirs le modèlent. Ce *wishfull thinking* qui est une force s'associe à un orgueil national qu'André Tardieu a souligné dans son livre *L'Amérique et nous.* Le germe s'en trouvait dans l'esprit de propre justice des Pères Pèlerins qui se tenaient pour des élus de l'Éternel. Washington était fidèle à cette tradition lorsqu'il déclarait : *Nous servirons de modèle au monde.* Emerson écrivait : *Il appartient à l'Amérique d'être législatrice pour toutes les nations.* Parmi les derniers présidents, écoutons MacKinley : *L'Amérique a le gouvernement le meilleur qui ait jamais existé.* Woodrow Wilson : *La vie américaine est un type prophétique d'humanité* et Warren C. Harding : *L'Amérique en un siècle et demi a plus contribué au progrès humain que tous les peuples du monde en l'Histoire entière.*

Par son refus de ratifier le traité de Versailles, le Sénat américain a exclu les Etats-Unis de la Société des Nations. Mais c'est bien l'Amérique qui par deux fois a entendu imposer au monde son espoir d'une fraternité universelle et d'une paix éternelle. Émile Hovelacque, qui

1. *Le Président Wilson*, Payot, 1918.

fit partie de la mission du maréchal Joffre et de René Viviani en 1917, avait pressenti le rôle nouveau que les États-Unis aspiraient à jouer [1]. Sans dissimuler sa sympathie pour cet idéal, il en avait fait la critique : *Comment*, écrivait-il, *fixer pour toujours les flottantes frontières des peuples, les uns féconds, les autres stériles, les uns inertes, les autres actifs, inégalement développés, diversement doués et d'inégale vitalité... Quelle autorité assez prestigieuse pour imposer à tous la discipline ?* Il voyait *sous l'action dissolvante des principes américains* disparaître les vieux cadres aristocratiques et hiérarchisés de l'Europe et les méthodes de la diplomatie classique. Il prévoyait *les convulsions d'un naissant régime nouveau, les luttes sociales intérieures.* Il annonçait *une menace entre toutes grosse d'inconnu et que les États-Unis n'ont pu résoudre chez eux*, la montée des races de couleur vers l'égalité des droits. Ces prévisions se sont réalisées et l'asile de paix conçu par les deux présidents tend à devenir le champ clos des oppositions raciales, sociales et religieuses, les plus passionnées que le monde ait connues.

***

Osswald Spengler qui avait prédit dès 1924 le déclin de l'Occident (*Der Untergang des Abendlandes*) a écrit en 1934 [2] sur la révolution des peuples de couleur quelques pages prophétiques inspirées par les exemples de l'Histoire. Après avoir marqué que le « style colonial » est le propre des hautes cultures, il explique comment se prépare la révolte des colonisés. Ceux-ci découvrent que chez les colonisateurs bien des choses peuvent être imitées, que d'autres peuvent être rendues inoffensives ou qu'elles n'ont point la force qu'on leur avait d'abord attribuée. On observe guerres et révolutions des peuples souverains. En étant contraint de les servir, on est initié au secret de leurs armements. A la fin on doute de la supériorité des étrangers et dès que l'on sent que leur résolution de régner faiblit, on se prépare à l'attaque.

Les Européens ont-ils compris que ce stade est aujourd'hui atteint et que la date initiale en peut être historiquement fixée ? Le drame s'est joué en août 1941 sur un cuirassé britannique ancré en rade de Terre-Neuve. Le *Prince of Wales* avait amené de Scapa Flow Winston Churchill désireux d'obtenir du président Roosevelt l'instauration d'une politique commune de résistance à d'éventuelles agressions japonaises. Il fut à cet égard quelque peu déçu par les réserves américaines. L'accord par contre se révéla facile sur une déclaration qui devait constituer un document comparable à celles du XVIIIe siècle. Winston Churchill a revendiqué la paternité de la première rédaction de cette charte et avoue y avoir mis quelque coquetterie en raison même de la réputation qui

1. *Les Etats-Unis et la Guerre : De la neutralité à la Croisade*, Alcan, 1919.
2. *Années décisives. Traduction* Raïa Hadekel. *Mercure de France.*

lui était faite d'agir en conservateur et en diplomate de l'ancienne école. Par son métissage, il était sans doute celui des Britanniques le plus apte à pénétrer dans la pensée de l'Américain moyen en offrant à Franklin D. Roosevelt l'occasion de reprendre et de parfaire l'œuvre de Woodrow Wilson. Mais l'échec de celui-ci avait été en son temps si retentissant que le président n'accueillit pas sans crainte et sans réticence le projet du Premier britannique. Le texte anglais prévoyait « une organisation internationale efficace » pour assurer la paix. Les mots furent rayés à la demande du président qui se défiait des souvenirs de la première guerre mondiale, des vains sacrifices du corps expéditionnaire et des déceptions du traité de Versailles. Finalement il accepta que fût prévu « l'établissement d'un système permanent de sécurité collective ». C'était bien là l'acte de naissance de l'Organisation des Nations Unies.

Harry Hopkins a révélé [1] que la charte de l'Atlantique n'a jamais eu dans sa forme le caractère d'un acte diplomatique contractuel. Elle n'a jamais été rédigée sur parchemin, ni signée, ni scellée. Elle fut copiée au stencil et remise ainsi à la presse qui lui assura un retentissement mondial. Le président ne voulait pas d'un traité qu'il eût fallu soumettre au Sénat et le Gouvernement britannique n'y vit qu'une sorte d'annonce publicitaire. Winston Churchill n'a certainement pas mesuré alors la valeur explosive du point 3 de la charte qui reconnaît à chaque peuple *le droit de choisir la forme de gouvernement sous laquelle il doit vivre* et exprime le désir *que soient rendus les droits souverains et le libre exercice du gouvernement à ceux qui en ont été privés par la force.* Dans la pensée des deux hommes d'État, il s'agissait de mettre fin à ce qu'ils appelaient « la tyrannie nazie », mais une exégèse objective du texte met en lumière son caractère universel : *toutes les nations... tous les hommes... tous les pays.* Les peuples de l'Inde, de la Birmanie, de la Malaisie, de l'Indochine, ainsi que ceux de l'Afrique ne s'y trompèrent point, malgré les restrictions formulées plus tard par Churchill à la Chambre des Communes. *La question,* dit-il, *n'a rien à voir avec l'évolution progressive des institutions autonomes dans les pays et chez les peuples qui doivent allégeance à la Couronne d'Angleterre.* Sir Anthony Eden pourrait-il tenir aujourd'hui le même langage ? La conférence de Terre-Neuve avait débuté par un service religieux célébré à l'ombre des canons du *Prince of Wales.* Le chapelain avait donné lecture du premier chapitre du livre de Josué : « J'ai été avec Moïse. Je serai avec toi. Je ne te laisserai point. Je ne t'abandonnerai point. Sois fort et vaillant. » Nouveaux Josués, Franklin D. Roosevelt et Winston Churchill ont connu les joies de la victoire sans avoir besoin d'arrêter le soleil, mais ils ont en même temps déchaîné une révolution mondiale

1. *Le Mémorial de Roosevelt.* Plon, tome 1, page 240.

qui n'a pas encore produit tous ses effets. Les races de couleur ont compris que l'heure de la démission de l'homme blanc avait sonné.

***

Une colline des environs de Washington fut le Sinaï des nouvelles Table de la Loi. Dumbarton Oaks doit à son premier propriétaire le nom d'un site d'Écosse. L'université d'Harvard y entretient un institut d'archéologie chrétienne et byzantine. Ainsi se trouvent symboliquement réunies, dans ce cadre, les inspirations diverses d'un document qui est à la fois anglo-saxon, évangéliquement mystique, et d'une complexité juridique quelque peu déconcertante. Les Russes et les Chinois participèrent aux travaux. La France n'y était pas représentée.

A Dumbarton Oaks furent tracées d'une manière définitive les grandes lignes de l'Organisation des Nations Unies, son assemblée où siégeraient les délégués de tous les États, et son conseil de sécurité, sorte de pouvoir exécutif où les « grands » auraient un siège permanent et un droit de veto, les autres nations n'y trouvant place que par une rotation élective. Une cour de justice se substituait à celle de La Haye. On ne s'entendit pas sur l'attribution de voix supplémentaires aux Républiques Soviétiques de l'Ukraine et de la Russie blanche.

La discussion du projet fut reprise à Yalta. Staline se montra conciliant. Il admit le droit des petits États à mettre en cause les grands devant le nouveau forum international. Winston Churchill affirma qu'il n'avait aucune objection à ce que l'Égypte soulève la question de Suez ou la Chine celle de Hong-Kong, ajoutant que la Grande-Bretagne ne pourrait être contrainte de se soumettre à une décision contraire à ses intérêts. Staline, plus réaliste, souligna les risques d'un tel libéralisme ; mais il n'insista pas, assuré de pouvoir d'une main de fer mater chez lui tout irrédentisme. La question des voix supplémentaires fut renvoyée aux ministres des Affaires étrangères. Winston Churchill, fort des voix du Commonwealth, avait accepté la proposition soviétique. Le président Roosevelt s'était dérobé, suggérant sans insistance que les États-Unis ne pourraient avoir moins de bulletins de vote que la Russie. On discuta des invitations. Dans l'esprit des trois, il s'agissait d'abord de former un club des vainqueurs, ce qui provoqua *in extremis* quelques déclarations de guerre platoniques à l'Allemagne. Il semble qu'à ce moment, ni Roosevelt ni Churchill ne se soient livrés à des pointages sur la formation d'éventuelles majorités. Le président se laissait aller à l'euphorie qui fut le climat de Yalta. Il avait été décidé que l'Organisation des Nations Unies naîtrait sur le sol américain. James F. Byrnes suggéra San Francisco. Il confesse dans ses souvenirs qu'il avait pensé que les délégués étrangers obligés de traverser le continent mesureraient ainsi la puissance et la richesse de son pays.

La conférence réunit cinquante délégations qui se répartirent en quatre

commissions et douze comités. Elle siégea pendant trois semaines trois fois par jour et parfois jusqu'à six heures du matin. Les actes du congrès remplissent huit volumes de mille pages chacun. La délégation française conduite par M. Georges Bidault s'efforça de mettre quelque clarté dans ce chaos. Elle comprenait parmi ses membres un vétéran des conciles genevois, M. Paul-Boncour, à qui revint l'honneur de signer la charte au nom de la France. Il se loua d'avoir fait adopter le principe d'une force internationale que pendant quinze ans il avait préconisée à la Société des Nations. C'était là sans doute l'innovation la plus réaliste. Elle ne devait jouer qu'une fois en Corée et seulement grâce à l'absence momentanée de l'U.R.S.S. au conseil de sécurité.

Un observateur objectif, M. Jacques Gascuel, a noté [1] qu'en France la discussion de la nouvelle charte internationale n'avait suscité que peu d'intérêt, qu'elle s'était heurtée à l'indifférence de la presse, au scepticisme de l'opinion et même d'une partie des pouvoirs publics. Était-ce un pressentiment ?

***

Si jusqu'à ce jour la guerre mondiale a été évitée, le doit-on à l'O.N.U. ? En Corée, il faut le reconnaître, les dégâts ont été limités. On a réussi à Lake Success à localiser un conflit sino-américain et à lui donner le caractère d'une « exécution fédérale », grâce à la carence de l'U.R.S.S. et au courage de quelques Français, Écossais et Belges auxquels s'étaient joints, dans cette petite croisade anticommuniste, un bataillon turc. Personne n'imagine que l'expérience puisse être renouvelée. La véritable garantie de paix s'est instituée en marge de l'O.N.U. le jour où, instruites par le coup de force de Prague, les puissances occidentales se sont décidées à bâtir le barrage du pacte Atlantique. C'est une solution d'équilibre conforme aux vieilles règles de la diplomatie classique. Dans le même esprit, mais avec plus de difficultés, et un moindre succès, ont été conçus le pacte du Sud-Est asiatique et le pacte de Bagdad. Dans ces régions de l'univers, il ne s'agissait plus d'un contrat entre fils de Japhet. Il fallait compter avec l'interférence de diversités raciales et religieuses et avec la campagne menée par l'U.R.S.S. contre le colonialisme.

Sur ce terrain, les États-Unis rivalisaient d'ardeur avec la Russie. Ils étaient persuadés que le nationalisme est le meilleur antidote contre le communisme, alors qu'à Moscou on ne doute pas du contraire. Sous leur pression, la Grande-Bretagne quitta avec décorum les Indes. La Hollande fut contrainte d'abandonner l'Indonésie. L'Italie perdit la Libye. Jusqu'en 1951 la France fut épargnée. Le drame indochinois se déroulait en dehors de l'O.N.U. Les plus directement intéressés, les États-Unis et la Chine communiste, demeuraient dans la coulisse. Par contre la Ligue

1. Jacques Gascuel. *Ce qu'est la Charte des Nations-Unies.* Fayard, 1946.

arabe avait ouvertement affiché son intention d'évincer la France de l'Afrique du Nord et d'instaurer la souveraineté du croissant islamique de Gabès à Agadir.

L'O.N.U. lui offrit l'occasion de porter sa revendication devant l'opinion mondiale. C'est la question marocaine qui fut la première posée par le Gouvernement égyptien devant l'assemblée alors que celle-ci tenait ses assises à Paris. La requête était ainsi libellée : « Plainte pour la violation par la France au Maroc des principes de la charte et de la Déclaration des droits de l'homme. » M. Robert Schuman s'étant opposé à l'inscription à l'ordre du jour, il était difficile d'infliger, à celui qui était l'hôte, un affront. Ce n'est cependant que par 28 voix contre 23 que l'assemblée décida de différer l'examen de la question marocaine. Un bloc s'était formé contre la France, réunissant les États arabo-asiatiques, avec l'U.R.S.S., ses satellites et la Yougoslavie. L'Amérique latine avait voté contre l'inscription ou s'était abstenue, à l'exception de l'Équateur, du Guatemala et du Mexique. La question de la compétence n'ayant point été soulevée, tous les espoirs demeuraient permis. Le docteur Azmy, porte-parole de la délégation égyptienne, déclara : « Ce débat n'est pas une victoire mais c'est un gain[1]. »

La bataille reprit en 1952. Les questions de la Tunisie et du Maroc furent inscrites par le bureau, sans discussion, à l'ordre du jour de la septième session sur la demande des treize délégations arabes et asiatiques.

M. Hoppenot avait annoncé que la délégation française ne participerait à aucune discussion et à aucune décision concernant cette inscription. Le 23 octobre, la commission politique par 34 contre 20 et 6 abstentions décida de se saisir des deux questions immédiatement après l'affaire de Corée. Le délégué des États-Unis, M. Gross, entraînant avec lui une partie des voix de l'Amérique latine, s'était joint à la coalition antifrançaise.

L'ambassade des États-Unis s'en excusa auprès du Quai d'Orsay ; M. Gross aurait agi sans instructions en l'absence de M. Dean Acheson, mais en même temps M. David Bruce, sous-secrétaire d'État, déclara à notre ambassadeur, M. Henri Bonnet, que, selon la doctrine du Département d'État, les questions concernant les protectorats étaient de la compétence de l'O.N.U. M. Robert Schuman arrivait sur ces entrefaites et, à la suite d'un entretien avec M. Dean Acheson, un communiqué était publié le 8 novembre évoquant un *climat cordial et de vieille amitié* et annonçant que *cet échange de vues avait contribué à développer entre les délégations française et américaine une compréhension mutuelle de leurs points de vue respectifs*. Ce qui en langage clair signifiait que le secrétaire d'État demeurait sur ses positions. Les États-Unis restaient fidèles à la charte de l'Atlantique.

1. Une tentative faite par le premier ministre de la Régence pour saisir l'O.N.U. de la question tunisienne échoua pour des raisons de procédure.

Le débat vint devant l'assemblée le 10 novembre. M. Robert Schuman, dans un discours fortement documenté et d'une solide logique juridique, mit en garde l'O.N.U. contre une déviation des principes originels de la charte ; elle n'a aucun compétence pour procéder même indirectement à la revision des traités. Il fit valoir l'œuvre accomplie par la France en Tunisie et au Maroc. *Il ne s'agit*, dit-il, *que d'assurer pour l'avenir comme cela a été dans le passé, la cohabitation et la coopération pacifique et amicale entre Musulmans, Français et Européens. Le dangereux mirage d'une indépendance prématurée, plus fictive que réelle, mettrait en péril non seulement des intérêts légitimes français et d'autres dont la France s'est portée garante, mais le développement ultérieur de territoires que nous ne pouvons livrer à l'aventure et à l'anarchie.*

L'offensive fut menée par le ministre des Affaires étrangères d'Égypte, M. Ahmed Farraj. *La lutte des peuples tunisien et marocain pour regagner l'indépendance*, déclara-t-il, *mérite le soutien des Nations Unies. Le représentant de la France n'a fait que souligner l'incapacité de son Gouvernement de reconnaître les droits naturels de ces peuples héroïques.* Le délégué de l'Irak, M. Fadj Damali, vint à la rescousse en refusant à la France le droit de juger de la maturité des peuples de l'Afrique du Nord.

Une solution de compromis fut suggérée par la délégation brésilienne. Elle proposait de faire confiance à la France pour assurer en Tunisie le développement de libres institutions en conformité avec les buts et les principes de la charte. La motion exprimait l'espoir que les parties engageraient sans retard des négociations en vue de l'accession des Tunisiens à la capacité de s'administrer eux-mêmes. L'Assemblée l'adopta par 44 voix contre 3 et 2 abstentions. Une déclaration à peu près semblable fut votée pour le Maroc. Il n'y était cependant pas question de négociations. Le porte-parole de la délégation américaine avait fait remarquer que les Marocains n'avaient pas atteint le même stade de maturité politique que les Tunisiens.

En 1953, le Maghreb tient encore l'affiche à l'O.N.U. Le 9 avril, le Président du groupe des États africains et asiatiques, M. Cooper, délégué de la République de Libéria, annonce qu'il demandera l'inscription des problèmes marocain et tunisien à l'ordre du jour du Conseil de Sécurité, la France n'ayant pas observé les résolutions votées par l'Assemblée. A la commission politique, le représentant de l'Irak, M. Abdallah Baker, déclare que la France n'est pas digne d'administrer la Tunisie et le Maroc.

En 1954, nouvelle attaque. Les délégations arabo-asiatiques font le 28 juillet une démarche auprès du secrétaire général de l'O.N.U., M. Dag Hammarskjoeld. Mais le 30 juillet, c'est le coup de théâtre de la déclaration faite par M. Mendès-France au palais de Carthage. La France accorde à la Tunisie l'autonomie interne. Le Président du Conseil français vient

lui-même à New-York. Il reçoit M. Malik, délégué du Liban, mandaté par les quinze nations du bloc. A la suite de l'entretien, on ne doute pas que l'examen des deux questions maghrebines sera ajourné. M. Guérin de Beaumont avait déjà annoncé que *répondant aux aspirations du peuple marocain, la France entend l'appeler progressivement, mais aussi rapidement que possible, à la gestion de ses affaires dans le cadre de la souveraineté marocaine.*

***

Jusqu'alors, il n'avait pas été question de l'Algérie. Mais dès janvier 1955, l'Arabie séoudite manifeste son intention de signaler au président du Conseil de Sécurité *la situation grave qui existe en Algérie et risque de mettre en danger la paix et la sécurité internationales.* En avril 1955 à Bandoeng, dans une atmosphère d'exaltation un peu fiévreuse, le Pandit Nehru s'est engagé vis-à-vis du colonel Nasser. « L'Asie aidera l'Afrique ». Le 28 mai, la Ligue arabe donne son approbation à la démarche du Hedjaz.

En août, tandis que à New-York Arabes et Asiatiques délibèrent, la politique marocaine de la France prend une nouvelle tournure. M. Edgar Faure négocie avec l'ex-sultan. Des conversations s'engagent à Aix-les-Bains avec les partis nationalistes. La coalition entend désormais exploiter ce nouveau succès en portant tout son effort sur l'Algérie. Le 22 septembre, le bureau de l'Assemblée avait refusé l'inscription à l'ordre du jour de la question algérienne. M. Hervé Alphand avait dénié la compétence de l'O.N.U. en invoquant l'article 2, paragraphe 7 de la charte. L'Assemblée passa outre. Les délégués des pays musulmans se succédèrent à la tribune pour faire le procès de la France, dont l'Algérie, affirmaient-ils, n'est pas une partie intégrante. Des voix de sagesse se firent entendre, celle de la Norvège et des Pays-Bas et celle, éloquente, de M. Spaak. M. Cabot Logge fut terne. M. Antoine Pinay tint un langage clair et catégorique. Par 28 voix contre 27 et 5 abstentions, l'Assemblée lui donna tort.

La délégation française quitta la salle des séances, s'envola de New-York. Le Gouvernement français fit connaître qu'il s'abstiendrait dorénavant de participer aux travaux de l'Assemblée. La décision fit grand effet ; on sentit que l'Organisation des Nations Unies était menacée. Pour la première fois, la presse américaine se demanda si l'anticolonialisme ne devait pas avoir des limites. *L'Assemblée*, écrit le *New York Times* (3 octobre), *qui a toujours refusé d'envisager la question du nouveau colonialisme soviétique s'est ridiculisée...* Le *Wall Street Journal* (5 octobre) s'inquiétait : *La France a été victime de la majorité. La prochaine fois, ce pourra bien être les États-Unis. Si on nous disait ce que nous devons faire aux îles Hawaï et dans l'Alaska, nous agirions comme la France.* Mais la *New York Post* ne traduisait-elle pas aussi l'opinion de l'Américain moyen en écrivant (3 octobre) ; *L'Algérie n'est qu'un autre*

signe de la banqueroute totale de la politique coloniale française. La belle France semble une femme bien trop capricieuse quand elle combat la liberté, l'égalité et la fraternité.

La délégation colombienne sauva la situation, en demandant que la question algérienne fût retirée de l'ordre du jour. On fit valoir aux Arabo-Asiatiques qu'il fallait le retour de la France pour faire admettre à l'O.N.U. deux nouveaux États musulmans, la Jordanie et la Libye. L'Assemblée décida à l'unanimité qu'elle n'examinerait pas davantage la question algérienne et qu'elle n'en était plus saisie pour la durée de la dixième session. Une résolution semblable intervint dans la question marocaine. Le sultan était remonté sur son trône. Il avait reçu du colonel Nasser, président de la République égyptienne, un télégramme de félicitations. *La victoire du peuple marocain est celle de tous les peuples arabes. Je demande à Dieu de couronner nos efforts pour le triomphe de l'Islam.* Ce couronnement, c'est la « libération » de l'Algérie.

L'Assemblée ne s'étant pas déclarée, en la circonstance, incompétente, mais ayant simplement ajourné la discussion, il est à prévoir que l'on reparlera de l'Algérie à l'O.N.U. et sans doute plus tard surgiront les problèmes de l'Afrique Noire. La charte de l'Atlantique est loin encore d'avoir épuisé ses virtualités.

Le 15 décembre, l'Assemblée s'est adjoint seize nouveaux membres. Si la vieille Europe y gagne six voix, le bloc arabo-asiatique et les satellites de la Russie en obtiennent dix. Il y aura encore de beaux jours pour l' « anticolonialisme » à l'organisation des Nations Unies.

GABRIEL PUAUX,
Ambassadeur de France,
Membre de l'Institut.

LE VILLAGE INVISIBLE

par André Dhotel
Prix Fémina 1955

Lorsque vous voyez cette allée d'arbres qui conduit à une maison assez grande mais de modeste apparence, vous ne croiriez jamais que des événements extraordinaires ont eu leur origine en un lieu aussi simple. Personne ne s'avise que cette simplicité est si parfaite que la nature à certains moments peut s'en trouver bouleversée comme la lumière par un vitrail. Mais les habitants de Bermont ne passent jamais le long de l'allée sans un geste de crainte que démentent sans doute leurs regards emplis d'admiration.

La famille de Julien Grainebis, dispersée par les hasards de la guerre, de telle façon qu'il ne devait jamais espérer revoir les siens, se trouvait de nouveau réunie dans cette demeure. Sa sœur, son frère, son père étaient rentrés tout à tour, et certes on pouvait affirmer qu'ils revenaient de loin. Selon l'opinion du monde, les gens disparus devraient se tenir pour tels et ne pas venir embarrasser ni éblouir ceux qui prennent la peine de rester en règle avec l'état civil. On avait cependant fini par admettre qu'il est beau de voir une famille se rassembler contre toute attente, et reprendre vie, tandis que partout ailleurs le temps accomplit sa besogne et sépare les parents, les frères, les amis.

Lorsque le père de Julien eut racheté son ancienne maison avec l'allée d'arbres et lorsqu'il eut repris ses commerces divers (bois de chauffage, cidre, huile de noix et fruits du pays), tout le monde en éprouva finalement une merveilleuse satisfaction. Mais on ne voulut jamais admettre que la mère de Julien pût réapparaître un jour. Bien avant que la chose

fût considérée comme simplement imaginable, on avait décidé que *cela ne serait pas*. Et il semble que cette opinion si absolue devait nécessairement provoquer le mystère dont s'entoura le retour de Mme Grainebis. Le libraire disait à chacun : « Je conçois très bien qu'un accident de chemin de fer puisse épargner certaines personnes, mais que ce soit précisément Mme Grainebis, dont par surcroît la famille est sans nouvelles depuis tant d'années, voilà qui ne saurait être accordé avec la raison. Si encore le père, le frère et la sœur n'étaient pas revenus dans des circonstances déjà si imprévisibles... »

Mme Grainebis, lors d'un voyage en Artois, juste à la veille de la guerre, se trouvait dans l'omnibus que prit en écharpe un express, à cinq cents pas de la gare de Valenciennes. Elle ne fut pas retrouvée parmi les victimes, et quelques jours plus tard on signala, dans la région, une dame qui paraissait avoir perdu l'esprit, car elle posait à ceux qu'elle rencontrait des questions étranges. Puis on n'entendit plus parler de cette dame jusqu'au jour où, dans les faubourgs de Bermont, une mendiante se présenta dans certaines maisons, et demanda tout à trac à ceux qui l'accueillirent : « Croyez-vous aux choses invisibles ? » On lui fit l'aumône et on la signala aux gendarmes, mais elle disparut. Deux mois plus tard tout le monde avait oublié cet incident, sauf Julien qui osa dire enfin (sans parler d'ailleurs de la mendiante) qu'il avait la conviction que sa mère serait bientôt dans leur maison, quoiqu'à l'époque de la catastrophe, Mme Grainebis habitât la Normandie avec sa famille et ne connût ni Bermont ni la région champenoise. Cette dernière circonstance, à laquelle on songea soudain, mit le comble aux protestations que soulevait la moindre allusion à Mme Grainebis. Il faudra donc, s'écriait-on, une sorte de prodige, et que la rivière s'arrête de couler, et que les pêchers fleurissent à Noël. Ces défis au destin ne sont pas rares, et si quelque prodige survient, fiez-vous aux gens de Bermont pour le colporter avec autant d'ardeur qu'ils l'ont refusé.

Julien Grainebis continuait à faire son travail. Il était employé chez un marchand de cidre des environs, dont il tenait la comptabilité et qu'il aidait aussi certains soirs lorsqu'on devait achever une pressée. Ces soirs-là il couchait chez M. Corbier. Un samedi de décembre, il en fut ainsi et il revint à Bermont le dimanche matin.

Julien Grainebis, quand il en avait le temps, faisait à pied la dizaine de kilomètres qui séparent Aigly de Bermont. En chemin il s'arrêtait dans une église, bavardait avec les passants qu'il rencontrait, observait les traces des sangliers qui voyagent, les oiseaux et les moindres incidents de la campagne. Il s'amusait, comme il nous arrive parfois, à se croire exilé dans un monde où notre présence reste en effet assez inexplicable.

Ce matin-là il avait neigé, et une mince couche blanche recouvrait le sol. Julien suivit d'abord un raccourci où aucune empreinte n'était marquée. Il n'est rien de plus enchanteur que la neige qui devant vos

pas donne la pure image d'un avenir sans jalons où l'on s'avance royalement. Julien fut donc assez surpris lorsqu'il aperçut bientôt des traces de pas qui traversaient le chemin. Il s'arrêta, comme s'il hésitait à enjamber ces traces, et il songea qu'elles prenaient une direction singulière. En effet, s'il était normal qu'un passant matinal fût sorti d'Aigly par les champs après avoir fait une course à l'épicerie par exemple, il restait difficile de comprendre que ce passant eût recoupé le petit chemin pour aller se perdre au milieu de la plaine où l'on n'apercevait aucune maison.

Julien examina la plaine, mais il ne vit personne dans le lointain. Le passant avait pu dépasser la colline basse qui fermait l'horizon, à moins qu'il n'eût fait un large crochet pour gagner quelque route sur la droite ou sur la gauche. Julien se décida à suivre les empreintes au moins pendant quelque temps, afin de se faire une opinion. Il arrive que les circonstances les plus simples paraissent inexplicables. Jamais le garde-barrière n'aurait passé de ce côté. Il n'y avait dans les champs aucun bétail qui eût préoccupé un vacher ou un propriétaire, aucun potager pour attirer une ménagère en peine de poireaux ou de carottes. Et quel avare irait visiter une cache par un matin de neige ?

La piste traversait des chaumes, un long labour et une vaste étendue de blé naissant. Partout la neige intacte recouvrait légèrement une terre dont les pousses apparaissaient. La piste demeurait absolument égale et rectiligne. Au milieu du blé, Julien vit aussi les traces d'un chien qui rejoignaient celles du passant et s'en éloignaient aussitôt sans les avoir croisées. Julien put constater que l'animal suivait, à une cinquantaine de pas, une ligne parallèle au cheminement de l'homme, et de loin en loin revenait vers lui. Ce chien devait pratiquer la mendicité et se faire chaque fois rabrouer.

Julien Grainebis, sans aucune raison, s'entêta dans cette quête, et au bout de trois quarts d'heure il montait déjà la colline. Il avait hâté le pas, et même presque couru par moments. Du haut de la colline, la vue était plus large que tout à l'heure. Julien put enfin apercevoir au fond de la plaine une silhouette qui se déplaçait comme une fourmi traînant un fardeau. L'homme semblait en effet porter un sac sur les épaules. Pour l'instant, le chien échappait aux regards.

Le ciel venait de se dégager, et un beau soleil inondait les champs couverts de neige. Il y a un bonheur de se promener et de ne rien découvrir d'extraordinaire. « Voilà, se disait Julien, un original qui est venu de très loin faire des courses à Aigly, et qui rejoint un village que je ne connais pas. Peut-être un vagabond ? » Quand on soupçonne des mystères, il semble heureux d'en être pour ses frais et d'avouer que les secrets du monde ou du ciel demeurent suffisamment éloignés pour rabattre nos prétentions. Julien continua néanmoins sa course, dans l'espoir de rattraper l'homme assez rapidement et d'engager une conver-

sation. Après quoi il pensait recouper une route filant sur Bermont et stopper la première voiture venue.

Il descendit la colline, mais quand il eut parcouru deux bons kilomètres, alors qu'il s'était assez rapproché de l'homme pour distinguer sa pèlerine flottante et le sac énorme qu'il portait sur l'épaule, il le vit s'engager dans de hautes herbes où il disparut. C'était une sorte de marécage au fond duquel toutes traces se perdaient parmi les broussailles. Julien Grainebis passa une heure à les chercher. Ce fut seulement beaucoup plus loin, dans un champ dégagé, qu'il découvrit de nouveau les marques laissées par les pattes du chien. Ces marques le conduisirent à la piste première. Le chien continuait son bizarre manège, se rapprochant et s'éloignant de l'homme au fardeau.

En ces lieux, le paysage avait changé. Des boqueteaux coupaient la plaine et des mamelons s'élevaient ici et là. Les taillis semblaient abandonnés. La neige, qui était tombée en plus grande abondance dans ces parages, ne laissait paraître que les chardons immenses et quelques pointes d'herbe séchée. Prairies ou friches, c'était l'extrême avancée des landes champenoises. Jamais Julien Grainebis n'était venu de ce côté. Il songea qu'en allant tout droit le long de la piste, il devrait arriver au village de Vaucelles. A quoi bon poursuivre cette course vaine ?

Mais il se sentait entraîné par une sorte de nécessité. Bientôt il constata que les enjambées de l'homme était moins longues et qu'il s'arrêtait assez fréquemment pour poser son sac. Julien Grainebis pressa le pas. Il traversa deux routes, contourna maints taillis. Il marcha encore pendant une heure, avant que s'ouvrît devant lui une longue étendue plate fermée par un retranchement abrupt.

Julien Grainebis était sûr que l'homme ne pouvait avoir sur lui une avance assez considérable pour qu'il eût déjà franchi la zone découverte. Or les alentours étaient absolument nus et déserts. Vers la gauche, des bois de peupliers apparaissaient dans un éloignement considérable et vers la droite, c'était un penchant dont la surface éblouissante se perdait à l'horizon. La neige change toutes les perspectives et toutes les distances. Julien se hâta vers la colline où l'on distinguait un village dont les maisons et les arbres se superposaient au fond d'un petit ravin. A deux cents pas du village Julien s'arrêta court, bouleversé par un prodigieux phénomène.

La piste se terminait soudain dans le champ de neige immaculé. Une dernière empreinte de souliers pareille à toutes les autres se creusait profondément, après quoi il n'y avait plus rien.

Julien n'osa d'abord faire un mouvement. Il examina avec attention la neige en avant de la piste. Elle était parfaitement égale et pure. La disparition inexplicable des empreintes révélait un prodige peut-être plus grand que n'aurait pu l'être une apparition. Tout restait très naturel, si l'on négligeait cette lacune bizarre. Mais Julien ne pouvait détacher ses yeux de la neige unie qui aurait dû témoigner du poids de

l'homme. Il se força à regarder la colline, les toits blancs du village, les chardons desséchés alentour. La crête de la colline se dessinait avec une grande délicatesse dans le ciel. Des fumées montaient des cheminées prochaines. Mais ce chardon, l'homme aurait dû le briser s'il avait fait trois pas de plus. Julien résolut d'aller jusqu'au village.

A sa première enjambée dans cette neige non touchée, il craignit que son soulier ne laissât non plus aucune trace, comme si quelque chose allait se rompre dans la nature et comme s'il allait entrer dans une mort. Mais la neige céda et ses empreintes restèrent profondément marquées. Il eut une nouvelle surprise quand il découvrit les traces du chien qui revenaient sur le prolongement imaginaire de la piste avant de s'éloigner du côté de la plaine. Il arriva presque aussitôt sur une petite route longeant le bas de la colline et montant au village. La neige de la route restait elle-même absolument nette. Seulement quelques pattes d'oiseau imprimées sur les bas-côtés, et plus loin une piste de musaraigne.

Quand il arriva aux premières maisons, Julien ne remarqua rien d'extraordinaire, sinon que les perrons n'étaient pas balayés, et qu'on n'avait ménagé aucun de ces sentiers blancs qui relient les seuils à la rue. Cependant les rideaux aux fenêtres, les bruits sourds des écuries, la musique étouffée d'un poste de radio, les fumées grêles, prouvaient que le village était bien vivant. Julien tenta de jeter un coup d'œil par une fenêtre. Il ne vit personne. Le vantail d'une écurie était entrouvert. Il le poussa légèrement. Des chevaux piaffaient. Il ne put les apercevoir. Sans doute l'ombre profonde les masquait. Il semblait que bêtes et habitants eussent le souci de se cacher. Une neige épaisse s'était mise à tourbillonner et par sucroît aveuglait Julien. Il arriva devant l'auberge.

La porte vitrée déclencha un timbre vaguement cristallin, lorsqu'il la poussa. A l'intérieur deux longues tables de toile cirée, quelques chaises et des bancs. Julien s'assit sur un banc tout au fond du café. Après avoir attendu cinq bonnes minutes, il appela : « Quelqu'un ? » Des pas furtifs se glissèrent dans l'arrière-boutique, puis s'arrêtèrent. « Quelqu'un ? » répéta Julien. La porte du fond fut entrouverte et une voix de femme cria :

— On ne sert pas à boire ce matin.

— Et pourquoi donc ?

— Je suis un peu souffrante, répondit la dame.

— Je comprends, dit Julien, mais si vous permettiez que j'aille moi-même dénicher une bouteille et un morceau de pain dans votre armoire, vous me rendriez un grand service. J'ai fait une longue course.

Julien se leva.

— Non pas, je vous en prie. Cela n'est pas possible, gémit la voix.

— Pas possible, reprit Julien. Mais vraiment je pourrais peut-être vous rendre service ? Faut-il que j'appelle un voisin ou le médecin ?

— Passez votre chemin, on vous dit.

Comme Julien se disposait à sortir, bien qu'il fût de plus en plus intrigué, le téléphone sonna dans un coin de la pièce. « Enfin, cette tenancière va sans doute se montrer », songea Julien. La tenancière ne bougea point. Le téléphone sonnait avec une insistance exaspérante.

— Faut-il que je réponde enfin, si vous ne pouvez vous remuer ?

La porte du fond s'ouvrit toute grande. La voix cria :

— Je vous en supplie. On ne répond plus jamais de Vaucelles. On ne répond plus jamais.

— Pourquoi ? murmura Julien saisi d'une frayeur dont il ne voulait pas encore s'avouer la raison.

— Maintenant vous savez, dit la voix. Je n'ai pas réfléchi, je me suis élancée, et alors vous savez. Où que vous alliez, ne répétez jamais *cela*.

Il savait, mais il refusait de croire. Pourtant les traces qui s'arrêtaient dans la prairie annonçaient bien quelque exceptionnel phénomène.

— Je sais, dit Julien sans aucune assurance. Je ne répéterai jamais. Expliquez-moi, je vous en prie, parlez-moi encore.

Il entendait respirer la femme qui restait parfaitement invisible.

— Invisible, prononça Julien à haute voix sans même s'en rendre compte.

— Vous l'avez dit.

Un long silence, presque intolérable, s'ensuivit.

— Peut-être vous êtes un envoyé du ciel, reprit la dame, puisque je peux vous voir. Depuis des semaines nous n'avons *vu* personne. Tous ceux qui entrent dans le village...

La voix se brisa. Julien se demandait s'il ne valait pas mieux prendre la porte et courir d'une traite jusqu'à Bermont afin d'échapper à ce mauvais rêve. Alors un gros pain apparut sur la table devant lui, puis une bouteille de vin et un verre, enfin un fromage sur une assiette.

— Tout ce que nous touchons devient invisible, expliqua la dame, à moins que ce soient des choses enfoncées dans la terre, comme les arbres et les maisons. Ne vous étonnez pas.

Comment ne pas s'étonner ? Cependant Julien se rassit et prit le pain. Il en coupa une tranche. C'était un pain très normal. Il se versa aussi un verre de vin. Il mangea un peu et but, tâchant de réfléchir aux circonstances étranges où il se trouvait. Quelque subterfuge ? songeait-il.

— Racontez-moi comment cela est arrivé exactement, dit Julien.

— Cela s'est passé le soir de la fête, il y a deux mois.

La femme avait une voix claire et douce. Elle poursuivit son histoire avec cette patience légèrement attristée des gens qui n'espèrent pas qu'on ajoutera foi à leurs paroles.

L'après-midi de la fête, à peu près tous les habitants se trouvaient réunis pour le bal sur la place devant l'église. Des jeunes gens s'exerçaient à un tir, qui était la seule boutique. Les musiciens, un trompette et un joueur de banjo, faisaient une pause et bavardaient. Les enfants

lançaient des pétards. Et l'on vit soudain en haut de la rue le bedeau et le garde champêtre qui gesticulaient et semblaient discuter avec animation. Comme ils approchaient le bedeau se tut, mais le garde champêtre avait sans doute encore quelque chose à dire qui lui tenait à cœur. Il déclara au bedeau en ricanant :

— Je lui ai répété : « Non et non ! »

Et en même temps, d'un air catégorique, il brandit sa canne qui fendit l'air comme il proférait le dernier *non*. Ce fut à cet instant précis que tous les habitants disparurent aussi bien que le bedeau, le garde champêtre, deux ou trois chiens qui erraient et les poules sur le fumier le plus proche.

C'était saisissant. D'abord chacun se crut mort. Et puis il y a toujours des bavards qui en n'importe quelle circonstance éprouvent le besoin de s'exclamer et d'échanger des impressions. « Enfin est-ce que tu me vois ? disait l'un. — Pas plus que toi. — Pourtant ce n'est pas une éclipse. — On voit toujours les cailloux et l'église. — Mes poules sont aussi à tous les diables, clama Euphrasie. — Et toi, garde champêtre, où t'es-tu fourré avec ta canne ? — Attention à vos filles ! » suggérait un autre.

Et puis, quand on eut bien constaté la vérité, on parla de sorcellerie. C'est alors qu'on s'aperçut qu'en quelques minutes le tenancier du tir, qui était lui-même devenu invisible, avait démonté ses panneaux et les avait chargés sur sa petite charrette. Quelques débris de pipes en terre et des cartons traînaient sur le sol. Il dut saisir enfin les brancards de la charrette, car celle-ci disparut à son tour. On l'entendit dévaler la rue à toute vitesse. Tout le monde sans réfléchir s'était précipité à ses trousses. Une bousculade inouïe.

— Moi, quand je suis arrivée au bas du village, poursuivait l'aubergiste, je tenais encore ma sœur par le bras. A côté de nous il y avait le maire, M. Flamme. On se reconnaissait à la voix tant bien que mal et déjà on s'habituait et on arrivait à se concerter. Nous avons poursuivi l'homme du tir.

A deux cents pas du village, l'homme et la charrette redevinrent visibles. Des gens poussèrent des cris de joie et ils s'étaient précipités vers lui. Mais pour leur part ils restèrent invisibles. L'homme, les sentant près de lui, s'enfuit à toutes jambes, abandonnant sa charrette. Il fallut revenir au village après avoir erré inutilement. La nuit tombait (c'était l'automne) et l'on se mit à discuter. Avec la nuit, la situation semblait redevenir normale. Quelqu'un gratta une allumette. « Non, n'allumez pas, cria-t-on. — N'allumez pas, répétait chacun. — Tous sur la place, dit le maire. » L'instituteur répéta : « Tous sur la place. »

On parla bien en vain. D'abord on chercha les causes. L'instituteur disait que c'était une hallucination collective, mais une hallucination à rebours. La plupart prétendaient qu'il y avait de la magie, qu'il fallait chercher le responsable. Ce pouvait être le tenancier du tir. On se

rappelait que le phénomène était survenu au moment où le garde champêtre brandissait sa canne. Enfin on décida que chacun devait rentrer à la maison. Par bonheur tous les invités de l'extérieur étaient déjà partis en ce dernier jour de fête, et personne ne saurait. Le lendemain matin tout redeviendrait normal, assurait le maire.

— Depuis deux mois rien n'a changé, concluait la voix douce de la femme. Nous ne sortons que la nuit, quand il fait très noir. Des gens viennent boire au café à tâtons. Ce n'est pas commode, mais ainsi ils peuvent oublier le malheur, et parfois on croit apercevoir dans l'ombre le visage des autres. On croit et c'est notre seule consolation.

— Comment pouvez-vous supporter cela ? dit Julien.

— Une punition du ciel. Quelqu'un d'ici a dû faire une diablerie. Ou bien une malchance.

— Un fichu changement.

— Rien n'a changé, mon pauvre monsieur. Deux jours après, les gens se disputaient comme avant. Il y en a qui ont profité pour voler les voisins. Pensez donc, c'était facile. Alors on reste presque toujours à la maison. Ce matin j'étais sortie et j'ai oublié de fermer en rentrant, sans quoi vous seriez reparti sans vous douter de rien.

Non, les pays voisins ne savaient rien de l'affaire. Les hommes du dehors que la nécessité amena dans le village s'étaient véritablement enfuis et l'on pouvait être sûr qu'ils avaient gardé pour eux cette histoire, dans la crainte qu'on les croie insensés. Le fournisseur de l'épicerie, le facteur, le vieux médecin, dès qu'ils avaient foulé le sol du pays étaient eux-mêmes devenus invisibles. Ils avaient appelé à l'aide et personne ne s'était avisé de leur donner des explications. Ils ne purent que constater le sortilège qui possédait le village, en écoutant des bruits de pas irréels, et ils durent s'estimer heureux de retrouver leurs corps à deux cents pas du village. Lorsque le curé, qui avait la charge des offices tous les quinze jours, entendit, comme il montait la rue, un coq invisible qui chantait devant ses pas, il tourna les talons. L'instituteur fantôme l'avait arrêté, et l'avait complimenté de cette manifestation irréfutable des forces surnaturelles.

— Vous devez être satisfait, monsieur le Curé, lui disait-il. Votre village désormais compte réellement cent âmes et pas un seul corps.

— Quelle faute avez-vous commise pour que la beauté de la vie vous soit retirée ? avait répondu l'homme d'Église. Et que puis-je faire ?

Il n'y avait rien à tenter. Les habitants qui se risquèrent jusqu'au village voisin s'en revinrent tout effrayés de la peur qu'ils causèrent à deux ou trois parents ou amis à qui ils voulurent confier leur malheur. En quelque lieu qu'ils se rendissent, ils ne parvenaient pas à se délivrer de l'enchantement qui les effaçait du monde. Depuis lors, tous se terraient au village, craignant qu'on ne vînt les chasser et les déposséder. Seul Maurice, l'idiot du pays, avait le privilège de reprendre forme comme les étrangers, et il faisait les courses, allait au-devant du facteur,

rapportait les provisions les plus nécessaires. Il convoyait la farine dans une charrette. On se louait de son inconsciente fidélité.

— C'est donc lui que j'ai suivi, dit Julien, et qui m'a mené jusqu'ici. Mais pourquoi ne suis-je pas moi-même devenu invisible ? N'est-ce pas une farce que vous me jouez ?,

— Donnez-moi la main, lui dit la femme.

Il tendit sa main et sentit une main douce. Il lui sembla qu'il tenait un cristal, fluide comme de l'eau. Il se leva brusquement et jeta de la monnaie sur la table. Il avait cette fois le ferme dessein de regagner Bermont d'une haleine.

— N'aurais-je pas bu trop de cidre hier soir ? songeait-il naïvement.

Sans dire le moindre au revoir il sortit, mais à peine avait-il refermé la porte derrière lui, qu'une nouvelle voix le cloua net sur la place.

— Je vous en prie, monsieur, ne partez pas.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le bedeau.

— Me voilà bien avancé, dit Julien.

— Je vous en supplie, reprit l'homme. Venez avec moi ! Je suis sûr que vous pourrez nous aider.

— Je ne vois pas comment vous aider, répondit Julien. Mais peut-être je pourrais vous envoyer quelqu'un qui s'entendrait mieux que moi à ces sortes d'affaires.

— Surtout il ne faut pas que le bruit se répande, reprit l'homme d'une voix alarmée.

Julien sentit qu'on lui saisissait le bras avec violence, et il fut comme paralysé. Il suivit l'homme qui répétait : « Je vous en prie », et qui agitait un trousseau de clefs. Ils montèrent ensemble la rue. Un grelot retentit tout à côté d'eux.

— Ne vous étonnez pas, dit le bedeau. C'est simplement Julie. Nous sommes obligés de nous munir chacun d'un signal. Moi j'ai mes clefs, d'autres ont des sonnettes, l'instituteur porte deux ardoises attachées ensemble. Les gosses ont leurs crécelles, leurs trompettes et leurs tambours. Avant, nous nous heurtions à chaque instant dans la rue.

Julien perçut encore dans l'éloignement une petite trompette, puis deux sonnettes et enfin une sorte de cloche dont la musique s'approcha peu à peu.

— Ohé ! garde champêtre, passe ton chemin pour l'heure. Cet étranger nous tirera peut-être d'affaire.

— Ce ne serait pas trop tôt, répondit une voix sourde.

Au moment où Julien allait entrer dans la maison du bedeau, il se retourna pour examiner ses empreintes solitaires dans la neige. Il aperçut un chien galeux qui se tenait assis à trente pas juste au haut du ravin où se terminait la file de maisons.

— Le chien maudit, murmura le bedeau.
— Il a l'air malade, dit Julien.
— Ne le regardez pas. C'est le chien de cette mendiante.

⁂

Julien ne resta pas plus de cinq minutes chez le bedeau qui était un homme buté et borné, et dont il ne tira aucun renseignement sinon que le chien avait joué un rôle dans l'affaire. Le bedeau était persuadé que le premier homme qui entrerait dans le village sans perdre l'apparence de son corps, devait par sa seule présence rompre tôt ou tard l'enchantement. Il refusa de parler de la mendiante. Julien se fatiguait à imaginer la face invisible de son interlocuteur qui rabâchait des propos insignifiants et lui disait quelle désolation c'était pour sa femme de soigner des lapins invisibles.

— Seuls les oiseaux du ciel ont échappé, monsieur, les souris et les rats et ce chien de malheur...

— Comment ce chien ?...

— Nous n'avons même plus d'ombre, coupait l'autre, le croiriez-vous ?

— Mais cette mendiante ?... reprenait Julien.

— L'hiver nous nous terrons, insistait l'homme. Comment oserons-nous, au printemps, aller cultiver nos terres du côté de Méreuil ? Que dira-t-on de nous ? Il y a de si méchantes langues à Méreuil.

Julien résolut de briser là, et prit congé du bedeau, malgré ses protestations.

— Je reviendrai, lui dit-il. Quoique je comprenne vos ennuis, il me semble que les gens d'ici devraient considérer leur aventure avec plus d'élévation d'esprit.

— Vous parlez comme notre curé, dit le bedeau dépité. Il prétend que nous n'avons jamais eu assez de confiance dans la vie. Monsieur, mettez-vous à notre place.

— Je préfère rentrer à Bermont, dit Julien.

Il salua l'invisible bedeau, descendit sans encombre la rue du village, et gagna à travers champs la route prochaine où il arrêta la première auto venue qui le déposa vers midi sur la place du Général-Barricourt.

A Bermont personne ne savait rien sur l'affaire de Vaucelles, comme Julien s'en assura par quelques questions anodines sur le village. A Aigly, où Julien retourna le lundi matin, l'épicier convint qu'il avait en effet vendu la veille un assortiment d'épicerie et des brimborions à un passant mystérieux, mais il ignorait d'où venait cet homme. Le mercredi, Julien pria son patron de lui donner congé pour quelque affaire et se rendit à Vaucelles. Il passa par Méreuil, le village voisin, où il demanda son chemin.

On lui répondit non sans méfiance, puis on le prévint qu'il régnait à

Vaucelles une sorte de peste qui réduisait les gens à rien. Julien demanda ce qu'on entendait par là, mais il n'obtint aucune précision.

Il parcourut sans hâte les trois kilomètres qui séparent Méreuil de Vaucelles. Il avait résolu de ne pas entrer dans le village, mais de le contourner afin de retrouver d'abord le chien qu'on semblait rendre responsable du malheur. La neige de la nuit révélerait les traces les plus fraîches. Julien suivit donc la limite des potagers et des vergers qui remontaient le long du ravin jusqu'au haut de la colline. Il trouva un sentier que dessinait l'encadrement des clôtures séparant les vergers et les jardins. Il arriva bientôt derrière l'école et il eut la curiosité de s'approcher des fenêtres. Il écouta et regarda par un carreau. Personne à l'intérieur, mais on entendait la classe qui se poursuivait. L'instituteur frappait sur son bureau avec une règle et un élève ânonnait :

Les renards affamés mangent même les lézards. Même est un adverbe invariable.

« Ces gens sont cependant dignes d'intérêt, songeait Julien Grainebis, puisqu'en de telles circonstances ils se soucient encore des adverbes. »

— Léonard, ne suce pas ton crayon s'il te plait, dit l'instituteur, et relis encore une fois.

Puis il passa à la leçon de chant, et Julien écouta, le cœur serré, un petit hymne à l'aurore. « Lorsque le matin se lève, disait la chanson, les rues du village s'animent peu à peu. On voit d'abord les oiseaux, puis les coqs, puis un vieillard, puis une femme, puis un enfant et enfin tous les enfants. »

Julien s'éloigna. Il éprouvait soudain une tristesse passionnée. Quel était ce monde où les choses et les êtres peuvent disparaître comme par enchantement, et où l'on finissait par admettre les disparitions et les conditions de vie les plus invraisemblables ? Presque aussitôt il vit les traces du chien. Il regarda tout alentour. Le chien était assis dans la neige, au haut d'un verger. Julien se dirigea vers lui. Il s'arrêta à dix pas et lui parla doucement.

Ce chien galeux avait des yeux vifs et dénués d'expression. Il s'aplatit d'abord avec méfiance comme s'il s'apprêtait à fuir ou à bondir sur Julien. Puis il s'approcha en se coulant dans la neige. Julien posa sa main sur la tête du chien. Il le caressa longuement.

— Viens avec moi, lui dit Julien. Nous allons jouer un jeu de notre façon.

Le chien se laissa saisir par la peau du cou, et suivit Julien qui prit une ruelle entre les maisons du village et vint se poster le long d'un mur à l'angle de la place de l'église.

De cet endroit il pouvait entendre les sonnettes, grelots ou timbres dont se munissaient les habitants pour annoncer leur passage, à la manière des anciens lépreux. En vérité, il y avait plus d'animation que Julien ne l'eût prévu. Toutes les démarches des villageois qui d'habitude passent inaperçues s'annonçaient d'un bout à l'autre de la rue. C'était

comme les sonnailles dispersées d'un troupeau dans la montagne. Enfin Julien entendit la cloche du garde champêtre qui se rapprochait. Le chien gronda. Quand la cloche fut tout près, Julien s'élança, tenant la bête par le cou.

— Ohé, garde champêtre, arrête-toi, sans quoi je te poursuivrai partout cria Julien, et je te ferai dévorer par ce chien.

— Par pitié, supplia aussitôt le garde invisible, ne dites pas de pareilles choses. Vous êtes donc vous-même un sorcier ?

— Je suis un sorcier, dit Julien. Maintenant tu vas m'expliquer les causes de cette aventure, mais ne t'avise pas de mentir. Va te placer dans l'enfoncement du mur afin que tu ne nous échappes pas.

Le garde obéit apparemment. Bientôt Julien put écouter les aveux de l'homme, sans que le chien cessât de gronder.

— Je vous en prie, il n'y a pas d'histoire. Un incident sans importance.

Le garde conta simplement que deux mois plus tôt, au dernier jour de la fête, il avait arrêté en haut du village une mendiante accompagnée d'un chien. Il lui avait demandé ses papiers et comme elle faisait semblant de ne pas comprendre, il l'avait conduite sur la route, lui enjoignant d'aller se faire pendre ailleurs. La femme s'en était allée, puis, tandis qu'il la regardait s'éloigner, elle s'était retournée soudain pour lui demander :

— Croyez-vous aux choses invisibles ?

Le garde avait été pris d'une colère soudaine, parce qu'il supposait que comme ses pareilles la mendiante usait volontiers de malédictions pour effrayer les gens trop naïfs. Le garde avait brandi sa canne en lui criant :

— Allez répéter à Méreuil ou à Bermont vos sacrés radotages, mais Vaucelles est un pays de progrès où vous n'en imposerez pas. Je vous le dis : « Non et non ! »

La mendiante avait fui. Le garde était revenu dans le village. Il avait rencontré le bedeau et il finissait de lui rapporter les paroles qu'il avait dites à la mendiante, juste comme ils arrivaient ensemble sur la place du village. C'était alors que la charme avait agi.

— Où est cette mendiante ? demanda Julien.

— Nous l'avons cherchée. Elle est probablement morte dans les bois. Son chien ne quitte pas les environs de Vaucelles.

— N'avez-vous jamais suivi le chien ?

— Nous nous sommes perdus plus d'une fois en cherchant sa trace, dit le garde.

Julien considéra le chien qui avait glissé la tête entre ses genoux.

— Vieux chien, ne vas-tu pas me conduire ? murmura Julien. Cette mendiante, c'est peut-être elle.

— Qui donc ? demanda le garde.

— Une sainte femme, dit Julien.

L'animal s'élança vers le haut du village. Julien craignait d'abord qu'il se fût enfui, mais le chien l'avait attendu pour s'éloigner de nouveau. Ils gagnèrent ainsi les bois, entrèrent dans une profonde futaie, toute éclairée par la neige, et parcoururent peut-être trois kilomètres sous la forêt avant d'arriver à une petite maison de bûcherons, qui devait être à mi-chemin de Vaucelles et de Méreuil par les sentiers. Mais le chien n'avait suivi aucun sentier.

Julien frappa à la porte qui lui fut ouverte aussitôt. Une femme assez grande se présenta. Elle avait sur ses épaules un grand châle. Ses cheveux un peu blancs étaient peignés avec soin. Il la reconnut aussitôt, mais il ne fut pas bouleversé. Il avait une très simple joie, comme si c'était la chose la plus naturelle que de retrouver Mme Grainebis.

Ils se regardèrent longuement et s'embrassèrent. Mme Grainebis fit entrer son fils dans la maisonnette. Il aperçut auprès de la cheminée une vieille femme qui somnolait au fond d'un fauteuil Voltaire.

— Julien, assieds-toi auprès de la fenêtre, dit Mme Grainebis. Cette femme dort, nous parlerons doucement. Il n'y a pas longtemps que j'ai retrouvé ma mémoire, et bien des choses se brouillent encore. Ton père est-il vivant lui aussi, et ton frère et ta sœur ?

Il semblait à Julien que, par suite de circonstances extraordinaires, morts et vivants étaient mêlés et indifférents à leur sort. Les siens auraient pu ne jamais revenir. Devait-il croire que Mme Grainebis se trouvait réellement devant ses yeux, et que lui-même existait, n'étant parvenu jusqu'à elle qu'après avoir traversé le village fantastique de Vaucelles ?

Le pétillement du feu, la voix de Mme Grainebis, lui donnèrent peu à peu confiance.

— Il y a seulement quelques jours, lui dit-elle, que je me suis souvenue de l'accident de chemin de fer. Je sais que pendant longtemps j'ai erré et mendié. Je me demande pourquoi on ne m'a pas arrêtée. On devait me craindre. Je disais des paroles confuses. Je demandais aux gens s'ils croyaient aux choses invisibles. Je me rappelais bien que j'avais une famille, et puis la guerre est venue qui a tout bouleversé. Des gens ont dû me recueillir, me protéger, puis leur maison a été détruite. Était-ce une maison ou un hôpital ? Je l'ai oublié. J'ai repris mes vagabondages sur les chemins. Mais quand suis-je arrivée dans ce village ?

— C'est il y a deux mois, dit Julien.

— On m'a chassée. Je suis allée dans la forêt. J'ai vu cette maison, et j'ai frappé à la porte.

Mme Grainebis avait été reçue par une vieille femme, retraitée des postes, et qui s'était retirée dans la maison de son père, un bûcheron, mort depuis très longtemps. La dame languissait dans une vague maladie. Elle avait pris Mme Grainebis à son service, et celle-ci demeura à la soigner. Le chien allait parfois voler quelques victuailles dans les

villages. Mme Grainebis se rendait à Méreuil une fois par semaine pour chercher le pain et les provisions.

— Et puis voilà que j'oublie, de nouveau, dit-elle. Comment es-tu venu ? Comment suis-je venue ici ? Est-ce que toute ma famille n'a pas disparu depuis longtemps ?

— Donnez-moi mon café, dit la vieille femme.

Mme Grainebis la servit aussitôt.

— Quel est cet étranger ?

— C'est mon fils, dit Mme Grainebis.

— Je dois emmener ma mère, dit Julien.

— Qui me soignera ? dit la vieille femme.

— Nous y veillerons, dit Julien.

La femme se rendormit.

— Vraiment, j'ai bien du mal à rassembler mes souvenirs, reprit Mme Grainebis. J'ai si souvent été chassée et maudite que je n'ose plus sortir d'ici, et j'ai trop songé aux choses invisibles.

— Il faut que tu viennes avec moi, dit Julien.

Enfin, après avoir protesté longuement, Mme Grainebis se laissa conduire comme si elle n'avait pas toute sa conscience. Dehors le chien attendait. Julien avait décidé qu'ils iraient d'abord à Vaucelles. Tout devait rentrer dans l'ordre, s'il ne voulait pas lui-même se croire désormais le jouet d'un charme. Cette rencontre de sa mère dans des circonstances fabuleuses l'emplissait d'espoir néanmoins. En avançant dans la neige des bois, il regardait les branches dessinées contre le ciel. On entendait des corbeaux lointains. Bientôt on entendit sonner l'heure au clocher de Vaucelles.

— Où allons-nous ? demandait Mme Grainebis.

— Nous arrivons à Vaucelles, dit Julien.

Mme Grainebis s'arrêta :

— Je me souviens, dit-elle, que nous allions ensemble à travers bois, au village voisin, quand tu étais enfant. Nous nous amusions à faire des boules de neige. Je revois encore les gamins et les gamines qui sortaient de l'école et qui nous saluaient avec des cris et des boules de neige. Je les revois. Julien, regarde...

Ils étaient parvenus à l'angle de la ruelle qui donnait sur la place de l'église. Les enfants venaient de sortir de l'école. Julien entendait leurs cris et il apercevait les boules de neige qui volaient à travers la place, mais pas un seul enfant.

— Comment dis-tu ? murmura Julien.

— Oui, regarde celui-là qui a un cache-nez rouge, comme il est vif, et cette fille avec ses belles nattes dorées.

Les cris cessèrent soudain. Le son d'une cloche venait de retentir et s'approchait de Julien et de Mme Grainebis. Quand elle fut tout près, elle s'arrêta de sonner. Mme Grainebis regardait avec des yeux étonnés.

Julien essayait en vain de distinguer quelque ombre ou quelque trace. Mme Grainebis mit ses mains devant ses yeux.

— Tous mes souvenirs reviennent maintenant. Toi, garde, pardonne-moi si je t'ai dit l'autre jour des paroles insensées, et ne pensons plus que tu n'aurais pas dû chasser cette mendiante. Relève-toi, relève-toi.

D'après ce que comprit Julien, le garde avait dû se jeter à genoux devant Mme Grainebis. Il découvrit dans une vision très lente et très douce l'homme qui réapparaissait peu à peu en se redressant. Les empreintes de ses genoux restaient profondément inscrites sur la neige. Ce fut comme une fleur qui grandit et qui se mit à éclore. Cette fleur, c'était bien le garde avec sa canne, sa haute stature et sa barbe. Au même instant tous les enfants réapparurent et ils n'osaient plus bouger tellement c'était beau. Presque aussitôt, de toutes les ruelles, de toutes les maisons, des gens surgirent, s'interpellant avec la joie de se retrouver. L'aubergiste et le bedeau s'embrassèrent devant la mairie.

Julien Grainebis et Mme Grainebis regardaient de tous leurs yeux. Ce spectacle était pourtant bien familier, et quand les enfants se remirent à lancer des boules de neige, il n'y eut plus rien à dire sur la fameuse histoire de Vaucelles. Le garde dont un chenapan visa le képi se retourna brusquement pour houspiller la bande qui bientôt se dispersa, et déjà l'homme se pavanait dans sa dignité et dans sa suffisance parfaitement rétablies. La neige et le silence retrouvèrent leur empire, tandis que chacun rentrait à la maison, émerveillé par la vie. Le bedeau vint proposer à Mme Grainebis et à Julien de les mener chez le maire qui certainement les reconduirait dans sa voiture jusqu'à Bermont.

— Qui nous croira ? disait Julien à Mme Grainebis.

— Qu'y a-t-il besoin de croire en ceci, mon fils, répondait-elle, puisque nous voici bien éveillés et heureux de nous préparer à l'avenir ?

Avec ces derniers mots, je vous aurai rapporté fidèlement ce qui fut conté à Bermont, à Méreuil et même à Aigly.

ANDRÉ DHÔTEL

SOCIALISTES ET COMMUNISTES

par Frédéric Dupont

Depuis la rentrée d'octobre, les chefs socialistes confiaient à leurs collègues du Parlement que les fédérations départementales de leur parti avaient de plus en plus tendance à préconiser le front commun avec le parti communiste.

Le mouvement de rapprochement entre les militants socialistes et communistes n'était encore que sporadique, mais on avait tout lieu de penser que, si les élections se faisaient en mai prochain, alors surtout que les événements d'Afrique pouvaient imposer certains sacrifices, les fédérations socialistes seraient entraînées vers les communistes par les militants, et le Comité directeur serait obligé de suivre le mouvement.

Nous trouvons ici la cause véritable de la fixation rapide des élections. Le président Edgar Faure a proposé de raccourcir le mandat des députés, et a ensuite décidé la dissolution pour devancer la formation d'un front populaire (communistes, socialistes et Mendès-France).

Ce n'est pas la première fois que les relations communistes et socialistes ont une incidence sur la politique française.

♣

C'est le Congrès de Tours, en 1920, qui marque la scission du parti communiste et la naissance du nouveau groupement : Section Française de l'Internationale Ouvrière, connue sous le nom de S.F.I.O.

Quelle a été l'origine de cette scission ?

Dans le parti socialiste, au Congrès de Tours, s'affrontaient plusieurs tendances : nous y trouvons Doriot, Cachin et Froissart, qui représentent l'extrême-gauche, Longuet et Paul Faure qui représentent la gauche, Léon Blum et Sembat qui représentent le centre, et enfin, à droite, Renaudel, Albert Thomas et Marquet.

Ces quatre tendances se répartissaient en deux blocs foncièrement hostiles. Ils étaient tous collectivistes et marxistes, mais les uns acceptaient

la dictature du prolétariat sous la direction bolcheviste les autres refusaient de l'admettre.

Les débats, du 25 au 31 décembre 1920, furent tumultueux, le motif de la scission fut le refus par la majorité d'accepter le texte comminatoire de Lénine, Zinowieff, Trotski et Boukarine.

En réalité, de socialistes à communistes les principes de la doctrine sont identiques, les moyens pour y parvenir ne sont pas très différents, mais ce qui distingue déjà à ce moment-là le parti socialiste du parti communiste, c'est le désir d'indépendance vis-à-vis du communisme russe.

La situation n'a pas évolué. Il y a trois ans, à la tribune de l'Assemblée nationale, Guy Mollet, qui représente cependant la tendance modérée du parti socialiste, prononçait ces paroles : « S'il y avait un parti communiste français, nous, socialistes, serions communistes français ».

⁂

En 1923, le parti communiste fit un effort de rapprochement, et proposa un pacte de solidarité. Le parti socialiste, dans son Congrès national, qualifia l'offre de « manœuvre ».

En 1924, le parti socialiste tourna le dos délibérément au parti communiste, pour s'associer, au sein du Cartel des gauches, avec le parti radical-socialiste.

Après le succès du Cartel des gauches, il pratique, au bénéfice du Gouvernement Herriot, une politique de « soutien ». Le parti communiste se déchaîne contre le parti socialiste, en lui reprochant d'être le serviteur « d'un régime capitaliste et bourgeois ».

Les difficultés financières du Gouvernement Herriot vont provoquer un refroidissement entre les socialistes et les radicaux. Le parti socialiste s'oppose, à ce moment, à la fois aux communistes et aux radicaux-socialistes. Les dirigeants socialistes lyonnais mènent la vie dure à Herriot qui leur répond en les traitant de « socialistes en peau de lapin ». Le parti socialiste subit, à ce moment-là, une crise et voit disparaître son quotidien, *Le Populaire*, qui redevient hebdomadaire.

Lors des élections de 1928, qui se font sous le signe de Poincaré, le parti communiste propose la formation d'un bloc ouvrier qui grouperait communistes et socialistes. Le parti socialiste ne lui donne que partiellement satisfaction. Au premier tour, il va seul à la bataille, et au deuxième tour, il se désiste en faveur du candidat « qui a le plus de chances de battre la réaction, à quelque formation qu'il appartienne ».

Au lendemain de la victoire de Poincaré, le parti communiste accable le parti socialiste, en l'accusant d'avoir été le responsable de la défaite de la gauche, et il fait un communiqué dénonçant l'attitude « criminelle et immorale » du parti socialiste.

En réalité, le parti communiste voulait surtout se venger : il avait

plus souvent soutenu au deuxième tour le candidat socialiste qu'il n'avait bénéficié du désistement socialiste, et, en effet, le parti socialiste, avec 1 700. 000 voix, avait 104 députés alors que le parti communiste, avec 1 068 000 voix, n'en avait que 12. Il fallait peut-être s'en prendre en effet à la tactique socialiste, mais ce résultat s'expliquait plus encore par le scrutin d'arrondissement.

Dès lors, le parti socialiste s'éloigne du parti communiste ; il fait un effort particulièrement insistant dans les campagnes, et notamment dans le Midi où il s'emploie à rassurer la petite propriété paysanne.

Dans son manifeste au Congrès de Bordeaux, en 1930, le parti socialiste déclare qu'il considère comme un devoir impérieux de « maintenir en possession de leurs biens les petits et moyens propriétaires cultivant eux-mêmes et qui, même s'ils ont des salariés, fournissent, avec leurs familles, la plus grande somme du travail nécessaire à la mise en rapport de leurs terres ». On est loin de la doctrine communiste.

Les socialistes décident alors de refuser tout pacte avec tout autre parti, et Léon Blum, commentant ces décisions, précise : « Nous n'agissons pas en vertu d'un engagement quelconque, d'une règle de discipline qui voudrait s'imposer à nous. Nous ne pourrons jamais accepter que nous nous considérions comme faisant partie d'un tout. »

Poursuivant son évolution vers la droite, le parti socialiste, au Congrès de janvier 1932, qui se réunit à la salle Huyghens, fait des propositions de cartel au parti radical-socialiste, mais ni Herriot, ni Daladier n'acceptèrent le programme qu'ils considéraient comme trop collectiviste.

D'où crise dans le parti socialiste : un certain nombre de députés, les « néo-socialistes » groupés derrière Renaudel et Marquet, veulent donner à l'action socialiste un caractère plus autoritaire et plus national. Initiative qui suscite la fameuse exclamation de Léon Blum : « Je suis épouvanté. »

En réalité, cette scission « néo-socialiste » ne devait pas donner les résultats escomptés par ses promoteurs, et un certain nombre d'entre eux, tel Marquet, s'orientèrent franchement vers un nationalisme de gauche.

Lors des élections de 1932, socialistes et communistes sont toujours divisés, au deuxième tour, le parti communiste a presque partout bloqué ses voix, laissant battre le parti socialiste. Le parti socialiste lui rend d'ailleurs la politesse.

Mais, en 1933 et 1934, des grèves sérieuses se produisent, et le parti communiste en profite pour se rapprocher des socialistes avec lesquels il s'associe bientôt étroitement.

Faut-il rappeler que ces mouvements de grève provoquèrent un mouvement d'autodéfense dans les classes moyennes, firent apparaître les ligues nationales, groupant des hommes inquiets de voir la poussée sociale de gauche. Le 6 février, le parti communiste invite tous ses adhérents à « descendre dans la rue ». Les masses communistes sont groupées dans le quartier de la Bastille, près de l'Hôtel-de-Ville, et les

premiers agents blessés, à 6 heures du soir, l'ont été par des communistes.

Le lendemain, le parti communiste clame qu'il y a attentat contre la République, mais il oublie qu'il est, lui aussi, « descendu dans la rue ».

Le 16 juillet 1934, le Congrès socialiste décide d'accepter « l'offre d'entente contre le fascisme et la guerre ». En principe, les deux partis conservent leur autonomie et leur programme, mais très vite le parti communiste prend la direction du mouvement.

Le Congrès communiste de Villeurbanne et le Congrès socialiste de Boulogne sanctionnent la naissance du « Front populaire » et aux élections de 1936, les socialo-communistes remportent une grande victoire.

Quand on compare les chiffres de 1936 et ceux de 1932, on s'aperçoit pourtant qu'il n'y a pas eu un très sensible déplacement de voix, mais le pacte socialo-communiste et le désistement réciproque du deuxième tour ont complètement transformé la situation.

Le résultat est significatif : on voit entrer dans la Chambre de 1936 146 députés socialistes et 72 communistes. Aussitôt se produisent en France des mouvements de grève qui paralysent le gouvernement socialiste. On n'a jamais parfaitement compris quelle était l'origine de cet immense mouvement, qui a causé de très graves difficultés au Gouvernement Blum, car les communistes et les socialistes, inquiets et ne voulant pas brûler dangereusement (pour eux) les étapes, avaient donné des consignes de sagesse.

On peut croire que le parti communiste a été alors noyauté lui-même par des éléments anarchistes dits trotzkistes : ce sont eux qui auraient été le ferment le plus actif de l'agitation sociale.

Les désordres nés de cette situation provoquèrent assez vite la débâcle du Front populaire et les socialistes et les communistes se dressèrent de nouveau les uns contre les autres.

Lorsque, fait sans précédent dans l'histoire de Paris, le Gouvernement en 1937 ne peut même pas mener à bonne fin une Exposition internationale, du fait des grèves, les députés communistes et socialistes se renvoient la responsabilité de cette carence. Néanmoins, à l'Assemblée nationale, communistes et socialistes continuent le plus souvent d'unir leurs votes.

Survient le pacte germano-soviétique du mois d'août 1939. Le parti communiste obéit aux consignes : il sert à la fois Staline et Hitler.

Indignation des socialistes ; ce sont eux qui à ce moment dénoncent avec le plus d'acharnement la trahison du parti communiste. Celui-ci devient d'ailleurs un parti clandestin, car le décret du 26 septembre 1939 le dissout et le 17 novembre 1940, la C.G.T. communiste est dissoute à son tour.

Jusqu'à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, le parti communiste soutient l'occupant allemand. Mais dès la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, il change de camp et on le retrouve

auprès des autres partis, avec lesquels il établit le fameux programme de la résistance avec ses annexes de politique intérieure que, pour le malheur du pays, les gouvernements de la libération s'évertueront à appliquer.

Au Comité d'Alger, socialistes et communistes ont fraternisé et le parti communiste entre dans le Gouvernement du général de Gaulle, où il place deux des siens.

A la fin de 1944, le parti communiste et le parti socialiste se réorganisent. En fait, ils sont l'un et l'autre gouvernés par la puissante C.G.T. Celle-ci est à majorité communiste et ce sont des communistes qui la représentent à l'Assemblée consultative et dans le Gouvernement provisoire du général de Gaulle. Maurice Thorez est ministre d'État dans le gouvernement Blum, et l'Armement est confié à un communiste. Communistes aussi la Santé publique et la Reconstruction.

Surprises de la politique : au moment où la guerre d'Indochine reprend, le 19 novembre 1946, c'est un Gouvernement Blum-Thorez, avec participation communiste, qui décide de relever le défi, d'envoyer immédiatement des troupes, et affirme sa volonté de défendre l'Indochine. Mais les communistes, très vite, rendent la situation du Gouvernement intenable, et, en 1947, Ramadier les éloigne du pouvoir.

Le parti socialiste se rapproche alors du parti M.R.P., puis du parti radical, et l'on voit naître un Gouvernement tripartite, qui laisse sans soutien suffisant le corps expéditionnaire d'Indochine.

Le parti communiste est donc dans l'opposition. Il attaque, aidé par le parti du général de Gaulle, le Gouvernement troisième force (M.R.P., radical et socialiste). Celui-ci fait voter la loi électorale des apparentements pour se protéger à la fois contre le communisme et contre le gaullisme.

De cette loi il montre qu'il sait se servir ; c'est grâce à elle que le parti socialiste et les M.R.P. conservent un très grand nombre de sièges. Au lendemain des élections de 1951, les Indépendants et le R.P.F. déposent une proposition de loi relative à la défense de l'École libre. Le M.R.P. se trouve dans l'obligation de les suivre, ce qui le sépare du parti socialiste.

Au cours de la législature qui vient de s'achever, le parti socialiste et le parti communiste ont échangé maintes injures, ils n'ont jamais formé de front commun, néanmoins ils se sont trouvés unis par le programme de la Ligue de l'Enseignement, hostile à la liberté scolaire.

En 1954, l'objectif essentiel des communistes a été le rejet de la C.E.D. Pour l'obtenir, ils se sont efforcés de saper l'unité du parti socialiste, mais en vain, car cette fois les socialistes anticéédistes n'ont pas voulu se compromettre avec les communistes.

Dès que la dissolution a été prononcée, le parti communiste a fait des offres nouvelles au parti socialiste, qui les a repoussées. On pouvait

redouter une décision contraire, car lors d'élections partielles, et notamment lors des élections sénatoriales, certaines fédérations socialistes et communistes ont fait alliance et, lors du dernier Congrès socialiste, certaines fédérations socialistes ont voté pour le pacte avec les communistes.

Malgré cette décision, la situation n'est pas totalement claire : on ne peut méconnaître l'importance de certaines campagnes au sein du parti socialiste ou dans les groupements voisins, campagnes tendant à faire renaître le Front populaire.

L'argument proposé est simpliste et... archaïque : « Il n'y a pas de majorité de gauche sans la participation communiste. »

François Mauriac, dans l'*Express*, considère avec bienveillance ces nouvelles formules et ce n'est pas chez les chrétiens progressistes que nous trouverons une bien vigoureuse résistance. En fait, après tant de manœuvres de sens contraire, on voit renaître le péril. Le Front républicain qui groupe socialistes et mendésistes aspire à gouverner le pays. S'il se rapprochait des communistes ce serait la renaissance du Front populaire. Nous ne savons que trop, par les précédents étrangers, et notamment par le tchécoslovaque, où mènent de telles aventures. Les électeurs vont nous dire s'ils sont bien résolus à l'éviter.

FRÉDÉRIC DUPONT,
Député de Paris.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

THEATRE DE FEYDEAU

Le tome VIII du Théâtre Complet (*Le Bélier*) vient de paraître qui rassemble *Mais n'te promène donc pas toute nue, Le Ruban, La Lycéenne* et *La Duchesse des Folies Bergère.* On cueille dans cette comédie ce discours d'un proviseur à ses élèves : « *A une époque où le patriotisme lui-même est sujet à tant d'interprétations différentes, n'ayez toujours qu'une seule ligne de conduite qui sera celle que vous dicteront les différents gouvernements au pouvoir* ». On riait de cela sans arrière-pensée en 1902 au Théâtre des Nouveautés. Aujourd'hui, on penserait qu'il s'agit d'une pièce de combat. L'acte II de la même comédie se passe chez Maxim. Tziganes, musique de Delmet, un soupeur entre en criant : « *Maître d'hôtel. Une table et des femmes !* » Tout le monde s'amuse « follement » mais quelqu'un soupire : « *Ah ! la noce ! dire qu'il y a des gens qui font ça par plaisir.* » Ainsi Feydeau sardonique commente en sourdine ses comédies.

L. T.

MES AMIS MUSICIENS

par Hélène Jourdan-Morhange
(Les Éditeurs Français Réunis, Paris)

Depuis l'époque où débuta sa carrièr de violoniste — vers 1910 — Hélèn Jourdan-Morhange a connu la plu part des musiciens français. De presqu tous, elle a été l'interprète et l'amie. Aux deux livres qu'elle a consacrés à Maurice Ravel, s'ajoute aujourd'hui un troisième volume, qui n'est pas moins savoureux. Encore que l'on y trouve les éléments les plus solides, il ne s'agit pas tant d'une suite d'essais critiques ou de biographies, que d'une galerie de « portraits-souvenirs » Evocatrice d'un monde où chacun obéit à sa vocation intérieure et accomplit mystérieusement l'œuvre qu'il portait en lui Ainsi revivent Fauré, Sabié, Roussel, Honegger, tandis que Milhaud, Sauguet, Roland Manuel, Poulenc — et bien d'autres — achèvent de s'épanouir sous nos yeux

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 125.)

LA TERRE DU BARBARE

par JEAN HOUGRON

MA sœur se taisait. Je lui dis avec force :

— Je ne l'ai pas tué...

Elle ne répondit pas. Je vis que je perdais mon temps à tenter de la convaincre. Je connaissais trop bien ce silence obstiné des Couvray, plus insultant, plus inébranlable aussi qu'un refus nettement formulé. Ma sœur passait déjà à une autre question :

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Je travaille à Vinh-Lung.

— Ne crois-tu pas qu'il serait préférable que tu quittes cette province et même l'Indochine ?

Une brusque décharge de colère me durcit les muscles. Cette péron-

Résumé des précédents chapitres. — L'action se situe en Indochine à Vinh-Lung, dans le Laos encore en paix, au temps où la lutte France-Viet-Minh se déroulait surtout au Tonkin. Antoine Couvray, propriétaire d'une des plantations les plus importantes du Laos, vient d'être assassiné. On soupçonne son fils Philippe d'avoir commis ce meurtre et il peut être d'un moment à l'autre arrêté. Soupçon seulement basé sur des faits anciens : Philippe naguère avait lié parti avec le Viet-Minh, avait appuyé les rebelles et s'était posé en ennemi de son père. Son action lui a, d'ailleurs, valu de la prison ; depuis lors il vit un peu en marge de la société mais le fait est que quoi qu'en pense la police il n'est pour rien dans cet assassinat. Auprès de Philippe l'auteur a placé une indigène, Sao-Sao, sa maîtresse, un ingénieur opiomane, Mallart, et divers comparses. La sœur de Philippe, qui hait ce dernier, est arrivée à Vinh-Lung à la nouvelle de l'assassinat. Elle est convaincue que Philippe est coupable et vient même de le lui laisser nettement comprendre au moment où nous reprenons le récit. Le domaine de Couvray dont il sera question se trouve à plusieurs centaines de kilomètres de Vinh-Lung.

nelle, campée dans son nouveau personnage, m'irritait, Je lui criai, plus que je ne lui dis :

— Je resterai dans ce pays...

Ma sœur haussa les épaules. Nous nous tenions l'un en face de l'autre, hostiles, mais ma colère retomba vite. Je la jugeais inutile, enfantine aussi. Ma sœur était prisonnière du modèle qu'elle s'était imposé, de son extrême jeunesse aussi et Antoine Couvray, par son intransigeance, avait irrémédiablement faussé nos rapports. Il n'en avait pas toujours été ainsi, et je songeais au temps où je jouais avec Alice dans la grande cour ombragée de palmiers royaux qui entourait la maison. Elle me suivait pas à pas, trébuchant sur ses jambes mal assurées, et j'entendais encore ses cris aigus quand je la juchais sur mes épaules et courais à travers les pelouses qui descendaient jusqu'au fleuve.

Plus tard, après le départ de ma mère, un climat de deuil, d'austérité, assombrit la maison. Mon père refréna durement les mouvements de gaieté de ma sœur. Elle se soumit et ne lui en voulut jamais. Elle l'admirait et il n'eut aucun mal à la dresser contre moi. A dix-huit ans, elle devint sa secrétaire et Antoine Couvray n'eut jamais défenseur plus dévoué de ses intérêts. Elle épousa chacune de ses convictions et se détourna de moi quand je fus arrêté, bien qu'elle n'ignorât rien des raisons qui m'avaient fait agir.

Ma sœur était allée s'asseoir dans un fauteuil de cuir, près de la fenêtre. Elle s'y était laissé tomber plutôt, et à ce détail, je devinai sa grande fatigue. Elle contemplait distraitement la floraison horizontale d'un immense flamboyant qui étalait un lac rose à hauteur du regard.

Elle avait posé ses deux mains ouvertes dans le creux de sa robe et son visage de blonde aux traits trop précis avait perdu sa dureté. Elle murmura :

— Pourquoi papa désirait-il te voir ?

— Il voulait que je revienne au Domaine et que je prenne la direction de la mine de Kabong...

Elle tressaillit, me jeta un rapide coup d'œil et son visage se tendit de nouveau. Je compris que mon père ne l'avait pas informée de sa démarche auprès de moi et qu'elle en était déçue.

— Savais-tu qu'il était malade depuis un an ?

— Non... Qu'avait-il ?

— Il n'a jamais voulu me l'avouer... Je sais seulement qu'il est allé à Saigon en novembre dernier... Il souffrait, je crois, de maux de tête très violents. Il s'enfermait alors dans son bureau...

Elle ajouta, hochant la tête :

— La maladie l'avait changé...

Elle voyait dans ce changement, et s'en cachait à peine, une explication à la proposition qu'il m'avait faite. En bonne santé, mon père n'aurait jamais tenté de me revoir. Ma sœur avait probablement raison,

mais, assez sottement, je fus déçu de cette interprétation de notre entrevue.

Ma sœur poursuivit :

— Je pense qu'il prenait très à cœur la menace d'invasion des armées populaires...

— La radio ne parlait d'avance viet-minh que dans la région de Kouang-Noung, c'est assez loin de la mine...

Elle haussa les épaules :

— La radio !... Certains éléments avancés s'étaient aventurés à moins de dix kilomètres du domaine, et papa avait peur d'une attaque massive avant les pluies. Les pluies rendaient une attaque viet-minh impossible et le premier orage a éclaté hier sur le plateau. Papa est mort sans...

Elle n'acheva pas. Ses traits s'affaissèrent brusquement et elle se mit à pleurer, le visage entre ses mains.

Je m'approchai d'elle et je ne savais que faire. Je regardais ses épaules étroites se soulever et retomber à petites secousses raides. Elle m'était soudain plus proche. Le rôle qu'elle jouait avec moi depuis des années venait de craquer, et elle ressemblait à la sœur que j'aurais aimée.

Je tendis la main et effleurai son épaule, mais elle se jeta en avant pour éviter mon contact et se dressa d'une détente. Elle cria :

— C'est toi qui l'as tué... Tu as toujours souhaité sa mort...

Je reculai, giflé par les mots et par sa voix âpre. J'allais protester, me défendre, quand on frappa à la porte. Une voix indigène appela :

— Mademoiselle Couvray...

Ma sœur tamponna en hâte son visage avec son mouchoir. Elle répondit :

— Je viens... Veuillez attendre un instant.

Elle passa dans la salle de bains et en ressortit quelques secondes plus tard le visage apaisé.

Elle ouvrit la porte. Le boy qui se tenait sur le seuil s'inclina respectueusement.

— M. Sally de Vermont demande à vous voir. Il vous attend en bas dans le grand salon...

— Dites-lui que je descends.

Ma sœur attira à elle une valise de cuir jaune, l'ouvrit. Elle paraissait m'avoir oublié et je me disposais à quitter la pièce quand elle me demanda :

— Assisteras-tu aux obsèques ?

Elle était redevenue l'héritière d'Antoine Couvray. Elle n'attendit pas ma réponse, m'avertit, et les mots sonnaient comme un ordre :

— Ce serait souhaitable... Aussi souhaitable que ton départ de Vinh-Lung, immédiatement après :

Elle se releva, me toisa :

— Si tu as besoin d'argent pour prendre le bateau, je te remettrai ce qu'il te faudra...

Je serrai les dents. J'avais envie de la gifler. Je me contins et sortis.

⁂

Je revins à l'hôtel Kaimio. En chemin, je me demandai de nouveau pourquoi mon père, qui savait si bien soigner son prestige, avait loué une chambre chez Cerruchi au lieu de loger au « Bungalow », où il descendait d'ordinaire quand il était de passage à Vinh-Lung. J'avais supposé jusque-là que mon père voulait que notre entrevue fût sans témoin, et qu'on ne sût pas qu'il avait fait les premiers pas, ce qui n'eût pas été possible au « Bungalow » où paradait tout un peuple d'officiers supérieurs, d'administrateurs et de dignitaires locaux, sans compter une armée de serviteurs bavards à qui rien n'échappait. Mais cette explication ne me satisfaisait plus, et il me semblait maintenant qu'il existait un lien étroit entre l'assassinat d'Antoine Couvray et cette rupture dans ses habitudes.

Les Blancs attablés aux terrasses des deux cafés de la Grand-Rue m'observèrent et quand je m'approchai, les conversations, déjà réduites à un chuchotement, tombèrent tout à fait. Seuls, les indigènes qui marchaient pieds nus sur la chaussée, me dévisageaient sans arrière-pensée. Ils me croyaient peut-être coupable, eux aussi, mais ils n'y attachaient aucun jugement défavorable. Pour eux, cela demeurait affaire de Blancs.

L'hôtel Kaimio était en effervescence. Yen, le boy, qui disposait le couvert pour le repas du soir, m'en apprit la raison : l'inspecteur Sagnas avait fait perquisitionner l'hôtel, et on avait découvert le portefeuille de mon père dans la cour, sous un tas de gravats. Sagnas avait traîné Cerruchi au commissariat. Il l'accusait de vol. L'enquête retrouvait l'aspect ridicule qu'elle avait emprunté au début de la matinée.

Je montai dans ma chambre. Sao-Sao m'y accueillit avec des cris désolés. Elle était agenouillée au milieu de la pièce et ramassait le linge et les objets qui jonchaient le plancher.

— C'est Sagnas qui est venu fouiller avec un de ses agents. Je ne voulais pas les laisser faire, alors ils ont tout jeté à terre et ils ont cassé la bouteille d'eau de Cologne...

Elle découvrit les débris de verre qu'elle avait jetés derrière la porte et je compris pourquoi la chambre sentait si violemment la lavande.

Sao-Sao remit la pièce en ordre, puis elle vint à moi, effleura mon col du bout des doigts.

— Je vais te donner une chemise propre...

Elle en prit une dans l'armoire et la déposa sur le lit.

— Mme Castel parle beaucoup. Son mari et elle disent du mal de toi...

Les Laotiens avaient rapporté à Sao-Sao les propos du couple. Il n'y avait là rien de bien inquiétant. Castel et sa femme avaient peur et ils

souhaitaient simplement mon arrestation qui les innocenterait. Ils accumulaient de petits mensonges pour l'accélérer, envenimaient gentiment, et grattaient leurs souvenirs pour découvrir de nouveaux chefs d'accusation contre moi.

Sao-Sao ajouta :

— M. et Mme Brochant ne t'aiment pas beaucoup non plus. Si tu partais au Siam, Philippe ?

— Non...

Je la quittai et allai dans la cabine de douche qui se trouvait sur le palier du premier étage.

Je voyais assez clairement le but que poursuivait le commissaire : suspecter l'un après l'autre chacun des locataires de l'hôtel, afin qu'effrayé, il déballât ce qu'il savait et même un peu plus. Parnel se retournerait ensuite contre moi, encouragé par la colonie française de Vinh-Lung qui me tenait pour un dangereux exalté. La partie n'était donc pas jouée et les autorités, après avoir retiré tout leur profit de la version du crime politique, ne l'abandonneraient-elles pas pour adopter le point de vue du commissaire Parnel ?

Je sortis sur la véranda et allumai une cigarette. Il était six heures et l'air brûlait encore. Devant son magasin, l'Hindou marchand d'étoffes, un vieil homme à barbe grise, coiffé d'un turban jaune, lisait à haute voix dans un livre antique, enluminé comme un missel médiéval. Il tournait les pages, farcies de gros caractères vermiculaires, et au pied de sa chaise, sa famille et ses employés, assis en tailleur, écoutaient, épaules fléchies. Je me plaisais à imaginer que le vieil Hindou leur psalmodiait quelque conte merveilleux tiré des *Mille et Une Nuits*. Je n'avais jamais osé le lui demander, de peur d'être déçu. S'il m'apprenait par exemple que le livre dont il donnait lecture n'était qu'un traité de pratique commerciale, ce qui était bien possible, après tout ?

Brochant et sa femme débouchèrent de la Grand-Rue. Ils se tenaient côte à côte, à bonne distance l'un de l'autre, et ne se parlaient pas. Mme Brochant marchait tête basse, probablement perdue dans un de ses calculs. Son gros buffle de mari, bras ballants, suivait d'un regard gourmand une épaisse Laotienne, habillée d'un somptueux « sinh » orange, qui faisait des effets de croupe.

Je les regardai et je les enviai un peu. J'aurais aimé leur ressembler ce soir, et avoir comme eux un petit passé sans relief, un de ces passés gentils qui n'engagent pas l'avenir. Je l'aurais sorti de temps en temps, comme on sort de sa poche une petite bête très douce et inoffensive, et je l'aurais décoré de gentils projets qui m'auraient rendu heureux.

Un pas rapide ébranla l'escalier. Je me détournai et aperçus Thérèse Castel. Elle baissa la tête, évitant mon regard. Sao-Sao avait vu juste. Thérèse Castel avait peur et elle n'hésiterait pas à m'accuser, à inventer même pour se disculper. Son mari, sur qui elle avait assouvi pendant vingt ans sa faim de domination, l'aiderait et appuierait son témoignage.

Elle allait entrer dans sa chambre quand elle se ravisa brusquement et vint à moi.

— Monsieur Couvray... Le commissaire m'a fait appeler. Il a également interrogé mon mari... Vous savez ce que Parnel croit ?

Elle avait jeté les derniers mots avec rage. La peur et la colère mêlées défiguraient son joli visage mobile de métisse. Elle était petite et charnue, encore très désirable en dépit de la quarantaine proche.

— Il croit que c'est moi et mon mari qui avons...

Sa voix se cassa.

— Ce n'est pas vrai...

Elle se tut, et m'observa avec animosité, un peu haletante. Il existait des milliers de femmes semblables à Thérèse Castel dans ce pays. Petites métisses dédaignées, ambitieuses, cabrées contre le sort qui les attendait, et rêvant d'épouser un homme blanc pour y échapper. Celle-ci y avait réussi.

Malheureusement, Castel était un petit homme mythomane qui se vengeait de ses ratages successifs en se racontant et en racontant aux autres de fabuleuses histoires. Tous se moquaient, l'écoutaient d'une oreille, en lui tapant parfois sur l'épaule afin de montrer qu'ils n'étaient pas dupes. Quelques-uns, moins patients, éclataient de rire. Je comprenais sa déception. Mais pourquoi aussi avait-elle demandé à Castel, à ce petit canard de basse-cour, de jouer les rapaces ?

Elle m'observait toujours et je devinais son désir de me chercher querelle. Elle me dit :

— J'ai parlé avec votre père hier soir... Il ne vous l'a pas dit quand vous êtes allé le trouver, plus tard ?

— Non...

Elle me considérait soupçonneusement. Il lui paraissait inconcevable que mon père ne m'ait pas dit un mot de leur entretien. Elle connaissait mal Antoine Couvray. Pouvait-elle imaginer qu'il avait cessé de penser à elle dès qu'elle l'avait quitté, et que plus encore, tandis qu'elle plaidait pour revenir à la plantation, il pensait à autre chose, tant il tenait en mépris les gens de sa sorte ?

A la plantation et à la mine de Kabong, mon père employait des contremaîtres et des surveillants métis. Il ne les recevait jamais à la villa. Quand il leur adressait la parole, c'était seulement pour leur donner des ordres, et si d'occasion, il en rencontrait un dans le domaine, il l'ignorait.

Je me souvenais aussi de ce jour où mon père découvrit, à Xieng-Muh, que j'avais une liaison avec une jeune métisse. Il me fit le sermon d'usage, mais plus qu'indigné, je pense qu'il était surpris par un acte qui lui semblait proche de la bestialité. Pour mon père, le Blanc qui s'accouplait avec une de ces filles, donnait la mesure de sa bassesse d'âme et de sa déchéance.

Thérèse Castel, qui faisait alterner les gémissements et les protestations d'innocence, explosa soudain devant mon indifférence :

— Tout le monde sait qui a tué votre père, mais celui-là, on n'osera jamais le punir...

— Vous voulez parler de moi ?

Elle perdit pied, balbutia et se réfugia dans une mimique maussade, grommelant et haussant les épaules, tandis que je l'observais pensivement. Elle me jeta soudain :

— Vous ressemblez à votre père... Lui aussi il regardait les gens comme vous en ce moment, comme si on ne comptait pas, comme si...

Elle haussa de nouveau les épaules.

— Mais vous savez bien que ce n'est pas moi ni mon mari qui aurions pu...

Elle s'arrêta, l'œil brillant, traversée par une idée :

— D'ailleurs, pourquoi est-ce que ce serait nous ?... Pourquoi ne serait-ce pas Mallart, ou bien Brochant, qui auraient tué votre père ?

Ce fut à mon tour de hausser les épaules.

Je me penchai sur la rampe de la véranda pour voir Cerruchi qui sortait du commissariat. Thérèse Castel le désigna de la main :

— Et lui, pourquoi n'aurait-il pas assassiné votre père ?... Il l'a bien volé...

Elle passait d'un soupçon à l'autre, versatile et venimeuse à sa manière habituelle. Il lui fallait un coupable.

Je ne lui avais pas encore répondu quand Castel émergea de l'escalier. Il me lança un coup d'œil fuyant et gagna aussitôt sa chambre. Sa femme dut passer aussitôt sa méchante humeur sur lui, car j'entendis des cris coupés de faibles protestations. Les clameurs de Thérèse Castel, qui mêlait les injures aux reproches, devinrent si aiguës que je m'éloignai et allai m'accouder à l'extrémité de la véranda.

Je cherchai le fleuve du regard. Il était gris maintenant, sans un reflet. Au-dessus des arbres, le ciel jaune de soufre s'embuait de hautes vapeurs verticales. La nuit était proche, mais l'air immobile était toujours aussi chaud. Le petit vent du crépuscule qui, vers cette heure-là, froissait d'ordinaire le feuillage en celluloïd des palmiers et des lataniers, ne se levait pas.

Sur le seuil de son magasin, le vieil Hindou barbu lisait toujours dans son livre enluminé. Les cris aigres de gros oiseaux noirs à bec jaune se répondaient de toits en toits. La lumière virait rapidement, perdait sa transparence, comme diluée de fumée. A l'horizon, le fleuve noircissait et étirait une large route plate entre des rives crépues. Très loin, au-dessus des dernières paillotes, l'éventail d'un cocotier géant flambait encore, touché de lumière.

Sur la place, que la nuit, sortie de terre comme une eau sombre, comblait peu à peu, des Français s'en allaient par petits groupes gesticulants.

Bientôt, ce fut le silence. Les oiseaux avaient mystérieusement disparu. Un chien errait entre les piliers de ciment du marché couvert. Près du puits indistinct, maintenant, des femmes bavardaient, assises au bord

de la margelle. J'écoutais leurs voix minces qui rampaient, se dardaient, s'enroulaient en volutes flexibles, des voix d'Asie aux formes et aux grâces étranges de reptiles.

Je m'arrachai à ma contemplation. Demain, j'irais aux obsèques de mon père. Et ensuite ? Resterais-je à Vinh-Lung comme je l'avais annoncé à ma sœur ? Je demeurai incertain. Je n'en avais pas envie. Mais je pressentais que je retrouverais ailleurs la même existence précaire. Pourquoi ne pas rester ici ? J'avais mes habitudes dans cette petite ville à peine tropicale. Je m'y étais arrangé une sorte de bonheur à moi, pas très voyant, sur lequel il m'arrivait de m'interroger sans angoisse. Mais j'y tenais assez fermement pour montrer les dents à ceux qui comme ma sœur menaçaient de me l'ôter.

La ceinture de lampes électriques du marché s'alluma d'un jet, versant une clarté poussiéreuse sur la façade close des magasins. Le chien, que la douche de lumière avait craintivement immobilisé, pattes raidies, prit la fuite, queue basse. Une patrouille de soldats, casqués et gantés de blanc, descendit la Grand-Rue, l'arme à la bretelle.

La porte à clairevoies de la chambre de Mallart laissait tomber un râteau de lumière jaune sur le plancher de la véranda. Je reconnus l'odeur comestible, un peu écœurante, de l'opium brut. Le commissaire Parnel avait certainement interrogé Mallart. Peut-être même l'avait-il soupçonné, lui aussi ?

J'hésitai un instant avant de frapper, mais j'avais envie de parler à quelqu'un, à n'importe qui, même à Mallart qui détestait les gens et faisait profession de ridiculiser leur détresse, grande ou petite.

J'entrai. Mallart était étendu sur un matelas qui reposait à même le plancher. A son chevet, une lampe à huile éclairait le plateau à opium.

Il se souleva sur un coude pour m'accueillir. Des gouttes de sueur brillaient, accrochées aux poils gris de sa poitrine nue. Comme d'ordinaire, il était en train de lire un vieux bulletin d'archéologie sur les antiquités khmers.

Je m'assis sur le bord d'une malle en fer et lui demandai :

— Parnel t'a interrogé ?

— Bien sûr...

Il reposa le livre aux pages un peu moisies, imprimées en gros caractères empâtés.

Je pris une cigarette dans le paquet qu'il m'offrait, l'allumai à la flamme de la lampe à huile qui dansait, emprisonnée dans son globe crasseux.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Rien de bien sérieux... Que j'étais probablement coupable...

Il pinça son long nez bulbeux et fit une petite grimace joyeuse :

— ... C'est une chance : je n'étais pas à l'hôtel entre dix heures et une heure du matin...

— Tu as pu le prouver ?

— Oui... Le patron de la fumerie et tous ceux qui étaient avec moi là-bas... Ce qui n'empêche pas qu'il m'a cherché des histoires...

— Qu'est-ce qu'il pense de l'affaire ?

— Je suppose qu'il croit que le coupable habite l'hôtel... La version du crime politique n'a pas l'air de l'avoir convaincu...

Mallart ajouta, levant vers moi ses yeux étincelants :

— Je pense aussi qu'il essaiera d'avoir ta peau...

Il éclata aussitôt de rire, épongea avec un coin de drap son torse trempé de sueur et observa :

— Tu n'as pas l'air gai... A ta place pourtant, je ne me ferais pas trop de soucis. Quand tu auras hérité, tu seras tabou, comme papa Couvray. Tu verras comme ça facilite les choses...

— Je n'hériterai pas de mon père. C'est ma sœur qui aura le domaine.

— Et la réserve légale ?

— Mon père était assez habile pour l'avoir réduite au minimum... D'ailleurs, même si...

Mallart éclata d'un rire sonore :

— ... Même si tu héritais, tu refuserais. C'est ça que tu veux dire, hein ?... Tu as une belle petite âme fraîche, petit Couvray, et de la connerie à revendre... Ce n'est pas ton papa qui aurait dit des choses pareilles.

Il écrasa sa cigarette sur le plancher, saisit une des pipes de bambou sur le plateau et façonna vivement une boulette d'opium entre ses doigts. Il la piqua à la pointe d'une aiguille et la présenta à la flamme. La boulette grésilla, se boursoufla, luisante comme du caramel chaud.

Mallart la bourra du pouce dans le fourneau de la pipe. Il grogna, et je devins attentif, car sa pensée rejoignait bizarrement la mienne ;

— Tu ne t'en sortiras jamais... La vie que tu mènes ici ne te convient pas... Qu'est-ce que tu as fait d'autre jusque-là, sinon vivre à contre-pied de ton père par amour-propre ?... Tu es comme Vanh qui déteste Cerruchi et ne veut jamais goûter d'alcool parce que son mari s'enivre tous les soirs... Fous le camp pendant qu'il en est encore temps...

Mallart demeurait immobile. La lumière jaune creusait son visage d'ombres, et seule, sa main noueuse, envahie de poils noirs, bougeait faiblement comme une bête aveugle sur le plateau de laque rouge.

Il était perdu dans son rêve, et ses yeux dilatés, qui ne cillaient pas, contemplaient fixement le plafond sali de ronds de fumée.

Il répéta à vide :

— Tu ne feras jamais rien parmi nous : Cerruchi, Castel, moi...

— Qui a tué mon père ?

Il fit un geste importuné, comme si ma question était dépourvue de sens.

— Qu'est-ce que cela change ? Il y a trop de gens qui auraient pu tuer Antoine Couvray ou qui ont désiré sa mort... Moi par exemple...

Il se redressa d'un effort et m'examina ironiquement. Je vis qu'il

allait encore se perdre dans un de ces interminables monologues qui le faisaient ressembler à un vieillard radoteur.

— Est-ce que ton père ne m'a pas jeté à la porte de son domaine et fait condamner à la prison comme toi ?... Cet après-midi, Parnel n'a pas oublié de me le rappeler... Il aimait bien mettre les gens en prison, papa Couvray...

Je connaissais l'histoire de Mallart. On prétendait, à Vinh-Lung, que c'était à cause de son renvoi de la mine qu'il était venu à l'opium. Mais je n'y croyais pas et lui non plus. Les hommes comme Mallart et comme mon père n'ont jamais que les vices à travers lesquels ils s'expriment le plus complètement. Ils ne peuvent qu'en précipiter ou en retarder la venue, et encore dans une faible mesure. Il en va de même, je crois, de leurs vertus.

Mallart était arrivé au Laos après la grande guerre, quelques années avant le mariage de mon père, à une époque où Antoine Couvray n'était encore qu'un planteur ambitieux qui venait de découvrir un gisement d'étain au nord de sa première concession.

C'était aussi l'époque où il faisait venir en Indochine de jeunes ingénieurs fraîchement sortis des grandes écoles. Il voyait déjà grand, et n'hésitait pas à engager d'énormes dépenses pour établir ce gigantesque domaine aussi vaste qu'un petit royaume d'Europe.

L'un de ces ingénieurs, Mallart, amena sa femme qui était charmante, mais de médiocre santé. Elle souffrit d'autant plus de ce climat brûlant et humide qu'elle était enceinte. Au terme de sa grossesse, elle accoucha d'un enfant mort.

Sa santé ne se rétablit jamais, et mon père, sur l'avis du médecin, conseilla, puis ordonna à Mallart de renvoyer son épouse en France. Elle s'y opposa, ne voulant pas quitter son mari et supplia si bien, que mon père, irrité, menaça Mallart de rompre son contrat et de le renvoyer par le premier bateau.

La situation empira quand on ouvrit la mine de Kabong. Mon père, qui exigeait un travail forcené de ses ouvriers et de ses ingénieurs, revint à la charge, et Mallart, exaspéré, fatigué aussi par un métier épuisant, se prit de querelle avec lui et alla jusqu'à le frapper devant une équipe de cinquante coolies.

Mon père le livra à la justice et Mallart fut condamné à un an de prison. On versa son salaire à sa femme. Pendant quatre mois du moins, car elle mourut au terme de ce délai, ce qui fit dire à Antoine Couvray qu'il avait vu juste, et que la jeune femme aurait dû être rapatriée ainsi qu'il l'avait conseillé à son mari. Il ne lui en tint cependant pas rancune et l'enterrement fut, paraît-il, somptueux.

Quand Mallart sortit de prison, il refusa les propositions de mon père qui lui offrit de reprendre son poste à la mine.

Il descendit vers le Sud, louant ses services de temps à autre. Il fuma l'opium et s'englua peu à peu dans la vie indolente des innombrables traîne-misère de ce pays.

Il s'appuya sur un coude et planta ses doigts durs dans mon bras. Ses prunelles noires flamboyaient sous ses sourcils touffus ;

— Fous le camp. Ne reste pas avec nous...

Il se tut. Sa poitrine se soulevait par saccades rapides.

Je pris la boîte d'opium et lui confectionnai une pipe que je lui tendis. Il avala avidement la fumée, grimaça en frottant sa courte barbe.

Il reprit de sa voix rêveuse et comme molle, qui sombrait parfois sur un mot, repartait, chancelante :

— Nous avons chacun notre vice et lui concédons le meilleur de nous-même. Moi, c'est l'opium, Brochant et sa femme l'argent, ton père le pouvoir et toi les filles... Seulement, on te pardonne plus facilement qu'à nous, parce que ton vice est plus répandu, qu'il n'est pas solitaire, et puis aussi parce que tu es jeune...

Mallart malaxait nerveusement une boulette d'opium entre le pouce et l'index. Sa barbe maigre tressautait avec les mots sous sa bouche d'ombre.

Quand il était ainsi parti, à la poursuite de sa chimère, dans cette brume trouée d'éclairs où s'écoulait la majeure partie de son existence, je savais qu'il valait mieux s'en aller.

Il s'aperçut à peine de mon départ. Sur la véranda, j'aspirai longuement l'air qui me parut presque frais après l'atmosphère chaude et grasse de la chambre. Je restai quelques instants accoudé à la rampe. Mallart divaguait toujours. Il se tut enfin et je regagnai ma chambre.

Sao-Sao prenait sa douche dans la petite cabine du palier. Je me déshabillai et m'allongeai sur le drap, songeant à mon père.

⁂

Le corps frais de Sao-Sao s'abattit sur moi. Ses seins nus et froids s'écrasèrent sur ma poitrine. Je caressai sa peau soyeuse, de ses hanches rondes à ses épaules minces. Elle chercha mes lèvres et gémit d'une voix d'enfant quand je la renversai et la pris.

Tandis que nous reposions l'un près de l'autre, elle murmura :

— Si tu pars au Siam, je voudrais que tu m'emmènes...

Je ris sans répondre. Sao-Sao était comme toutes les femmes et savait mettre à profit certains instants pour s'enquérir de ce qui l'inquiétait. Mais est-ce que je ne l'aimais justement pas dans la mesure seule où elle ressemblait à toutes les filles du monde et ne me déroutait jamais ? Je lui demandais bien plus de me rassurer que de me surprendre.

Elle insista, amenuisant sa voix autant par angoisse véritable que par désir de m'apitoyer :

— Tu ne me laisseras pas, Philippe ?

— Je n'irai pas au Siam.

Ses mains jouaient avec mes doigts. Dans son visage d'ombre, ses yeux mettaient deux petites gouttes de lumière. Elle me dit, et sa voix résignée ressemblait encore à un petit chantage attendrissant :

— Tu feras ce que tu voudras...

Elle avait logé sa tête au creux de mon épaule et je respirai son odeur un peu acide de citron sauvage. Je me demandai de manière assez ridicule si mon père avait jamais tenu une femme ainsi chair contre chair, après le plaisir. Cela paraissait impossible. Je chassai cette vision qui me causait un curieux malaise.

Les portes-fenêtres du rez-de-chaussée grincèrent sur le carrelage. Cerruchi fermait le bar. Cerruchi ne s'inquiétait pas des accusations de Sagnas. Pourquoi les aurait-il prises au sérieux d'ailleurs, lui qui s'effrayait à peine lorsqu'il était coupable ?

Un moustique dévidait autour de ma tête son mince fil sonore avec de brusques affolements dans l'aigu, coupés de piqués minuscules et vertigineux sur un coin de ma peau. Je le chassai, mais il reprit sa danse rageuse que mes gestes éloignaient à peine maintenant.

Sao-Sao alluma la lampe de chevet et s'agenouilla. Son corps nu luisait, ciré de reflets vivants. Mains dressées, elle apostropha le moustique en français puis en laotien avec une indignation véhémente, gifla sa poitrine, manqua l'insecte, claqua des deux mains, à demi dressée d'une brève détente et m'annonça triomphalement :

— Thai léo... Il est mort...

Elle se recoucha. J'éloignai ma hanche de sa peau glissante. Ecartelé sur le drap, je rêvais de la France que je n'avais pas aimée. Je rêvais d'un matin d'hiver gelé, de couleurs nues sur des formes cruelles. Pour moi, l'hiver c'était cela, mes tempes serrées de froid, le contraire de cette chaleur grasse qui gainait le corps de sueur tiède, et j'y pensais comme à un cube de glace scintillant posé sur mon front, à quelques cristaux en étoile de mer blottis au creux de mes paumes moites comme d'étranges fleurs glaciaires.

Le cri cotonneux, inépuisable d'un bébé s'éleva. L'enfant de Vanh. Deux pieds nus martelèrent sourdement le plancher. Khalat fredonna une chanson à bouche close et le berceau secoué grinça faiblement.

Je changeai de place à la recherche d'un coin de drap frais. Je songeai au Domaine, à la pelouse en terrasses qui dévalait vers le fleuve et qu'un jardinier annamite arrosait chaque soir. Mallart devait être en train de fumer sa vingtième pipe. Il fumerait jusqu'à l'aube en déchiffrant ses vieux bulletins moisis.

Ma pensée dérivait, flânait sur une image de mon père que je croyais oubliée : Antoine Couvray, penché sur le grand piano noir du salon et enfonçant d'un doigt hésitant, une touche, puis une autre, comme s'il essayait de retrouver un vieil air perdu. J'étais sur le seuil. Il m'avait aperçu et le couvercle du clavier était retombé. Le bruit claquant comme une petite détonation m'avait fait sursauter, mais je ne m'étais pas enfui, fasciné.

Je m'endormis sur l'image de mon père s'écartant du piano et tournant vers moi son large visage aux yeux troubles.

⁂

Les râclements de tréteaux et les cris des marchands qui s'installaient sur la place m'éveillèrent. Il faisait à peine jour. Sao-Sao dormait à plat ventre, le visage dans son bras replié, son épaisse chevelure noire répandue sur ses épaules. Dans la cour de l'hôtel, quelqu'un frappait un objet de métal à coups réguliers.

Je songeai : « C'est dimanche. » Puis aussitôt après : « Il faut que j'aille à l'enterrement de mon père », et je souhaitai que ce jour fût déjà achevé.

Mon regard encore brouillé de sommeil errait du drap froissé à la chambre en désordre que noyait un reste de nuit. Une lumière grise et plate affleurait à la fenêtre. J'éprouvai l'envie soudaine de fuir. Non seulement de fuir cette journée qui m'attendait, mais Vinh-Lung, tous ceux que je connaissais ici, et la vie sans relief que je menais dans cette ville depuis deux ans.

Je descendis dans la salle de restaurant et pris mon petit déjeuner. Tandis que je buvais mon café, Khalat ne me quitta pas des yeux. Un torchon sale enroulé sur ses cheveux en guise de turban, les pieds nus dans de vieilles chaussures trop grandes, elle m'épiait du seuil de la salle, comme une petite diablesse noire. Je lui demandai, agacé :

— Où est Sao-Sao ?

Elle fit un geste vague en direction du marché. Je signai le bon de consommation posé près de ma soucoupe. Elle s'approcha aussitôt pour s'en emparer. J'allais m'éloigner quand elle me dit en laotien :

— M. Sagnas m'a demandé si j'avais vu quelqu'un descendre du premier étage après vous, vendredi soir...

— Et tu as vu quelqu'un ?

— Non, mais j'ai entendu...

Je l'observai, intéressé.

— Tu l'as dit à l'inspecteur ?

Elle hésita et je sus qu'elle allait mentir :

— Bien sûr...

Elle me tourna aussitôt le dos et s'en alla dans la salle de bar. Je demeurai perplexe. Pourquoi Khalat m'avait-elle dit cela ? Pourquoi aussi n'en avait-elle rien dit à Sagnas ? Je la connaissais assez bien pour savoir qu'elle ne reculait pas devant un mensonge pourvu qu'il la rendît intéressante. Que n'irait-elle pas inventer afin qu'on ne la traitât plus en petite fille ? N'accusait-elle pas de temps à autre un des locataires d'avoir voulu la violer pour le simple plaisir que l'on parlât d'elle ? L'ignorance qu'elle avait affectée devant Sagnas n'en était que plus surprenante. Je soupçonnai fugitivement Khalat d'avoir voulu protéger quelqu'un. Mais, pour cela, il aurait fallu que la fillette ne détestât pas tous les locataires et tous les habitués de l'hôtel Kaimio, et je finis par conclure qu'elle avait voulu simplement m'intriguer et retenir un instant mon atten-

tion comme elle avait coutume de le faire avec tous les clients de Cerruchi.

Je cherchai quelques instants Sao-Sao dans la cohue du marché, puis comme il était près de neuf heures, je m'engageai dans la Grand-Rue.

J'atteignis bientôt la petite place où se dressait l'église de la mission, un long bâtiment de briques surmonté d'une croix blanche.

J'hésitais à pousser la grande porte et allais me diriger vers une petite entrée dérobée sur le flanc de l'église quand une voix dit derrière moi :

— Bonjour, monsieur Couvray...

Je me détournai vivement, comme pris en faute et aperçus l'inspecteur Sagnas qui m'examinait sans cacher son ironie. Il poursuivit, après un petit coup de menton vers le battant de bois sculpté :

— Vous n'avez pas l'air pressé d'entrer... Cependant, vous n'êtes pas en avance...

Je poussai la porte. L'inspecteur entra à ma suite. Bras écartés, le prêtre officiait devant l'autel surélevé, dans la lumière froide qui tombait d'un immense vitrail violet.

Les assistants étaient groupés à l'extrémité de la nef, et du fond de l'église où je me tenais immobile, ils formaient un petit parterre noir et blanc devant le cercueil entouré de cierges.

Je me disposais à me placer dans le dernier rang de chaises inoccupées quand un homme vêtu de noir se leva et vint se pencher vers moi. Il chuchota :

— Monsieur Philippe Couvray ?... Par ici, je vous prie...

Je le regardai attentivement. Je ne l'avais jamais vu à Vinh-Lung. Il me précéda le long de l'allée et me désigna un siège libre au premier rang.

Il me fallut plusieurs secondes avant de découvrir que la femme voilée de crêpes qui se tenait à ma gauche était ma sœur. Elle n'avait pas tourné la tête dans ma direction quand je m'étais installé auprès d'elle.

Le malaise que j'avais éprouvé devant le porche de l'église en apercevant Sagnas s'accrut encore pendant les minutes qui suivirent. Je m'efforçais de suivre le déroulement de l'office, mais mon regard revenait toujours vers le catafalque recouvert d'une draperie noire qui se dressait dans le transept. Près de moi, ma sœur pleurait, je le devinais aux légers tremblements convulsifs de ses épaules.

Je me levais, m'agenouillais, obéissant aux indications de l'homme vêtu de noir qui paraissait jouer le rôle d'ordonnateur de la cérémonie, quand soudain, en me rasseyant, alors que je me détournais furtivement, je pris conscience que tous me surveillaient et que pas un seul instant je n'avais cessé d'être le point de mire de l'assistance.

La colère sourde et éparse que je refrénais depuis la veille se condensa en un bloc compact. Je serrai les poings, irrité par ce rôle de coupable qu'on n'avait cessé de me faire jouer depuis la mort de mon père et je crois qu'à cet instant je fus bien près de quitter l'église. Je comprenais soudain qu'on m'avait fait arriver délibérément en retard à l'office pour

aggraver encore ma position. La messe n'avait pas commencé à neuf heures comme on me l'avait fait dire, mais bien avant, car elle touchait à sa fin maintenant.

Pourquoi ma sœur ou quelqu'un d'autre avait-il voulu me voir arriver en retard ? Pourquoi Sagnas avait-il l'air de m'attendre devant le porche ? Tout cela prenait un peu des allures de complot. Je jetai un coup d'œil sur l'inspecteur. Il était assis dans le bas-côté, jambes croisées, son casque colonial sur les genoux, comme s'il assistait à un quelconque spectacle, et j'eus de nouveau l'impression qu'il n'était venu là que pour surveiller mes réactions.

Ma sœur se tenait toujours immobile et je ne distinguais d'elle qu'un profil rougi sous l'épaisseur du voile de crêpe.

Le prêtre descendit les marches de l'autel et s'avança dans le transept. Il écarta les mains. Derrière moi les chaises craquèrent et il y eut un bruit de toux discrète comme lorsque les gens s'installent confortablement pour entendre quelqu'un parler.

Je regardai le prêtre et je me souvins que Cerruchi m'avait dit que la messe serait célébrée par l'évêque de Vinh-Lung.

Il disait la grandeur de mon père et son espoir que la vie éternelle récompenserait une existence tout entière vouée au bien des hommes. J'écoutais avec un mélange de colère et d'écœurement ces louanges excessives. J'aurais voulu m'apitoyer moi aussi ou du moins être indifférent et j'enviais le visage consentant de ma sœur. Elle avait relevé son voile et les larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle parût même s'en apercevoir. Mon voisin de droite, qui portait un brassard de deuil sur son veston gris, approuvait parfois d'un petit hochement de tête convaincu la liste des bonnes œuvres d'Antoine Couvray, grand colon, patriote accompli et soutien de l'Église.

Une foule nombreuse attendait sur la place où une section de la garde indigène et un détachement français se tenaient au garde à vous. Le glas sonnait à grêles battements réguliers et plats tandis que les porteurs déposaient le cercueil à l'arrière d'une voiture automobile drapée de noir.

Nous avancions maintenant dans le chemin de terre rouge qui menait au cimetière. Ma sœur ne s'était pas tournée une seule fois vers moi. Elle marchait, le buste droit, la tête enveloppée de crêpes. Je me tenais un peu en retrait et ma gêne demeurait grande.

Le cimetière, qui se trouvait à une courte distance de l'église, étendait ses trois cents tombes en bordure du nouveau camp d'aviation et les appareils qui décollaient à l'extrémité de la piste principale passaient en vrombissant au-dessus de nos têtes. Près d'un hangar, un transport lourd vidait son chargement de parachutistes vêtus de leur tenue de camouflage.

L'homme qui se tenait à ma droite à l'église s'avança près de la tombe et tira un papier de sa poche. Il le lut d'une haute voix scandée qu'avalait de temps à autre le ronflement d'un appareil prenant son vol. Toutes

les cinq ou six phrases, il levait les yeux de sa feuille et jetait sur la foule un long regard impérieux.

Son discours ne différait pas beaucoup de celui de l'évêque. Lui aussi exaltait l'œuvre et la grandeur d'Antoine Couvray. La foule écoutait distraitement en suivant le mouvement des avions sur le camp. Ma sœur pleurait, épaules secouées.

Mon irritation restait toujours aussi vive et le bavardage pompeux de l'orateur, qui s'adressait maintenant à la fosse béante avec des gestes grandiloquents, accroissait encore mon humeur. J'attendais la fin de la cérémonie avec impatience. De longs éclairs horizontaux crevaient mollement le ciel qui devenait plus sombre de minute en minute et les gens levaient fréquemment la tête avec inquiétude. Un chasseur-bombardier, portant ses deux torpilles sous le fuselage, s'enleva et passa au-dessus du cimetière dans une aigre déchirure d'air violenté. L'orateur força sa voix. Un dernier adieu, main brandie. C'était la fin.

La foule se dispersait. Les deux sections de soldats qui avaient rendu les honneurs s'éloignaient au pas cadencé.

Je m'engageais dans le chemin de terre rouge quand ma sœur quitta le résident Monneville avec qui elle s'entretenait. Elle vint à ma rencontre. Elle avait de nouveau relevé son voile. Son visage était congestionné, ses yeux bleus lavés par les larmes, mais son regard était calme.

Elle me demanda :

— Tu as réfléchi à ce que je t'ai proposé hier ?

— Oui.

— Quand quitteras-tu Vinh-Lung ?

— Je ne sais pas...

J'eus envie de sortir de mon rôle de fils puni et de laisser éclater ma colère, mais je m'aperçus que plusieurs personnes s'étaient arrêtées pour nous observer avec une attention vorace.

— Je pense que je partirai le plus tôt possible.

— Tu recevras un chèque demain matin...

Elle ajouta :

— Il y en a un autre qui t'attendra à Saigon, si tu te décides, comme je le souhaite, à quitter l'Indochine sans délai...

Je la laissai partir sans répondre. Elle rejoignit Monneville qui lui ouvrit la portière de la voiture de la Résidence. L'auto vira sur un carré de rizière craquelé par la sécheresse et s'éloigna, tandis qu'au bord du chemin les gens se rangeaient pour lui céder la place.

Désireux d'éviter la foule, je bifurquai dans le premier sentier et revins à l'hôtel par la promenade bordée de flamboyants qui ceinturait la ville.

Je pensais à mon père, et c'était sans indulgence. Hier, j'avais cependant espéré qu'avec sa mort tout serait terminé. Il avait voulu faire de moi un homme et avait lutté avec acharnement contre les aspects de ma nature qui ne correspondaient pas strictement à l'idée qu'il se faisait du fils exemplaire. Si bien que j'en étais venu à le haïr, à le traiter en

ennemi. Puis, à une certaine époque, quand je compris qu'il ne travaillait qu'à sa propre gloire, même à travers ce qu'il appelait mon « éducation », j'en vins à le mépriser. Enfin, j'en arrivai à le plaindre alors que j'étais dans ma cellule de Saigon. Non pas qu'il eût jamais changé à mon égard, mais c'est moi qui, plus à l'aise dans ma nouvelle peau, me montrai moins sévère lorsqu'il perdit le pouvoir de me faire mal. Du moins je le pensais encore ce matin, mais depuis que j'étais entré dans l'église, j'avais retrouvé ma colère d'autrefois.

⁂

Je traversais la place du marché quand un indigène m'interpella. Je reconnus le chauffeur qui nous avait conduits la veille au « Bungalow », ma sœur et moi :

— Mlle Couvray vous attend chez M. Monneville.

J'étais surpris. Je suivis cependant le chauffeur jusqu'à la voiture et m'installai sur le siège arrière.

La Résidence, une lourde bâtisse de pierres blanches aux prétentions de palais, se dressait au bord du fleuve.

La voiture se rangea devant le perron. Sally de Vermont, qui paraissait m'attendre dans l'entrée du hall, me fit un petit salut distant et me précéda le long d'un couloir dallé. Il poussa une porte de teck verni et s'effaça pour me laisser le passage.

J'entrai dans une grande pièce qui devait, si j'en jugeais par ses dimensions et sa décoration somptueuse, servir de bureau au résident.

Ma sœur, qui avait revêtu un tailleur de toile blanche, était assise en face d'un gros homme à moustache jaunâtre qui se leva à mon approche et me tendit la main.

— Maître Vallegnas... Je suis arrivé à Vinh-Lung il y a une demi-heure seulement... Croyez que j'ai bien regretté de ne pas avoir pu assister à la cérémonie. Mais je n'ai appris la mort de votre père qu'hier soir... Il était pour moi bien plus qu'un client...

Ma sœur intervint :

— Me Vallegnas s'occupait des affaires de notre père qui l'avait désigné comme son exécuteur testamentaire...

Le notaire passa derrière le bureau et prit une serviette de cuir qu'il ouvrit.

— Je dois vous faire part des dernières volontés de M. Antoine Couvray...

Il avait pris un ton solennel et fouillait maintenant dans ses poches. Il en tira une paire de lunettes qu'il ajusta avec soin avant de décacheter l'enveloppe scellée qu'il tenait entre ses doigts.

Je le regardais faire, un peu agacé par la solennité qu'il apportait à chacun de ses gestes et je me disais qu'on aurait pu me dispenser de cette formalité inutile. Chacun savait à quoi s'en tenir en effet sur les dernières instructions d'Antoine Couvray, à mon égard du moins.

Le notaire s'accouda confortablement.

— Voici...

Il nous jeta un regard rapide comme s'il voulait s'assurer de notre attention. Ma sœur avait croisé ses doigts et baissait la tête. Depuis mon entrée dans la pièce, nos regards ne s'étaient pas croisés une seule fois.

— ... Je lègue la totalité de mes biens à mon fils Philippe...

Ma sœur s'était brusquement dressée, le visage livide. Me Vallegnas s'interrompit. Il dit avec courtoisie, mais fermement :

— Voulez-vous m'accorder quelques instants ?... Ce qui suit vous intéresse directement, mademoiselle Couvray...

Il reprit sa lecture. Ma sœur s'était laissée aller dans le fauteuil.

— ... Mon fils aura à charge, sa vie durant, de servir à ma fille Alice une rente équivalente au quart des revenus produits par l'ensemble de mes biens...

Ma stupeur était si grande que je ne fis pas un geste quand le notaire se tut. Cependant, je me ressaisis assez rapidement. Cela ressemblait à une farce de mauvais goût et j'en découvris vite l'explication. Je dis au notaire qui se disposait à reprendre sa lecture :

— Mon père ne m'avait pas caché qu'il me déshériterait et je crains que le testament en votre possession soit ancien. Il a certainement été annulé par des dispositions ultérieures...

— Ce testament a été fait il y a quatre mois, à l'occasion d'un voyage de votre père à Saigon...

Me Vallegnas leva la main :

— Il n'en reste pas moins, évidemment, qu'un autre testament a pu être rédigé depuis...

Ma sœur demanda d'une voix que l'émotion enrouait :

— Vous prétendez que ce testament ne date que de quatre mois ?

— Oui, du 23 janvier exactement...

Le ridicule de la situation m'apparut si bien que je décidai de préciser immédiatement ma position :

— Je suis certain qu'il existe un autre testament... Mais de toute manière, je ne veux pas de cet héritage...

Le notaire reposa le feuillet sur le bureau. Il ôta ses lunettes et un éclair d'ironie passa dans ses gros yeux bleus.

— On ne refuse pas ainsi un héritage qui représente plusieurs centaines de millions de piastres... Je pense d'ailleurs que votre père avait un peu prévu votre premier mouvement de refus, car...

Il remit ses lunettes et reprit le feuillet :

— ... il a tenu à mentionner que vous disposeriez d'un délai de trois jours avant de donner votre décision définitive.

Ma sœur regardait droit devant elle en se mordant les lèvres. Je ne crois pas qu'elle pensait tant à cette énorme fortune qui allait peut-être lui échapper qu'au comportement déconcertant de mon père et son visage exprimait plus de tristesse que d'irritation.

Me Vallegnas se leva :

— Je resterai à Vinh-Lung jusqu'à mardi. J'ai pris une chambre au « Bungalow » et si vous désirez me voir...

Il rangea ses papiers dans sa serviette, ferma la serrure à clé et me tendit la main.

— Je vous conseille d'accepter les termes de ce testament. Je n'ignore pas que certains différends passagers ont pu vous opposer à votre père. Il ne faut pas vous en exagérer l'importance.

Je ne trouvai rien à répondre. Me Vallegnas s'inclina devant ma sœur et quitta la pièce.

Je me tournai vers Alice et crus devoir lui promettre :

— Dans trois jours je maintiendrai mon refus...

Elle évita mon regard et dit simplement en se dirigeant vers la porte :

— Tu feras ce que tu voudras, mais je crois que de toute manière, cette affaire n'est pas réglée... Je me réserve de prendre un avocat pour tirer cela au clair...

Elle s'en alla. Je demeurai seul dans la pièce. L'attitude soudain agressive de ma sœur m'avait laissé interdit. J'étais disposé à lui abandonner cet héritage, même si on ne retrouvait pas d'autre testament. Elle ne l'ignorait pas. J'en étais encore resté à la timide jeune fille qui imitait assez puérilement mon père en toutes choses et qui me faisait toujours un peu sourire quand elle jouait à la femme d'affaires. J'étais dérouté, déçu aussi.

Je sortis dans le couloir. La Résidence paraissait vide et je ne rencontrai qu'un jardinier annamite qui taillait un massif de frangipanier à l'entrée du parc.

⁂

Je sais maintenant que je passai les heures qui suivirent ma sortie de la Résidence dans un état de complet engourdissement. Je vis Sao-Sao puis Mallart, mais ne leur parlai pas du testament de mon père. Non par goût du secret : plus simplement la perspective d'en discuter me déplaisait. Mais dans une petite ville comme Vinh-Lung, les nouvelles vont vite et j'achevais juste de déjeuner quand Cerruchi vint me féliciter. Il le fit à sa manière, qui était bruyante, ameuta tous les consommateurs et je pris le parti de regagner ma chambre.

Mallart m'observa sans cacher son ironie. Il me dit, tandis que je quittais la table :

— Tu vois bien que je ne m'étais pas trompé...

Je lui demandai, mû par une impulsion soudaine, car je connaissais sa perspicacité :

— Pourquoi mon père m'a-t-il fait son héritier ?

— Réfléchis un peu, petit Couvray, et pense à ce que je t'ai dit hier soir...

Il se mit à rire et me désigna du doigt Mme Brochant qui me considérait avec un mélange d'horreur et de respect.

— Cette fois-ci, elle est sûre que tu as aidé Papa Couvray à se laisser glisser... Qu'est-ce qu'on ne ferait pas, hein, femme Brochant, pour un petit milliard de piastres ?

Elle piqua du nez dans son assiette tandis que son mari se demandait s'il devait ou non relever l'insulte.

Sao-Sao qui avait déjeuné avec moi me regardait, sourcils froncés. Elle posa sa main sur mon bras et m'entraîna. Mallart vida son verre de vin. Il me cria alors que j'étais déjà au pied de l'escalier :

— Qu'est-ce que tu paries que Parnel t'envoie des excuses avant demain ?

J'avais déjà pensé à cet aspect de l'affaire et je reconnais qu'il m'avait ancré un peu plus profondément dans ma volonté de refuser l'héritage. J'admets que cette attitude est ridicule, mais comme je l'ai dit, j'aimais me défendre seul et ne rien devoir à personne, à mon père moins qu'à tout autre.

Par un détour assez curieux de l'esprit, depuis mon entrevue avec le notaire, je m'interrogeais avec un intérêt accru sur la raison du meurtre de mon père et sur l'identité de son meurtrier. J'expliquais d'ailleurs assez mal ce regain de curiosité mais je n'avais jamais examiné de plus près les mobiles de chacun des locataires de l'hôtel. Sans résultat d'ailleurs.

Sao-Sao m'avait suivi dans la chambre. Son désarroi était visible. Elle me demanda, la voix déjà défaillante :

— Tu vas partir à Xieng-Muh ?

En bonne Asiatique, elle n'avait pas songé un seul instant que je pourrais refuser cette fortune inattendue. Elle ajouta :

— Je crois que je vais retourner dans le village de mes parents... Je ne veux plus rester ici...

Elle n'avait pas non plus supposé que je pourrais la garder avec moi et elle craignait que mon abandon lui fît perdre la face devant les Laotiens. Ici, l'amour et l'amour-propre vont toujours de pair, car le jeu des corps a moins d'importance qu'en Europe.

Assise au bord du lit, Sao-Sao pleurnichait avec une conviction grandissante, tant les pleurs attirent sûrement le chagrin. Agacé, je l'envoyai rejoindre Vanh. Elle s'en alla avec sa docilité coutumière. Je peux paraître intolérant, mais je ne supporte de bon gré la compagnie d'une femme que quelques heures par jour. Je crois qu'à ce propos l'Asie m'a marqué. Dans ce pays, on se passe très bien d'amour et les coloniaux ont vite fait d'abandonner les fades galanteries et l'assommant cœur-à-cœur d'Occident.

Je m'étais allongé sur le lit et je laissais aller mon esprit de-ci, de-là. Je songeai au testament, bien sûr, et je m'interrogeai sur l'intention profonde de mon père. Je n'obtins aucune certitude. J'avoue que mon sentiment dominant demeurait la méfiance et je m'obstinais à chercher derrière cette fortune inattendue une sorte de piège. On me jugera peut-

être avec sévérité, mais j'avais trop bien appris à redouter ce qui me venait de mon père.

Un autre sentiment, dû j'imagine à ma jeunesse et à la violence trop longtemps contenue de ma nature, était une obscure satisfaction qui m'amenait à penser de temps à autre : « Et si j'acceptais ? » Il entrait dans cette tentation bien plus de vanité blessée et de goût de revanche que de plaisir véritable. Accepter, c'était devenir le maître tout-puissant d'une province entière, c'était traiter de haut avec des gens comme Monneville et certains autres qui, depuis quelques années, ne me ménageaient pas le mépris.

Quand je me levai à quatre heures, je n'avais toujours pris aucune décision. A vrai dire, mes réflexions avaient vite tourné court, par ennui, par irritation aussi, et je n'avais rien fait pour les reprendre. Allongé sur le lit, la nuque sur mes mains croisées, je rêvais du Domaine, aux milliers de plants de caféiers ruisselants de pluie, à la forêt où je suivais autrefois les ouvriers qui allaient inciser l'arbre-styrax. A la limite du sommeil, je rêvais à ces années noires et blanches, flambantes de lumière, que j'avais passées sur la plantation. Je suivais un sentier ombragé d'abrasin et mes bottes s'enfonçaient dans la terre onctueuse et rouge, la terre de Xieng-Muh, que les vieilles légendes disaient pétries du sang et de la chair des dieux.

La pluie tombait, régulière et grise, quand je quittai la chambre. Sao-Sao bavardait sur la véranda en compagnie de Vanh. La femme de Cerruchi me dit, comme si elle aussi n'avait pas douté un seul instant que j'accepterais l'héritage d'Antoine Couvray :

— Alors, vous allez bientôt partir à Xieng-Muh ?

Sao-Sao baissait la tête. C'est à cet instant que je pris ma décision, et ce jour-là, je n'y vis rien d'autre qu'un coup de tête.

— Oui, nous partons demain...

Sao-Sao releva vivement la tête. Ses yeux étaient brouillés de larmes. Elle crut peut-être que c'était à cause d'elle que je m'étais soudain décidé et je ne fis jamais rien pour la détromper. Mais ma joie était ailleurs. Elle surgissait des mots que je venais de prononcer et c'est à ce signe que je compris que mon choix était bon.

Je dis à Sao-Sao :

— Tu prépareras tes affaires et les miennes... Sois prête pour ce soir... Plus nous tarderons à quitter Vinh-Lung, plus la route sera mauvaise avec les pluies...

Je m'attendais à ce qu'elle sautât à mon cou. Elle se leva simplement et me demanda :

— Nous emmenons tout ?... La grande cantine et les deux valises ?

A ce moment-là encore, j'aurais pu faire marche arrière, mais je me contentai d'approuver et descendis l'escalier.

Quelques minutes plus tard, j'entrai dans la chambre de Me Vallegnas au « Bungalow » et je lui annonçai que j'acceptais l'héritage de mon père.

Je quittai le domaine le lendemain. Sao-Sao et Mallart m'accompagnaient. A mon retour du « Bungalow », où j'étais allé informer Me Vallegnas de ma décision, je rencontrai Mallart sur la vérandah. Il était un peu ivre, comme d'ordinaire à cette heure de la journée, et me demanda avec une pesante ironie :

— Il paraît que tu remontes dans ton royaume ?... Alors, on s'est quand même laissé tenter par les économies de Papa Couvray ?...

Puis, comme je haussais les épaules :

— Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Tout chambouler ?... Je parie que tu vas redistribuer la terre aux paysans et la mine aux ouvriers ?

— Pourquoi pas ?

Il prit un ton faussement solennel :

— Tu vas enfin faire régner la justice, secourir le pauvre et délivrer l'opprimé... Je voudrais bien voir ça...

Je lui dis, mi-sérieux, mi-ironique :

— Accompagne-moi...

Il plissa ses paupières fripées, m'observa une seconde, puis dit :

— Pourquoi pas ?... A quelle heure pars-tu ?

— A six heures...

— Je serai là.

J'avais cru à une boutade, mais à six heures, quand le camion était venu me prendre, j'avais trouvé Mallart devant l'hôtel. Il était assis sur la grande cantine de fer qui contenait ses livres d'archéologie, une petite valise de carton bouilli entre les genoux. Je m'étais mis à rire et lui avais demandé :

— Pourquoi viens-tu ?

— Je te l'ai dit : ça m'intéresse de te voir dans le rôle du chevalier redresseur de torts... Tu es comme ton papa, tu vaux le déplacement... Et puis aussi, il faut bien changer d'air de temps en temps... Ici, je commence vraiment à avoir trop de dettes...

***

Le lendemain, nous arrivions à Xieng-Muh. Quand le camion atteignit la ville, il faisait à peine jour et le ciel commençait juste à pâlir au-dessus des collines. Il pleuvait. J'avais pris le volant depuis Tho-Pah, notre dernière halte.

Le G.M.C. [1] remonta la rue principale bordée de paillotes. La plupart étaient éclairées et quelques indigènes sortirent sur le pas de leur porte pour voir passer la voiture. Des chiens aboyèrent et nous firent escorte. A l'extrémité de la rue, la gargote en planches de Bounvong était ouverte et une dizaine de coolies, accroupis autour de plateaux de vannerie, prenaient leur premier bol de riz arrosé de thé tiède.

L'agglomération européenne commençait plus loin : une cinquantaine

1. Camion lourd de l'armée américaine (General Motor Company).

de cottages blancs précédés d'une pelouse et d'une haie de frangipaniers. Toutes les fenêtres étaient obscures.

J'atteignis le sommet de la côte et virai pour m'engager dans une longue allée sablée bordée de palmiers à sucre. Le caporal qui nous accompagnait était appuyé contre mon flanc. Son corps avait glissé et sa tête se trouvait contre mon bras. Je le repoussai sans qu'il s'éveillât.

La villa apparut, noire et massive comme un château fort, contre le ciel qui devenait de plus en plus clair.

Je m'arrêtai devant le grand escalier gardé par un double rang de dragons de pierre. Le silence soudain éveilla le caporal qui se dressa d'un coup de reins et colla son visage contre le pare-brise. Je lui dis :

— Nous sommes à Xieng-Muh... Où garez-vous le G.M.C. ?

— A la Base militaire...

Sao-Sao bâillait et s'étirait. Elle avait abaissé la vitre et regardait les pelouses encore indistinctes, l'élan des cocotiers royaux et des bambous géants qui échelonnaient leur feuillage grêle à quarante mètres de hauteur.

Je mis pied à terre et j'ouvrais la portière de Sao-Sao quand quelqu'un dévala l'escalier et courut vers le camion. Je reconnus Than, l'un des boys de la villa. Je crois qu'il ne pensait pas à moi, car il ne m'identifia pas immédiatement.

A l'arrière du camion, Mallart, aidé par deux soldats, déchargeait les cantines et les valises. Il se laissa tomber sur le sol et regarda autour de lui :

— On ne t'a pas envoyé de réception d'honneur...

Le boy qui m'avait enfin reconnu s'empressait autour de nous. Il s'empara des valises et me demanda :

— Voulez-vous que je prépare quelque chose à manger ?

— Non...

Le caporal qui avait repris sa place au volant me fit un signe d'adieu de la main. Le camion s'éloigna.

Je suivis le boy dans le hall. Sao-Sao étouffait toujours des bâillements en levant les yeux vers les murs ornés de tapisseries chinoises et d'armes orientales. Elle dit :

— C'est joli...

Mais son regard exprimait plus de crainte que d'admiration. Mallart marchait à mes côtés, tête basse, sa valise de carton bouilli au bout du bras. Il semblait de méchante humeur et je compris qu'il avait hâte d'être seul. Il jeûnait depuis vingt-quatre heures et je savais que la faim d'opium devient vite insupportable. J'ordonnai à Than :

— Conduis M. Mallart dans une des chambres d'amis...

J'allais me diriger vers mon ancienne chambre, mais le boy me montra une autre porte. C'était celle de la chambre que mon père occupait. Il me dit :

— La vôtre n'est pas prête... Prenez celle de votre père...

Je refusai.

— Prépare la mienne.

Je poussai la porte vitrée du grand salon qui donnait sur le hall et allumai le lustre central. Rien n'avait changé et j'en étais obscurément satisfait. J'aurais détesté retrouver une maison dont l'ordre aurait été bouleversé.

Je pris une cigarette et allai m'installer dans un des fauteuils tandis que Than préparait ma chambre. Mallart nous avait quittés après une poignée de main rapide. Sao-Sao allait d'un meuble à l'autre. Elle répétait de temps en temps :

— C'est beau, très beau...

Mais c'était sans conviction et seulement pour me faire plaisir. Elle finit par me dire, après un dernier regard accablé sur les bronzes chinois, les statuettes de pierre dure et d'ivoire exposés sous des vitrines somptueuses :

— Il était riche, ton père... Plus riche qu'aucun homme...

Je dis, devinant son inquiétude :

— Tu verras, on s'habitue vite... Bientôt tu n'y feras plus attention...

Than revint et nous précéda jusqu'à la chambre. Il s'effaça pour nous laisser le passage :

— J'ai disposé un second lit, monsieur...

Sao-Sao tressaillit. Depuis notre arrivée, Than ne lui avait pas accordé un regard et ne lui cachait pas le mépris que tout Annamite éprouve pour les autres peuples d'Indochine. Je n'osai pas rectifier et dire que je considérais Sao-Sao comme ma femme et je m'en voulus par la suite de cette petite lâcheté.

Je retrouvai ma chambre sans plaisir. Je n'y avais pas été heureux. C'est là que je me réfugiais quand mon père m'avait châtié ou marqué son mécontentement, là aussi que je combinais des vengeances à ma mesure et m'enfiévrais de rêves de violence. J'y avais passé des nuits interminables, pleurant et m'exaltant tour à tour. Je me dis que tout cela était maintenant fini et qu'une autre vie allait commencer que j'orienterais à mon gré.

Je fermai les volets. J'entendais Than qui bavardait en annamite avec un autre boy sur le perron. Je déroulai la moustiquaire de Sao-Sao. Quand je m'étendis auprès d'elle, elle se serra instinctivement contre moi.

Je mis longtemps à m'endormir. Un clairon sonna en direction de la ville. Le sable des allées, devant la maison, craquait sous le pas des domestiques. Des oiseaux chantaient dans le parc, un chant rapide, sur deux notes vives qui m'éveillait autrefois.

⁂

Je me levai à trois heures de l'après-midi. Sao-Sao dormait encore et je la laissai reposer. Le ciel était couvert.

Je fis une rapide toilette et descendis au rez-de-chaussée. Than semblait m'attendre au pied de l'escalier.

— Monsieur veut déjeuner ?

Je gagnai la salle de séjour située sur la face nord de la maison. Une grande terrasse couverte prolongeait la pièce. J'allai m'accouder au balcon de pierre rongée. Autrefois, je venais souvent à cette place d'où l'on découvrait l'ensemble du domaine : la colline plantée de caféiers, la route de terre rouge qui séparait les deux versants comme une chevelure régulière, puis sur la droite, la plantation de tabac, qui épousait la courbe paresseuse du fleuve. Vers le Nord, le sol se soulevait en vagues de hauteur croissante. C'est là que commençait le pays du styrax et des arbres porte-laque. Au-delà, la montagne se cabrait brusquement, dressant une falaise presque verticale où le bleu des sapins se mêlait à la roche brune.

Than allait et venait dans la pièce. Je lui demandai :

— Personne n'est venu à la villa, ce matin ?

— Non...

Il s'immobilisa, un plat dans la main. J'insistai :

— M. Decleuze et les directeurs ont été avisés de mon arrivée ?...

La gêne de Than s'accrut. Il se détourna vers la desserte. Quand il me fit face de nouveau, son visage était neutre. Il me dit :

— Ce matin, à Xieng-Muh, tout le monde parlait de votre retour...

Il hésita, parut disposé une seconde à poursuivre, mais garda finalement le silence et quitta la pièce. Je le regardai s'éloigner, un peu perplexe.

J'achevai de déjeuner en réfléchissant à ce que j'allais faire. Je dressai un programme assez vague que j'abandonnai vite. Mon père ne m'avait jamais tenu au courant de ses affaires. Je dois dire à sa décharge que j'avais toujours fait à ses propos un accueil maussade ou indifférent. Je décidai donc de me mettre au courant de manière moins sommaire avant de jouer mon rôle de nouveau maître. J'avais beaucoup à apprendre et l'attitude la plus profitable serait, je crois, de laisser les gens et les choses venir à moi en m'appliquant à écarter un à un les obstacles grands ou petits qui se présenteraient. Cette manière d'agir convenait d'ailleurs à ma nature. Depuis quelques années, j'avais appris la prudence — c'est ainsi du moins que je qualifiais mon manque d'enthousiasme et ma répugnance aux vastes projets.

Je sortis et me dirigeai vers le garage. Je tentais sans succès d'ouvrir la porte coulissante quand un Annamite coiffé d'une casquette blanche s'avança sur le seuil de la boyerie. Je ne l'avais jamais vu au Domaine. Il s'approcha sans hâte et me demanda en mauvais français :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Entrer et prendre une voiture...

— Ce sont les voitures de M. Antoine Coudray.

Il évitait mon regard. L'irritation me gagna :

— Je suis son fils...

Il se contenta de secouer la tête avec obstination. Je connaissais assez bien les indigènes pour savoir qu'il ne m'ouvrirait pas la porte du garage. Je reculai d'un pas. Than se tenait sur le perron et nous considérait sans rien dire. Il rentra immédiatement et je compris à ce moment-là que j'allais me heurter à un véritable complot. Le résident de Vinh-Lung avait dû donner des instructions au directeur de la plantation et on allait s'arranger pour me retirer tout pouvoir jusqu'à ce que les démarches de ma sœur à Saigon aient été menées à bonne fin.

Je méditai un instant sur cette situation. Je savais maintenant pourquoi le résident Monneville n'avait mis aucun obstacle à mon retour à Xieng-Muh et avait même facilité mon voyage.

Le chauffeur m'examinait maintenant sans cacher son ironie. Comme tous les indigènes lorsqu'un incident leur permet de prendre le pas sur un Européen, il éclatait de satisfaction. Je l'aurais giflé avec plaisir, mais je me dominai et me dirigeai vers le village. Je pressentais qu'on attendait de moi un éclat, un geste de violence et je ne voulais pas tomber dans le piège. Ici, ma réputation était bien établie et, aux yeux des directeurs et du personnel français de la plantation, je n'étais rien d'autre qu'une tête brûlée, un de ces dangereux exaltés comme on en trouve parfois à la colonie. Le testament de mon père avait dû les surprendre comme il avait surpris le résident, mais ils avaient vite trouvé la parade. Je sortais de prison et le premier prétexte serait bon pour m'y renvoyer. La partie semblait facile pour Decleuze, le directeur général et ceux qui l'entouraient, mais en trois ans, j'avais changé. Je ne croyais plus à la violence, du moins à une certaine forme de violence que j'appelais maintenant « adolescente ». C'est sur un autre terrain que j'allais engager le combat.

⁂

Le Centre administratif du domaine se trouvait à l'entrée de l'agglomération européenne. C'était un grand bâtiment, haut de cinq étages, dont les fenêtres étaient remplacées par de vastes baies surplombantes.

Un planton me fit remplir une fiche. J'attendis assez longtemps, mais je m'y étais préparé et j'évitai de marquer mon impatience. Des employés entraient et sortaient. Je connaissais certains d'entre eux. Quelques-uns m'adressèrent un salut contraint, les autres feignirent d'ignorer ma présence.

On vint enfin me chercher. Un Laotien en uniforme à parements rouges me précéda dans l'escalier à double révolution. Au premier étage, il poussa une porte de teck verni et s'effaça. Je pénétrai dans une vaste pièce aux murs lambrissés de bois précieux où les stores ménageaient une reposante lumière violette après l'éclatante clarté du dehors. Un ventilateur tournait doucement au plafond.

Decleuze, directeur général du domaine, et dont l'autorité s'étendait sur la mine et sur les trois plantations, m'indiqua un siège de la main. Il était assis derrière un grand bureau luisant comme un miroir.

— Je m'excuse de vous avoir fait attendre, mais j'étais en conférence avec M. Camisati, notre chef comptable.

Il se leva, enroula l'un des stores jusqu'à mi-hauteur et me fit de nouveau face. Decleuze était un petit Bordelais, coupant comme une lame. Les femmes vantaient la séduction de ses manières, son élégance très britannique et les hommes sa compétence, son sens commercial très aigu. Il appartenait pour moi à cette race de grands commis qui, entre les deux guerres, avaient mis l'Indochine en coupe réglée pour le profit de quelques puissants propriétaires fonciers comme Antoine Couvray, ou celui moins voyant d'un Conseil d'administration parisien. A Saigon et à Hanoï, ses semblables par dizaines avaient la haute main sur les mines de charbon aussi bien que sur les puissantes compagnies d'export-import et d'hévéaculture.

Decleuze me dit de sa voix froide et saccadée :

— Nous sommes très heureux de vous accueillir ici, M. Couvray... Vous savez tous quelle part nous avons pris au deuil qui vient de vous frapper...

Il se tut, opposa ses doigts les uns aux autres et attendit. Je dis :

— Je vous remercie... Vous vous doutez probablement que je connais assez mal les affaires de mon père, aussi avant de prendre aucune décision, j'aimerais être mis au courant...

Decleuze avait sursauté au mot : « décision ». C'est cependant d'une voix tranquille qu'il me répondit :

— M. Van Oppel, qui dirige la plantation de caféiers, et M. Malasta se feront un plaisir de vous fournir tous les renseignements que vous désirerez, ainsi que moi-même bien entendu...

Il marqua un bref temps d'arrêt, puis ajouta :

— Je crois d'ailleurs que c'est la meilleure manière pour vous d'occuper cette période transitoire...

Ce fut à mon tour de sursauter :

— Quelle période transitoire ?

Decleuze se leva.

— Mais...

Il feignait la confusion, mais son petit œil sagace me surveillait avec attention.

— Si j'en crois ce que M. Monneville m'a fait savoir par radio depuis trois jours, votre sœur a entamé une procédure d'annulation du testament de votre père et nous ne savons pas encore quelle sera l'issue du procès.

En dépit de mes résolutions, je perdis mon calme.

— Le résident a dû également vous dire que le testament de mon père était parfaitement légal et vieux de quatre mois seulement...

Decleuze ébaucha un geste d'impuissance. Il allait de long en large devant le bureau, deux doigts passés dans les poches du gilet de soie claire qui moulait son torse de garçonnet. Je m'étais redressé et j'attendais qu'il s'expliquât. Il se perdit dans un dédale de phrases embarras-

sées qu'il n'achevait pas, parlant de la délicatesse de sa position, de son souci de justice. Il avoua enfin, devinant que ma colère allait croissant :

— Vous savez que votre sœur prétend que votre père n'avait pas tout son jugement quand il a rédigé ce testament... Je ne crois pas qu'elle ait raison, et loin de moi l'idée de l'appuyer, cependant...

Il se dirigea vers moi, planta son regard dans le mien avec une feinte sincérité.

— Ne croyez-vous pas qu'avant de prendre une décision, il serait préférable d'attendre l'issue de ce procès ?

J'hésitai. Si je recourais aux menaces — et je devinai que Decleuze attendait cet instant — je pressentais que la partie serait perdue pour moi. Le directeur général refuserait de m'obéir, et entraînerait tout son état-major, ainsi probablement que tous les Blancs de Xieng-Muh à sa suite. Ma situation deviendrait intenable et je ne devais pas compter sur les autorités pour me rétablir dans mes droits. D'ailleurs pendant trois mois, Xieng-Muh allait se trouver coupé du reste du pays. Je choisis donc de m'incliner.

— Je comprends votre position. Dans un mois, deux tout au plus, ma sœur sera déboutée de sa demande. Il me faudra bien plus de temps pour m'instruire des affaires du domaine. Je vais donc suivre votre conseil...

Decleuze me considéra une seconde sans bienveillance. Je venais de le dérouter. Mais il retrouva vite son amabilité :

— Nous sommes tous à votre disposition... Par quoi voulez-vous commencer ?

— Par visiter le domaine... Tout à l'heure, le chauffeur de mon père qui avait, je suppose, reçu des instructions, m'a refusé l'accès du garage...

Decleuze haussa les sourcils d'un air surpris.

— Je vais donner des ordres pour qu'un fait semblable ne se renouvelle pas... Ce chauffeur sera puni...

J'interrompis sa fausse indignation :

— Donnez-moi simplement un mot écrit qui me permettra de circuler à mon aise sur le domaine et de requérir les services du personnel...

Decleuze hésita de nouveau, mais j'avais formulé ma demande avec une telle simplicité qu'il jugea plus adroit d'y accéder.

— Je vais faire le nécessaire... Il est d'ailleurs normal que vous ayez tout pouvoir...

Il m'escorta jusqu'à la porte. Je lui dis, avant de prendre congé :

— J'ai amené un de mes amis, qui est ingénieur. Ne pourrait-on l'employer à la mine ?

— C'est possible... Qu'il vienne me trouver et nous arrangerons cela...

Decleuze cherchait maintenant, de manière visible, à me ménager. Tandis qu'il parlait, ses yeux aigus me scrutaient sans amitié. Mon attitude le déconcertait toujours et je ne devais pas répondre tout à fait à la réputation que l'on m'avait faite. Je fus satisfait de son inquiétude et me promis de l'exploiter.

⁂

Sao-Sao était dans la chambre. Elle avait ouvert une cantine et en rangeait le contenu dans une armoire. Elle vint vivement à ma rencontre et passa ses bras autour de mon cou :

— Où étais-tu parti ?... Quand je me suis réveillée et que j'ai vu que tu n'étais pas là...

— Je suis allé à Xieng-Muh... Pourquoi n'es-tu pas sortie faire une promenade dans le parc ?

— Je suis sortie, mais tes boys me surveillaient tous comme ils auraient surveillé une servante d'une autre maison... Ils chuchotaient et me montraient du doigt en se moquant...

Elle s'éloigna brusquement de moi, son mince visage froncé de rancune :

— Ils savent, Philippe, que je ne suis pas ta femme légitime...

Elle prit une pile de linge dans la cantine et la rangea dans l'armoire, puis se tourna vers moi :

— Qu'est-ce que je vais faire ici, Philippe ?

— Tu t'occuperas de la maison...

— Il y a les boys.. Ils refuseront de m'obéir. Ce sont des Annamites. Et même si tu les forces à m'obéir, ils me mépriseront...

Elle conclut avec une violence soudaine :

— J'aurais dû rester dans le Sud et retourner au village de mes parents...

On frappa à la porte. Mallart entra en brossant de la main son short et sa chemise mouillée de pluie. Il fit une petite grimace joyeuse à Sao-Sao, se laissa choir dans un fauteuil et dit :

— Je suis allé faire un petit tour au village. Ça a pas mal changé. On se croirait un peu à Billancourt... Qu'est-ce que c'est que cette grande bâtisse en ciment ?

— Le Centre administratif.

— Il a bien fait les choses, papa Couvray... J'ai rencontré une demi-douzaine de Français. Ils m'ont regardé comme un chien pelé. J'ai bien peur qu'on ne soit pas reçus comme des rois...

Je lui racontai l'incident avec le chauffeur et ma conversation avec le directeur général. Il m'écouta les yeux à demi fermés par l'attention et ce sérieux, inattendu de sa part, accrut mon inquiétude. Il observa :

— Ce n'est pas brillant... Decleuze te donnera du fil à retordre. C'était déjà un bien beau salaud de mon temps et je n'ai jamais connu qu'un homme qui ait réussi à le tenir, ton père...

Il hocha soucieusement la tête :

— Je ne croyais quand même pas qu'ils abattraient leurs cartes si vite... C'est vrai qu'un domaine pareil, c'est un beau gâteau...

— Tu crois que Decleuze ?...

— Je crois qu'ils espèrent manœuvrer ta sœur...

Il bâilla avec bruit et fit un geste d'indifférence.

— De toute manière, tu as le temps de voir venir et tu es assez grand pour te défendre...

Il me jeta un coup d'œil ironique :

— C'est le moment de montrer ce que tu sais faire...

Comme je me taisais, il dit rêveusement en tiraillant sa barbe :

— Toi qui aimes le poker, tu as une belle partie à jouer là...

Et moi, qu'est-ce que tu comptes me faire faire ?

— J'ai parlé de toi à Decleuze... Tu pourrais retourner sur la mine de Kabong.

Il consulta sa montre-bracelet :

— A quelle heure dîne-t-on ici ?

— A huit heures...

— J'ai le temps d'aller fumer deux ou trois pipes...

Sao-Sao achevait de ranger le contenu de nos bagages. La nuit était tombée. Je méditai les paroles de Mallart et n'en tirai aucun enseignement. J'étais un peu découragé et je me demandais si j'avais agi sagement en revenant à Xieng-Muh. Je n'étais plus le même qu'autrefois. C'était un peu comme si un ressort s'était brusquement rompu trois ans plus tôt. J'étais devenu spectateur. Je regrettais ma vie au jour le jour, mes longues rêveries stériles. Le combat que j'avais voulu entreprendre me paraissait inutile maintenant. Ma haine s'était évanouie au fil des jours et avec elle mon enthousiasme, ce goût de vivre coûte que coûte, cette bienheureuse folie qui avait illuminé mon adolescence.

Je me levai et quittai la chambre. J'allai d'une pièce à l'autre. Cette maison n'était pas la mienne. C'était celle de mon père. J'y étais mal à l'aise, peut-être parce que j'y retrouvais son empreinte à chaque pas. Dans le salon, je finis pas écraser rageusement ma cigarette sur le tapis chinois. Je pris un livre relié de cuir rouge, posé sur une étagère. C'était une monographie sur la culture du café Chari dans les terres basaltiques. Je lisais avec une attention forcenée et quand je m'apercevais que j'avais parcouru une page entière en pensant à autre chose, je la reprenais, ligne par ligne et presque mot par mot.

J'achevais ma lecture quand je découvris que l'auteur de la monographie était Antoine Couvray. L'ouvrage avait été édité à Hanoï un an auparavant. Ma stupéfaction fut grande. Je n'imaginais pas Antoine Couvray peinant sur une feuille blanche pour essayer de livrer à d'autres le fruit de son expérience. Cela ressemblait si peu à mon père que je préférai croire qu'il avait fait rédiger la monographie par un de ses ingénieurs agronomes.

JEAN HOUGRON

(*A suivre.*)

ANNA DE NOAILLES ET LE GOUT DE L'ÉTERNEL

par Edmée de la Rochefoucauld

Dans son dernier roman, *Octave* [1], la comtesse de Noailles imaginait un entretien de l'héroïne — une jeune femme — avec un prêtre. L'abbé Thibault disait à celle-ci : *Le goût que vous avez de l'absolu, de l'éternel, n'est-il pas le garant d'un écho qui dans l'invisible et l'absolu vous répond ?* Le texte se poursuit ainsi : *A l'ordinaire, sur de tels sujets, elle ne répondait pas... Pourtant elle insinua faiblement : « Je ne crois pas, je n'ai jamais cru, je ne pourrai jamais croire que la jeunesse passera. »*

On voit par ces lignes qu'Anna de Noailles attribuait au dernier personnage féminin qu'elle ait peint, le « goût de l'éternel ». Cette expression revient assez fréquemment dans son œuvre. Comment faut-il l'entendre ? Sans doute, le caractère éphémère de la vie humaine inspira à l'auteur du *Cœur innombrable* d'incoercibles regrets [2], les mêmes

1. Manuscrit inachevé (inédit).

2. *Ah ! Jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là*
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses
Les plaisirs et l'amour vous tenant — quelle chose
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela !

— Ci-dessus première étude au fusain par Vuillard pour le portrait d'Anna de Noailles.

qu'éprouvait le grand poète parnassien Leconte de Lisle dont Anna de Noailles citait souvent, quand elle était triste, le vers célèbre :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel[1] ?

Pourtant, est-ce uniquement sous cet aspect terrestre que le goût de l'éternel — qui apparaît encore chez l'héroïne d'*Octave* — se manifesta assez constamment — coexistant avec la conviction de la mort-néant — chez Anna de Noailles elle-même ?

La lecture de son journal de jeune fille[2] (inédit), de ses premiers essais poétiques, nous a inspiré le désir, vingt-deux ans après sa disparition, de reprendre son œuvre, de collationner les pages — vers ou prose — en lesquelles, à différentes époques de sa vie et jusqu'à sa mort finalement acceptée, elle s'est exprimée à ce sujet.

En fait, le « goût de l'éternel » eut d'abord, en ses années d'enfance et jusque vers dix-huit ans[3], une forme religieuse qu'Anna de Noailles (vers l'âge de trente-six ans) retrouve dans les poèmes des *Élévations* (1912).

Nous verrons qu'en 1913, elle se rapproche de la conception de son ami Marcel Proust avec le texte : « Ce que j'appellerais le ciel. » En 1922, nouvelle attitude. Songeant à la mort de l'auteur d'*A la Recherche du Temps perdu*, elle imagine pour lui une sorte de survie. Enfin, « ses morts » (les amis qu'elle a perdus et qu'elle pleure dans *L'Honneur de souffrir*, 1927) lui inspirent l' « espérance « (mais non la foi). Peu avant de mourir (1933), elle reçoit la visite du chanoine Mugnier et prononce par trois fois ces mots : « J'accepte », qui peuvent se traduire par un *Fiat voluntas tua* adressé à Dieu, et l'acceptation des fins dernières telles que les enseigne l'Église catholique.

***

Élevée dans la religion orthodoxe dont elle suivait les cérémonies rue Daru, attentive aux chants interminables et harmonieux, la jeune Anna était pieuse et formulait des prières (assez singulièrement, elle demande un jour à Dieu un enfant né d'elle seule : *Je désirais une autre petite Anna... qui me consolerait, me comprendrait*).

La mort de son père, le prince de Brancovan, la révolte. (La petite

1. *Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,*
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?
« L'illusion suprême », *Poèmes tragiques*. Leconte de Lisle.

2. Aimablement communiqué par Mme Francillon Lobre.

3. Née le 15 novembre 1876, Anna de Brancovan, mariée au comte Mathieu de Noailles en 1897, mourut le 28 avril 1933.

fille ne peut se représenter l'âme paternelle au ciel.) Dans le *Livre de ma Vie*, elle indique ce moment comme celui où elle perd ses convictions religieuses. Pourtant ses premiers essais poétiques, composés de douze à quinze ans — rassemblés en deux albums — révèlent une foi réelle qui ne se sent menacée qu'à l'approche de l'adolescence. Le dernier poème du second album, sans titre, assez long, commence en effet par ces vers : *Ah ! laisse-moi mon rêve et ne le brise pas.* Quel est ce rêve ? C'est la consolation religieuse et la pièce s'achève ainsi :

Oh ! nous sommes heureux, ne nous attristez pas,
Nous qui croyons que Dieu est le suprême amour

. . . . . .

Que Dieu dit je t'aime quand l'homme dit je crois
Et qu'il donne le ciel pour un mot de prière.

⁂

Dans le journal tenu par Anna de Brancovan en 1893-1894 [1], même état d'esprit, même regret d'avoir parfois écouté ceux qui tentaient de lui retirer la foi. Tous ces sentiments qui seront souvent exprimés apparaissent dès la première page :

Mercredi 15 novembre 1893. Mon Dieu, je me remets entre vos mains, et je vous prie de diriger mon esprit et mon cœur.

Je vous demande pardon de mes fautes, mon Dieu, de mes erreurs, de mes faiblesses et de mes abattements. Je souffre et je suis lasse, parce que je ne sais plus vous trouver, je me suis laissée troubler par la parole des sceptiques et de ceux que les biens de ce monde réjouissent, leurs raisonnements ont ébranlé ma confiance et j'ai été entraînée à l'insouciance de leur vie, mon esprit s'est égaré et mon cœur s'est durci, loin de vous, mon Dieu.

Mettez vos mains sur mes oreilles et sur mes yeux, afin que les railleries et les paroles trompeuses ne me troublent point, mon Dieu je ne vous comprends pas et je vous adore humblement, je confesse que ma raison est faible, et que vos mystères l'effrayent, mais que vous êtes Seigneur au-dessus de toute compréhension et de tout entendement.

Mon Dieu, donnez-moi la sagesse et l'intelligence de votre religion, rendez-moi forte contre les dangers et les contrariétés, donnez-moi la droiture de l'esprit et la tendresse du cœur.

Si le lendemain la jeune fille écrit : « J'ai senti que tout le bonheur et que toute la vie étaient dans la force d'aimer qui donne l'oubli de toute chose », quelques jours plus tard, elle étale sa souffrance devant Dieu :

Dimanche 3 décembre. J'ai aimé de la tendresse infinie et indulgente, toutes vos créatures, mon Dieu, les justes et les coupables, je n'avais ni haine, ni

1. Ecrit dans un cahier d'écolier cartonné vert de la maison Dupré, ce journal, actuellement en possession de Mme Fr. Lobre, contient des phrases brusquement interrompues, comme si la pensée avait été plus rapide que la plume et que les jalons seuls avaient pu être indiqués. Anna de Noailles préparait ainsi parfois ses poèmes, inscrivant des fragments de vers, des rimes.

antipathie, ni éloignement pour aucune d'elles, je sentais qu'elles avaient dû toutes souffrir et je les aimais pour cela, moi qui ai souffert, mon Dieu, depuis longtemps et si fort de tant de manières dans mon pauvre cœur malade et que tout a blessé.

Mon Dieu, je ne croyais pas aux méchants...

Le mardi 19, elle note :

La raison ne peut admettre ceci, cela est contre la raison, c'est avec ces mots qu'on borne aujourd'hui notre horizon à des vues matérialistes. Et qu'est-ce donc que la raison, sinon la force égoïste et la limite de notre compréhension? Devons-nous mesurer les distances à la faiblesse de nos yeux et dire : c'est là que le monde finit parce que je ne vois pas plus loin.

Avant les dernières feuilles du journal de la jeune fille, on peut encore lire :

Il faut de la religion aux enfants parce que l'enfance c'est l'isolement moral, c'est l'époque des inquiétudes, des rêves, des tristesses.

Il faut de la religion aux femmes.

Aveugles que vous êtes, il faut de la religion aux hommes.

Au moment de son mariage en 1897, Anna de Brancovan devient catholique. Dès son premier recueil de poèmes imprimé en 1901, *Le Cœur innombrable*, s'affirme cependant une conviction matérialiste. Le jeune poète, qui a lu Anatole France et Leconte de Lisle, nie l'âme immortelle et consent « à la nuit éternelle ».

Dans *L'Ombre des Jours*, Anna de Noailles s'adresse de nouveau à *la Mort favorable :*

O mort, de t'avoir crainte un jour, je me repens.

. . . . . .

Voici, je n'ai plus peur de toi, je te regarde,
Je t'aime, comme j'ai parfois aimé l'été.

Avec les *Éblouissements*, sa poésie prend souvent la forme d'une prière qui n'a rien de chrétien. On connaît la belle et curieuse *Prière devant le Soleil*, où le poète s'égale à l'astre ; citons aussi *La Prière du Matin*, qui s'adresse à ses dieux immortels :

Le jour luit. Je ne crois qu'à mes dieux immortels

. . . . . .

Je ne crois qu'à Cybèle, à Minerve, à Junon,
Je crois au jeune Pan, à la nymphe qui mord
Le printemps sur la rose
Je crois aux voluptés et je crois à la mort
Qui finit toute chose.

Comme *Les Prêtresse des Panathénées* glorifiaient la claire Pallas, « idole future », *La Prière à Pallas Athéné* est une invocation à la sagesse :

O Pallas éloignez votre sœur Aphrodite

Pour le moment de sa mort, le poète forme un souhait, image remarquable :

Que je sois dans la paume heureuse de vos mains
Une victoire ailée avec des yeux humains

. . . . . .

Et que j'erre sans peur, sans reproche, sans rides,
Dans l'immortel azur où sont les Homérides...

Est-ce une païenne qui s'exprime ? La littérature de l'époque utilisait fréquemment la mythologie grecque et romaine. Tenons compte aussi des ascendances hellènes du poète [1], qui s'intitula une partie de sa vie *Fille des Grecs.*

⁂

Un amour prodigieux de la nature éclate dans les premières œuvres d'Anna de Noailles : *J'ai aimé la nature inexprimablement.* Elle s'identifiait au soleil, à l'arbre, aux fruits.

En 1914, après son séjour à Arnaga chez Edmond Rostand, « dans le cadre magnifique des Basses-Pyrénées », ce sentiment cessa, dit-elle. Pas définitivement. Douze jours avant de mourir, elle recommandait à Albert Flament : « Dites combien j'ai aimé la nature et que j'en étais un élément. »

Ses élans panthéistiques avaient frappé le critique Edmond Jaloux qui pensait qu'ils assureraient l'immortalité de ses vers. Le panthéisme d'Anna de Noailles prit diverses formes. Le sentiment de participer à la divinité ne lui était pas étranger. Dans *Plénitude* [2] par exemple, elle affirme :

... Mon cœur est unique, universel, puissant,
... Je porte
Quelque chose ce soir de divin dans mon sang.

⁂

Voici soudain qu'avec *Les Vivants et les Morts*, publié en 1913, le poète, au chapitre des *Élévations*, nous révèle une crise religieuse.

Comment vous aborder redoutable prière ? Première question que se pose Anna de Noailles. (Paul Valéry disait aussi *Comment prier ?*) Et voici la réponse :

Il faudrait ne rien demander qui n'ait l' « impalpable et pensive lumière » de Dieu. Rien n'est pur, rien n'est bon dans le souhait des êtres puisque ceux-ci veulent toujours croître, connaître, et réclament alternativement le « calme » ou le « sanglot ».

1. Anna de Noailles descendait par sa mère de l'illustre famille des Musurus, d'origine crétoise.

2. *Les Eblouissements.*

D'autre part, Anna pense qu'il vaut mieux *chercher* Dieu et fait une allusion ironique à ceux qui ont *trouvé* Dieu. Elle a vu trop de repos chez ceux qui atteignent la divinité, elle préfère être *un tigre blessé qui s'allonge et qui saigne.*

Dans vos forêts, mon Dieu, peu sûr d'être sauvé

. . . . . .

La sainteté n'est pas de vous avoir trouvé !

C'est en des états d'esprit variés qu'elle cherchera Dieu. Il semble qu'Anna connaisse parfois l'apaisement religieux :

Et vous êtes mon Dieu et je suis votre enfant.

Mais peu après, elle se reprend. Elle écrit le célèbre poème où elle tend la main à Dieu. Elle souffre, son esprit est sans foi, son grand désir suffira-t-il ? Imitant Pascal, Anna déclare :

Je vous possède enfin puisque vous me manquez.

Dans le poème *O monde, nous passons*, Anna considère que nous avons *tout rabaissé jusqu'à notre raison*, ce qui est assez bergsonien. Puis elle regarde autour d'elle :

J'ai vu que tout priait, le désir et la plainte
Le délire et l'étreinte
Sont la tentation que nous avons de Dieu.

Anna de Noailles, qui avait identifié son cœur au soleil, songe à Dieu avec le même esprit :

Un soir je vous ai vu ressembler à moi-même
Sur la route où mon corps par l'ombre était grandi.

Quelle idée Anna de Noailles se fait-elle de Dieu ? D'une Anna de Noailles plus grande.

C'est toujours soi qu'on cherche en croyant qu'on s'évade,

. . . . . .

Je m'entoure enfin de mon cœur infini.

Connaissant la solitude et son silence, Anna est prête à écouter l'appel qui ne vient pas.

Si vous parliez, Seigneur, je vous entendrais bien
Car toute humaine voix pour mon âme s'est tue,
Je reste seule auprès de ma force abattue,
J'ai quitté tout appui, j'ai rompu tout lien.

Mon cœur méditatif et qui boit la lumière
Vous aurait absorbé, si, transgressant les lois,
Comme le vent des nuits qui pénètre les pierres
Votre verbe enflammé fût descendu sur moi !

Nul ne vous souhaitait avec tant d'indigence :
Je vous aurais fêté au son du tympanon
Si j'avais, dans mon triste et studieux silence,
Entendu votre voix et connu votre nom.

Hélas ! la voix divine ne s'est pas fait entendre. Anna de Noailles espérait,

Mais jamais rien à moi ne vous a révélé.

Sans voir Dieu, Anna de Noailles cependant l'implore et elle chante *à cause du vide infini.* Le poème qui commence par ces mots : *Mon Dieu, je sais qu'il faut accepter la détresse,* est une véritable prière. Le poète se plaint de sa souffrance extrême, il demande rémission ou au minimum, aide, secours :

Que du moins votre main s'empare de la mienne
Et m'aide à traverser l'effroyable désert...

Dans un autre poème, Anna de Noailles semble se sentir de nouveau enfant de Dieu puisque, toujours en proie au chagrin, elle soupire :

Comme vous accablez vos préférés, Seigneur !

Retournant à la contemplation de la nature, elle y mêle

L'inutile désir d'un amour plus divin.

L'églantier, les arbres, le vent ne lui suffisent plus.

La pièce *Élévation* semble révéler un détachement total : la *sérénité d'être sans espérance,*

Je ne souhaite rien, j'ai pris congé de moi.

Mais la pièce suivante reprend le ton direct pour demander assistance à Dieu :

En ces jours déchirants... Seigneur, soutenez-moi.

En définitive, cette expérience religieuse n'a pas réussi. Anna de Noailles crie son abandon :

O Dieu mystérieux qui n'aimez pas les êtres.

Elle peint Dieu comme un roi oriental :

Vous regardez, Sultan d'Asie aux cheveux bleus,
La sombre armée humaine, avide et dénouée.

Elle exprime son désespoir, sa soif d'être aimée :

Vous nous aviez créés d'un cœur indifférent,
Comme le rossignol et la verte couleuvre.

Après les *Élévations. Les Tombeaux.* La contemplation des morts

suggérera une dernière prière pleine d'amertume. Assez paradoxalement, Dieu sera pris à témoin du néant :

Seigneur, j'ai vu la face inerte de vos morts,
J'ai vu leur blanc visage et leurs mains engourdies ;
J'ai cherché le front bas devant ces calmes corps,
Ce qui reste autour d'eux d'une âme ivre et hardie.

Ce sentiment du néant s'impose absolument à l'esprit du poète :

Ainsi je n'étais rien !

Alors, encore une fois, Anna de Noailles bénira l'

... Amour, archange pathétique,
Sublime combattant contre l'ombre et la mort,

puis se résignera, car dans l'amour ou plus exactement dans la douleur, son cœur eut son « éternité » !

« Il est humiliant d'expirer », écrivait Victor Hugo. Cette pensée paraît avoir constamment inspiré Anna de Noailles, offensée de devoir mourir.

***

Anna de Brancovan avait passé son enfance au bord du lac Léman, où ses parents possédaient, à Amphion, la villa Bassaraba. Souvent elle avait chanté le chalet au toit penché couvert de fleurs et son jardin. Chaque dimanche, elle quittait ce lieu charmant avec sa mère et sa sœur pour se rendre à Évian et assister aux offices du couvent des Clarisses dont elle garda toute sa vie l'image.

En 1913, Anna de Noailles retourne à Évian et veut revoir le couvent des religieuses. Il ne s'agit au début que de rechercher des souvenirs de jeunesse, mais bientôt la méditation prend un ton extraordinaire. La visiteuse s'analyse, cherche ce qu'elle a cru, ce qu'elle croit, ce qu'elle a désiré : « le ciel, rien qui ne fût le ciel », assure-t-elle, en expliquant ce qu'elle entend par là.

Assise à la porte de l'église désaffectée, elle fait un retour sur elle-même :

Je rêve à ce que fut la vie. J'ai voulu toute chose ici-bas et, si je songe, je m'aperçois que je n'ai rien voulu qui ne fût le ciel.

Et lequel d'entre nous, parmi les humains enflammés d'une digne et douloureuse ambition, a cherché quelque chose d'absolu, de profond, de constant, qui ne soit pas le ciel ? Le ciel, non point comme l'entendaient ces simples femmes en prière, ni comme l'entendent les croyants et les prêtres ; mais ce ciel qui est l'espace et l'infini, qui a pénétré la terre et les hommes, qui les sollicite par l'orgueil, la passion, le courage, la pitié, le besoin d'éternité et le spectacle de la mort ; ce ciel qui ne nous laisse plus de repos en ce qui concerne la possession des choses de la terre !

Anna de Noailles évoque Septime Sévère, Bonaparte, Beethoven, Rousseau :

Ils pensaient au ciel, tous ceux qui, exaltés ou déçus, nous ont laissé le témoignage de leur terrestre exil.

Et quand, entre deux êtres qui se sont aimés, tout est passé, brisé, quand les époux, les amants ont vu s'évanouir les sublimes illusions qu'ils avaient promis de rendre éternelles, il reste encore entre eux un lien indéfinissable, qu'aucune combinaison humaine ne pourrait plus renouer ni satisfaire, mais dont l'âme a bien la connaissance ; lien puissant, saturé de mélancolie, d'espérance sans but et sans moyen, mais qui ne lasse pas, et que j'appellerais le ciel...

Le ciel serait donc le climat désiré par l'âme humaine, insatisfaite dans le terrestre exil. C'est la pensée de Marcel Proust :

L'imagination est l'organe qui sert l'éternel, nous relève peut-être aussi nous-même en nous montrant à nous-même si heureux dès que nous sommes dégagés du présent, comme si notre vraie nature était hors du temps, faite pour goûter l'éternel [1]...

⁂

La soif de l'éternel fut en Anna de Noailles souvent nietzschéenne. En exergue des *Poèmes de l'Esprit* (*Les Forces éternelles*, 1920), elle place cette phrase anxieuse du philosophe allemand :

Où est ma demeure? C'est elle que je demande, que je cherche, que j'ai cherchée, elle que je n'ai pas trouvée. O éternel partout, ô éternel nulle part, ô éternel en vain!

Ce nouveau recueil montre que son désir de mourir païenne n'a pas absolument disparu :

Puis-je ainsi mourir, sans crainte et sans supplice,
Le soir calme d'un jour d'été,
Et retrouver, au bruit d'un jardin qu'on râtisse,
Cette païenne sainteté!...

bien que, plus tard, faisant allusion aux sentiments exprimés dans son journal de 1894, Anna de Noailles écrira :

Pourquoi, soir mol et spongieux
D'où coule un parfum de vanille,
Blessez-vous, dans mon cœur serré
Qui soudain s'entrouvre et vacille
Cette éternelle jeune fille
Qui ne peut cesser d'espérer?

Son cœur reste inquiet et sous l'épigraphe de Pascal : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie », elle semble transcrire une vision :

Je reviens d'un séjour effrayant; n'y va pas!
Que jamais ta pensée, anxieuse, intrépide,
N'aille scruter le bleu du ciel, distrait et vide,
Et presser l'infini d'un douloureux compas!

1. *Le Temps retrouvé.*

Les cieux sont vides, « l'âme est solitaire » et Anna de Noailles achève sa méditation négative :

Résigne-toi, pauvre âme, et guéris-toi des cieux...

Que de changements d'esprit ! La complexité d'Anna de Noailles est un fait :

Deux êtres luttent dans mon cœur
C'est la bacchante avec la nonne[1].

Le sentiment religieux ne s'est donc jamais complètement éteint chez le poète ? Anna de Noailles d'ailleurs ne fait pas continuellement profession de croire au néant. Elle écrit :

Je sais que tout sera, que rien ne peut finir.

Peut-être ne s'agit-il que d'un certain panthéisme ? Morte et mêlée à la nature, elle sera son vivant secret.

La hantise de ce qui dure et survit ne la quitte pas cependant. Anna de Noailles connaît sans répit

... Le désir humain, cherchant la fixité
... Ne trouvant sa paix qu'aux choses éternelles.

Notons encore qu'elle souhaitait de mourir jeune :

Fermez-vous simplement, fortement, à jamais
Rejoignez, beaux yeux verts, tous les défunts feuillages,
Vous qui ne pourriez pas, au divin mois de mai,
Opposer humblement un regard chargé d'âge !

et de ne pas mourir abandonnée :

Est-il vrai
Que je mourrai
Sans qu'un dieu fraternel à ce moment m'assiste ?
O ma vie, accident somptueux, vain et triste...

Cette suprême prière d'Anna de Noailles fut exaucée.

***

Quelques années plus tard, Anna de Noailles devait se pencher encore plus longuement et douloureusement sur le mystère de la mort.

L'Honneur de souffrir, publié en 1927, est dédié « A mes amis qui m'ont quittée, que je ne quitte point ».

Parmi ces amis disparus, il faut compter au premier rang Maurice Barrès. Anna de Noailles avait rencontré l'auteur du *Jardin de Bérénice*, à peine âgée de vingt ans, aux Charmettes, où le culte de Jean-Jacques

1. Elle se dit à elle-même plus loin :
Bacchante, il faudra bien que tu cesses de vivre !

Rousseau les avait rapprochés, une heure. Ce ne fut que plusieurs années après cette visite à la maison de Mme de Warens, que la jeune comtesse de Noailles, ayant publié le *Cœur Innombrable*, inspira à l'écrivain lorrain une admiration sincère, un « attachement éternel ». Plus tard, *le Voyage de Sparte* lui fut dédié en 1906. On sait que le goût de l'Orient, si vif chez Barrès, fut par lui réveillé chez Anna de Noailles qui chanta à son tour Constantinople qu'elle avait vue petite fille, et la Perse — où elle n'était jamais allée. On peut trouver dans leurs livres certaines admirations communes aux deux écrivains (par exemple, la *Prière au Soleil*, évocation de celle d'Antigone). Après la mort de Maurice Barrès, en 1923, d'autres deuils avaient rapidement et successivement frappé Anna de Noailles. Ces pertes l'affectent profondément, la privent de toute joie à vivre. Le poète s'interroge

Rien ne te reste-t-il? — Non, rien. L'intelligence.

et plus loin :

Je cours... vers l'allégresse de la Mort!

Anna de Noailles partage déjà en quelque sorte les tombeaux de ses amis. Elle y songe sans cesse, elle y habite, elle tient compagnie à ses morts [1].

La pièce VI renouvelle son credo négatif :

Ils ont inventé l'âme afin que l'on abaisse
Le corps unique lieu de rêve et de raison,
Asile du désir, de l'image et des sons,
Et par qui tout est mort dès le moment qu'il cesse.

En ces cruelles circonstances, « le sens de l'éphémère » remplace parfois en son cœur « le goût de l'éternel ». Puis le poète s'irrite de nouveau contre le fait de mourir. C'est une injure de cesser d'être, « elle est pire que de n'avoir pas été ».

Les poèmes brefs, tragiques, se succèdent et s'opposent. La pièce XXXV célèbre « le vide consolant des cieux ». Dieu, « dans le vain éther d'azur ou de fumée, n'est qu'un nom obscur et radieux ».

Toujours Anna de Noailles s'identifie au monde, même dans la mort :

En expirant j'entraînerai
L'univers dans ma tombe ouverte :
Ce corps où l'infini souffrait,

. . . . . .

Aura le poids du monde inerte.

Elle dit ailleurs qu'elle a tant prié « l'ingénieux hasard ».

Après avoir reproché à ses amis de l'avoir quittée, elle s'écrie cependant :

Je vous dois le plaisir que j'aurai à mourir

1. *Et nul n'a jamais à ce point*
Tenu compagnie à des morts.

Notons que le poème CIII — à propos de la mort et du plaisir — reprend le fameux cri :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel[1] ?

Avec le poème CX — écho d'une discussion — le poète s'enferme dans une négation désespérée :

Ils veulent l'impudente et nette éternité !
Et je lutte avec eux, et je maintiens mon droit
D'être un corps oublieux que presse un sol étroit,
Et qui plonge, dissous, dans la paix éternelle.

⁂

Dans les *Derniers Vers et Poèmes d'enfance*[2] parus après la mort du poète, on trouve des pièces d'époque différente. *Contemplation* affirme encore une fois « l'inflexible hasard ».

Nul amour, nul secours, nulle miséricorde
De l'abîme d'en haut sur l'homme ne s'abaisse.

Un poème dédié à Jaurès se fonde sur cette pensée :

Ah ! que les morts sont morts !

Anna de Noailles — consciente d'avoir jusqu'à la fin conservé son charme et l'aspect de sa jeunesse — s'interpelle une dernière fois :

Que crains-tu de quitter, moribonde enfantine ?

C'est le souvenir de ses amis disparus qui rendra au poète confiance ; l'espoir est le plus fort. Anna de Noailles songe qu'elle reverra en mourant ses morts aimés. Pourquoi ? Elle échappe au raisonnement. Elle espère.

Car l'esprit peut rêver autrement
Qu'il ne pense...

Dix ans avant les chants funéraires généralement désespérés que nous venons de lire, Anna de Noailles avait médité étrangement devant le corps raidi de Marcel Proust. Elle parla alors « des sens immatériels et sublimes » de ce mort ami :

C'est avec ce visage immobile, possesseur d'une sagesse sacrée que l'on

1. *Poète, qui connus l'inanité des choses,*
Affirmateur sacré du mal éternel,
Je reprends dans tes mains, je reprends dans ton âme
Des mots aussi puissants que le pain et le sel,
Et que la mort autant que le plaisir réclame :
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?
(Il s'agit de Leconte de Lisle.)

2. 1933. Le titre primitif était *Héroïsme et Volupté.*

voudrait s'entretenir du grand mystère funèbre qu'il doit pouvoir déchiffrer par des sens immatériels et sublimes.

Il sait tout sur toutes choses, il observe, il comprend, il explique, me disais-je, en considérant cette noble figure sur laquelle était répandue la beauté paisible d'une connaissance et d'une compréhension insubmersibles [1] *!*

Ces lignes exprimaient-elles l'espérance profonde de l'auteur ? De toute façon, qu'y ajouter ? Ferons-nous une plus belle et juste méditation en songeant à ce grand poète qui eut le *goût de l'Éternel*, à Anna de Noailles ?

***

Alitée définitivement au début de 1933, souffrant de bourdonnements d'oreilles et d'insupportables maux de tête, Anna de Noailles écrivait encore parfois quelques vers, recevait — rarement — une visite. Le chanoine Mugnier auquel quinze ans auparavant elle avait envoyé, griffonné sur sa carte et porté par son chauffeur, un pressant message : « Edmond Rostand se meurt », fut appelé auprès de son lit de malade. Elle reçut de cet ami des écrivains — l'abbé avait jadis converti Huysmans — les derniers secours de la religion catholique. Anna de Noailles mourut le 28 avril, ayant gardé toute les grâces de l'enfance : « Première communiante assassinée », murmura François Mauriac, l'ayant contemplée pour la dernière fois étendue sur son lit de la rue Scheffer, où Vuillard l'avait peinte jadis assise, avec son visage pur, ses beaux yeux couleur du jour, les cheveux noirs dénoués sur ses épaules frêles.

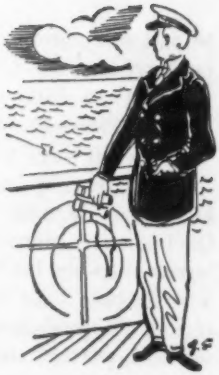
Le poète avait écrit dans les *Éblouissements :*

Hélas ! se pourrait-il que vous brisiez mes yeux
O Sagesse du Monde ?

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

1. *L'Intransigeant* (21 novembre 1922).

LE PLONGEON DANS LA MARE



par Roald Dahl

Le matin du troisième jour, la mer s'était calmée. Tous les passagers, même les plus délicats, ceux qu'on n'avait pas vus depuis le départ du navire, sortirent de leurs cabines et se traînèrent jusqu'au pont-promenade. Le garçon de pont les installa dans des fauteuils, les enveloppa de couvertures, et ils restèrent là, en rang, le visage levé vers le pâle soleil de janvier, à peine tiède.

La traversée avait été plutôt mauvaise les deux premiers jours et cette brusque accalmie apportant une espèce de réconfort fit naître sur le navire une atmosphère plus sympathique. Dans la soirée, les passagers, qui avaient déjà douze heures de beau temps derrière eux, commençaient à se sentir bien et à huit heures, ce soir-là, la grande salle à manger était pleine de gens qui mangeaient et buveaient avec des mines assurées et suffisantes de matelots endurcis.

On en était à peine à la moitié du dîner, un léger frottement de leur corps contre leur siège avertit les passagers que le gros navire recommençait à rouler. Ce fut très doux, d'abord ; juste une lente, paresseuse inclinaison d'un côté, puis de l'autre ; suffisante, cependant, pour changer immédiatement et de façon subtile l'humeur de la salle entière. Quelques passagers détournèrent le regard de leur nourriture. Ils hésitaient, attendaient, écoutaient presque venir le prochain coup de roulis, souriant nerveusement, de secrètes petites lueurs d'appréhension dans les yeux. Certains avaient l'air tout à fait serein, d'autres ouvertement contents d'eux-mêmes faisaient des plaisanteries à propos du repas, du temps pour torturer ceux qui commençaient de souffrir. Puis le balancement devint vite de plus en plus violent et quelque cinq ou six minutes après le premier coup de roulis, le navire penchait lourdement d'un côté à l'autre et les passagers, raidis sur leur siège, s'accrochaient aux poignées comme dans les virages en auto.

Enfin arriva la houle vraiment mauvaise et M. William Botibol, assis à la table du commissaire, vit son assiette de turbot poché à la sauce hollandaise glisser soudain sous sa fourchette. Chacun, en émoi, rat-

trapait son couvert. Mme Renshaw, à la droite du commissaire, poussa un petit cri et serra le bras de son hôte.

— Ça va être une sale nuit, dit le commissaire, en regardant Mme Renshaw. Je crois que ça va souffler et que la nuit sera dure.

Il y avait dans son ton une pointe de perversité.

Un garçon s'approcha vivement et épongea la nappe entre les assiettes. L'émotion s'apaisa. La plupart des passagers continuèrent leur repas. Quelques-uns, dont Mme Renshaw, se levèrent avec précaution et se faufilèrent entre les tables jusqu'à la porte avec une hâte sourde.

« Eh bien ! dit le commissaire, voilà que ça commence. » Il jeta un regard d'approbation au reste de son troupeau assis tranquillement, l'air satisfait, portant sur le visage le reflet de cet orgueil extraordinaire des voyageurs auxquels on a décerné le titre de « bons marins ».

Quand le repas fut fini et le café servi, M. Botibol, qui était demeuré exceptionnellement grave et songeur depuis le début du roulis, se leva soudain et transporta sa tasse de café jusqu'à la place laissée libre par Mme Renshaw, à côté du commissaire. Il s'assit sur la chaise de la dame et murmura de façon pressante à l'oreille de celui-ci :

— Excusez-moi, mais pouvez-vous me dire quelque chose, s'il vous plaît ?

Le commissaire, petit, gras et rouge, se pencha en avant pour l'entendre.

— Qu'est-ce qui ne va pas, M. Botibol ?

— Ce que je voudrais savoir... Le visage de l'homme était anxieux sous le regard du commissaire. Savez-vous si le commandant a déjà calculé notre trajet d'aujourd'hui, vous comprenez, pour les enchères de tout à l'heure ? Je veux dire, avant que le temps ne se soit gâté.

Le commissaire, qui s'était préparé à écouter une confidence, sourit et se rejeta en arrière sur son siège pour donner plus de place à son ventre.

— Je pense que oui, répondit-il.

Il n'avait pas l'intention de murmurer sa réponse, mais automatiquement il baissa le ton comme on le fait toujours pour répondre à un murmure.

— Quand l'a-t-il fait, croyez-vous ?

— Dans l'après-midi. C'est généralement à ce moment-là qu'il contrôle.

— Vers quelle heure ?

— Ah ! je ne sais pas. Vers quatre heures, j'imagine.

— Maintenant, dites-moi autre chose. Comment le commandant calcule-t-il le parcours ? Y met-il beaucoup de soin ?

Le commissaire regarda le visage aux traits tirés, anxieux, de M. Botibol et il sourit, sachant très bien où celui-ci voulait en venir.

— Eh bien ! voyez-vous, le capitaine a un petit entretien avec l'officier

des montres, ils étudient le temps, beaucoup d'autres choses, puis ils font leur estimation.

M. Botibol hocha la tête, méditant cette réponse.

— Pensez-vous que le capitaine savait que le mauvais temps allait venir aujourd'hui ? demanda-t-il enfin.

— Je ne peux pas vous dire, répliqua le commissaire. Il regardait dans les petits yeux noirs de son interlocuteur les deux petites lueurs d'excitation qui y dansaient. Je ne saurais vraiment pas vous le dire, M. Botibol, voyez-vous.

— Si cela se gâte encore, cela vaudrait la peine d'acheter quelques-uns des chiffres les plus bas. Qu'en pensez-vous ?

Le murmure se faisait plus pressant, plus inquiet.

— Peut-être, dit le commissaire. Je me demande si le vieux a tenu compte d'une nuit vraiment mauvaise. C'était tout à fait calme cet après-midi au moment où il a fait son estimation.

A sa table, les autres, silencieux, essayaient d'entendre, ils regardaient le commissaire avec cet air profond, entre deux vins, attentif, que l'on remarque aussi sur le turf, l'air de ceux qui tentent d'écouter un entraîneur parlant de ses chances : lèvres à peine ouvertes, sourcils levés, tête en avant et légèrement penchée d'un côté. Cet air désespérément tendu, à moitié hypnotisé de ceux qui écoutent un tuyau de première main.

— Maintenant, supposez que vous ayez la permission d'acheter un chiffre, lequel choisiriez-vous aujourd'hui ? murmura M. Botibol.

— Je ne connais pas encore la distance d'aujourd'hui, répondit le commissaire avec patience. Ils n'annoncent la distance que lorsque les enchères commencent, après le dîner. Et en vérité, je ne suis pas très calé là-dessus, je suis seulement le commissaire, vous savez.

A ce moment-là, M. Botibol se leva.

— Pardonnez-moi, dit-il et il s'en alla, marchant avec précaution sur le plancher qui oscillait entre les tables ; par deux fois il dut saisir le dos d'une chaise pour résister au roulis.

« Le pont promenade, s'il vous plaît », demanda-t-il au garçon d'ascenseur.

Le vent le frappa en pleine figure quand il sortit sur le pont découvert. Il chancela et s'accrocha des deux mains au bastingage qu'il serra fort et il resta là à regarder la mer devenue sombre. De grandes vagues jaillissaient, frangées de blanc, et les moutons se pressaient sous le vent laissant derrière eux des panaches d'écume.

— Il ne fait pas bon là-haut, hein, monsieur ? dit le garçon d'ascenseur en redescendant.

M. Botibol recoiffait ses cheveux avec un petit peigne rouge.

— Pensez-vous que nous ayons diminué de vitesse à cause du temps ? demanda-t-il.

— Oh ! certainement, monsieur, nous avons beaucoup ralenti depuis

que ça a commencé. On doit ralentir par un temps pareil, autrement les passagers seraient projetés dans tous les coins du navire.

En bas, dans le fumoir, le public se réunissait déjà pour les enchères. Groupés poliment autour des différentes tables, les hommes, un peu roses et rasés de trop près, en smoking, se tenaient raides aux côtés de leurs femmes fraîches, aux bras blancs. M. Botibol choisit une chaise proche de la table du directeur des jeux. Il croisa les jambes, replia les bras et s'installa sur son siège de l'air plutôt désespéré d'un homme qui a pris une décision terrible et refuse d'avoir peur.

Il se disait que la cagnotte se monterait probablement aux environs de 7 000 dollars. C'est à peu près exactement à cela qu'elle était montée les deux derniers jours, les chiffres se vendant entre 300 et 400 dollars chaque. Le navire étant un navire britannique, on comptait en livres, mais lui préférait penser à sa monnaie habituelle. Mon Dieu, oui. Et que ferait-il ? Il les ferait payer en billets de 100 dollars et il mettrait les billets dans la poche intérieure de son costume pour débarquer. Pas de problème de ce côté-là. Et immédiatement, oui, immédiatement il achèterait une Lincoln décapotable. Il l'achèterait juste à la sortie du bateau et arriverait avec à la maison, pour le plaisir de voir la tête d'Ethel quand elle sortirait sur le pas de la porte pour l'accueillir. Ce serait quelque chose de voir la tête d'Ethel quand il conduirait jusqu'à la porte cette glissante Lincoln décapotable vert pâle flambant neuf ! « Bonjour, ma petite Ethel chérie, dirait-il d'un ton très banal. Je voulais juste te faire un petit cadeau. Je l'ai vue en vitrine, en passant, aussi ai-je pensé à toi, tu en voulais une, n'est-ce pas, depuis longtemps ? Tu l'aimes, chérie ? dirait-il. Tu aimes la couleur ? » Il dirait tout cela sans la quitter des yeux.

Le directeur des jeux était debout derrière sa table à présent.

— Mesdames et Messieurs ! criait-il. Le commandant a évalué notre trajet de la journée qui se terminera demain à midi à cinq cent quinze milles. Comme d'habitude, nous prendrons une marge de dix milles de chaque côté pour encadrer l'estimation du commandant. Ce qui nous fait de cinq cent cinq à cinq cent vingt-cinq. Et, bien sûr, pour ceux qui pensent que la distance réelle ne sera pas dans le cadre, il y aura une zone inférieure et une zone supérieure vendues également séparément. Maintenant, tirons du chapeau le premier chiffre... Voici... cinq cent douze ? »

La salle devint silencieuse. Les assistants, tranquillement assis, regardaient de tous leurs yeux le directeur de la vente. Il y avait dans l'air une certaine tension et, à mesure que les enchères s'élevaient, la tension augmentait. Il ne s'agissait ni d'un jeu, ni d'une plaisanterie, on pouvait s'en persuader à la manière dont chacun regardait celui qui avait renchéri, en souriant peut-être, mais seules les lèvres souriaient, les yeux demeuraient brillants et tout à fait froids.

Le chiffre de cinq cent douze fut adjugé pour 110 livres. Les trois ou quatre chiffres suivants atteignirent à peu près la même somme.

Le navire roulait lourdement et, chaque fois qu'il changeait de côté, les panneaux de boiserie qui recouvraient les murs craquaient comme s'ils allaient éclater. Les passagers se retenaient aux bras de leurs fauteuils, se concentrant sur les enchères.

« La zone inférieure ! annonça le directeur des jeux. Le prochain chiffre fait partie de la zone inférieure. »

M. Botibol était assis très droit et tendu. Il avait décidé d'attendre que les autres aient passé les enchères, puis il entrerait dans l'action et enchérirait une dernière fois. Il avait calculé qu'il devait y avoir au moins 500 dollars à son compte en banque, probablement près de 600 même. Ce qui faisait à peu près 200 livres, plus de 200 livres. Ce billet n'irait guère chercher au-delà.

— Comme vous le savez tous, dit le directeur des jeux, la zone inférieure couvre tous les chiffres en dessous du chiffre inférieur de la marge qui encadre l'estimation du commandant. Donc n'importe quel chiffre au-dessous de cinq cent cinq. Aussi, si vous pensez que notre navire couvrira moins de cinq cent cinq milles durant les vingt-quatre heures qui se termineront demain à midi, vous feriez mieux d'intervenir et d'acheter ce chiffre. Quelles mises dois-je inscrire ?

On monta jusqu'à 130 livres. D'autres que M. Botibol paraissaient avoir remarqué que le temps était mauvais. 140... 150... Là on s'arrêta. Le directeur de la vente leva son marteau.

— Adjugé 150...

— 60 ! cria M. Botibol et tous les visages dans la salle se tournèrent vers lui pour le regarder.

— 70 !

— 80, cria M. Botibol.

— 90.

— 200 ! cria M. Botibol.

Il n'allait pas s'arrêter à présent, pour personne.

Il y eut un silence.

— Aucune surenchère sur 200 livres.

— Tiens-toi tranquille, se dit-il. Tiens-toi absolument tranquille et ne lève pas les yeux. Cela porte malheur de lever les yeux. Retiens ton souffle. Personne n'enchérira sur toi tant que tu retiendras ton souffle. »

— Adjugé 200 livres... » le directeur des jeux qui avait un crâne rose, chauve, sur le dessus duquel perlaient de petites gouttes de sueur. Une fois... M. Botibol retint son souffle. Deux fois... trois fois.

L'homme donna un coup de marteau sur la table. M. Botibol rédigea un chèque qu'il tendit à l'assistant du directeur de la vente. Puis il se réinstalla dans son fauteuil pour attendre la fin. Il ne voulait pas aller se coucher avant de savoir combien il y avait dans la cagnotte.

Ils firent le total après la vente du dernier billet et celui-ci se montait

à 2 100 et quelques livres. A peu près 6 000 dollars, 90 p. cent revenaient au gagnant, 10 p. cent à des œuvres pour les marins. 90 p. cent de 6 000 dollars cela faisait 5 400. Eh bien ! c'était suffisant. Il pourrait acheter la Lincoln décapotable et il resterait encore quelque chose. Heureux et excité à cette pensée agréable, il se retira dans sa cabine.

Quand M. Botibol se réveilla le lendemain matin, il resta immobile durant quelques minutes, les yeux fermés, guettant le bruit de la tempête, attendant le roulis du navire. Il n'y avait pas de bruit de tempête et le navire ne roulait pas. M. Botibol sauta sur ses pieds et regarda avec inquiétude par le hublot. La mer, ô doux Jésus, était aussi lisse qu'une vitre, le grand navire y filait vite, de toute évidence pour rattraper le temps perdu durant la nuit. M. Botibol se détourna et s'assit lentement sur le pied de sa couchette. Sous la peau de son estomac une décharge électrique de crainte commençait à le picoter. Plus le moindre espoir à présent. L'un des chiffres les plus élevés était certain de l'emporter.

« Oh ! mon Dieu, que faire ! s'écria-t-il à voix haute.

Que dirait Ethel par exemple ? Il était simplement impossible de lui avouer qu'il avait dépensé presque la totalité de leurs économies de deux ans pour un billet des enchères de vitesse. Impossible aussi de lui cacher cette histoire. Pour cela il devrait l'empêcher de tirer des chèques. Et il y avait la mensualité du paiement du poste de télévision et des dictionnaires de l'*Encyclopædia Britannica*. Il imaginait déjà la colère et le mépris dans les yeux de sa femme, le bleu devenant gris et les yeux mêmes rapetissant comme chaque fois qu'ils exprimaient la colère.

« Oh ! mon Dieu, que vais-je faire. »

Inutile de prétendre à présent qu'il conservât la moindre chance, à moins que ce maudit bateau ne se mit à aller à reculons. On devrait renverser la marche, aller à toute vapeur de l'arrière et continuer pour qu'il eût à présent une chance de gagner. Eh ! il se pourrait bien qu'il demandât au commandant de le faire. Il lui offrirait 10 p. cent du gain. Davantage même s'il le désirait. M. Botibol se prit à ricaner. Puis il s'arrêta soudain ; la bouche ouverte, et les yeux, en une expression atterrée de surprise. C'est à ce moment-là que l'idée lui vint. Il fut frappé dur et vivement, il sauta de son lit, tout à fait excité, courut au hublot et regarda de nouveau. « Pourquoi pas ? » pensa-t-il. En effet, pourquoi pas ? La mer était calme et il n'aurait aucun mal à se maintenir à flot jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Il avait le sentiment que quelqu'un avait déjà fait cela ; mais ce n'était pas une raison pour ne pas le refaire. On arrêterait le navire, on mettrait un canot à la mer et le canot devrait parcourir en arrière peut-être un demi-mille pour le rechercher. Ensuite il retournerait jusqu'au navire, on le hisserait à bord. Cela prendrait au moins une heure en tout. Une heure, cela faisait à peu près trente milles. Trente milles en moins d'un coup sur le trajet de la journée. Cela irait. « La catégorie au-dessous » vaincrait alors, pour sûr. Il suffirait de s'assurer que quelqu'un pouvait le voir tomber par-dessus

bord ; mais ce serait commode à arranger. Il devrait aussi porter des vêtements légers, quelque chose qui facilite la nage. Une tenue de sport, voilà ce qu'il fallait. Il s'habillerait comme s'il montait faire une partie de deck-tennis, juste une chemise, un short et des sandales de tennis. Il ne mettrait pas sa montre. Quelle heure était-il ? Neuf heures un quart. Le plus tôt sera le mieux. « Fais ça maintenant pour t'en débarrasser. Tu dois agir vite. Tu n'as que jusqu'à midi. »

M. Botibol était à la fois craintif et énervé quand il arriva en vêtements de sport sur le pont-promenade. Son petit corps, large aux hanches, s'effilait vers le haut ; ses épaules tombantes extrêmement étroites le faisaient ressembler, au moins pour la forme, à une borne d'amarrage. Ses jambes blanches, décharnées, étaient couvertes de poils noirs. Il s'aventura avec circonspection sur le pont. Ses chaussures de tennis lui donnaient une démarche feutrée. Il regardait autour de lui avec nervosité. Il n'y avait qu'une personne en vue, une femme âgée avec des chevilles très épaisses et un énorme derrière. Penchée par-dessus le bastingage elle regardait la mer. Elle portait un manteau d'agneau des Indes dont le col relevé empêchait M. Botibol de voir son visage.

Immobile, M. Botibol l'examina soigneusement, de loin. Oui, se dit-il, elle conviendrait. Elle donnerait l'alarme aussi vite que n'importe qui. Mais attends un peu, prends ton temps, William Botibol, prends ton temps ! Rappelle-toi ce que tu te disais dans la cabine il y a quelques minutes pendant que tu t'habillais. T'en souviens-tu ?

La pensée de sauter d'un navire dans l'océan à un millier de milles de la terre la plus proche avait rendu M. Botibol prudent même quand tout allait bien, exceptionnellement attentif. Il n'était aucunement certain que cette femme en face de lui donnerait l'alarme quand il ferait son plongeon. A son avis, elle pouvait le décevoir pour deux raisons. Primo, il se pouvait qu'elle fût sourde et aveugle. Ce n'était pas très probable mais d'un autre côté c'était possible, et pourquoi courir ce risque ? Il n'avait qu'à lui parler un moment avant pour contrôler. Secundo, et cela prouve combien l'esprit de l'homme peut devenir soupçonneux quand il s'agit de se protéger et d'avoir peur, secundo, il lui était venu à l'idée que cette femme possédait peut-être un des chiffres les plus élevés de la cagnotte et avait ainsi de solides raisons financières pour ne pas souhaiter arrêter la course du navire. M. Botibol se rappelait que des hommes avaient tué leurs semblables pour beaucoup moins que 6 000 dollars. Cela arrivait tous les jours dans les journaux. Pourquoi prendre ce risque en plus ? Il fallait contrôler tout de suite. Etre sûr des faits en posant des questions au cours d'une petite conversation polie. Puis, avec l'assurance que la femme était aussi un être humain gentil, plaisant, l'affaire était facile, il pouvait sauter par-dessus bord le cœur content.

Désinvolte, M. Botibol s'approcha de la dame et s'accouda au bastingage, à côté d'elle.

— Hello ! dit-il d'un ton plaisant.

Elle se retourna et lui sourit, un sourire étonnamment agréable, presque beau, bien que le visage fût très laid.

— Hello ! lui répondit-elle.

« La première question est réglée », se dit M. Botibol. Elle n'est ni aveugle ni sourde.

— Écoutez-moi, dit-il, allant droit au but, qu'avez-vous pensé des enchères, hier soir ?

— Les enchères ? dit-elle en fronçant les sourcils ! Les enchères ? Quelles enchères ?

— Vous savez, ce truc idiot qu'ils font dans le salon après le dîner ? On vend des chiffres représentant le trajet quotidien du navire. Je me demandais ce que vous en pensiez.

Elle secoua la tête et sourit de nouveau, un sourire doux et agréable qui contenait peut-être l'ombre d'une excuse.

— Je suis très paresseuse, dit-elle, je me couche toujours tôt. Je me fais servir mon dîner au lit. C'est si reposant de dîner dans son lit.

M. Botibol lui rendit son sourire et commença de s'écarter tout doucement.

— Je dois partir, je dois faire mes exercices maintenant, dit-il. Je ne manque jamais de faire mes exercices chaque matin. J'étais content de vous voir, très content...

Il recula d'une dizaine de pas et la femme le laissa s'éloigner sans lever les yeux.

A présent, tout était en ordre. La mer calme et il était vêtu légèrement pour nager, il n'y avait à peu près sûrement pas de requins mangeurs d'hommes dans cette partie de l'Atlantique et il y avait cette gentille vieille dame pour donner l'alarme. La seule question était de savoir si la course du navire serait suffisamment retardée pour maintenir la balance en sa faveur. Il en avait la certitude à peu près absolue. En tout cas, il pouvait un peu y aider lui-même. Il pouvait faire quelques difficultés au moment où on le hisserait dans le canot de sauvetage. S'écarter un peu, subrepticement, en nageant, quand ils essayeraient de s'approcher pour le repêcher. Chaque minute, chaque seconde conquise, l'aiderait à gagner. Il s'approcha de la lisse, mais une nouvelle crainte s'emparait à présent de lui. S'il était pris dans l'hélice ? Il avait entendu raconter que cela était arrivé à des personnes tombées de gros navires. Mais il n'allait pas tomber, lui, il allait sauter, c'était complètement différent.

M. Botibol s'avança doucement jusqu'à un endroit du bastingage qui se trouvait à peu près à vingt mètres de la femme. Elle ne le regardait pas à ce moment. Tant mieux. Il ne voulait pas qu'elle le vît au moment où il allait sauter. Si personne ne le regardait, il pourrait toujours dire qu'il avait glissé et était tombé par accident. Il scruta le flanc du navire. C'était une grande, une immense chute. Il lui vint à l'esprit qu'il pouvait facilement se faire très mal s'il tombait à plat dans l'eau. Il devait sauter

debout, les pieds les premiers. S'enfoncer comme un couteau. L'eau paraissait froide, profonde et grise et sa seule vue le faisait frissonner. Mais c'était le moment ou jamais, « Sois un homme, William Botibol, sois un homme ».

Il grimpa sur le large rebord de bois du bastingage, et resta là en équilibre ; il se balança pendant trois secondes, puis il sauta, il sauta aussi loin qu'il put, en criant : « Au secours ! »

« Au secours, au secours ! ». Il toucha l'eau et disparut.

En entendant le premier appel au secours, la dame penchée sur le bastingage leva les yeux et eut un petit sursaut de surprise. Elle regarda vivement autour d'elle et vit passer dans l'air, devant elle, le petit homme vêtu d'un short et de chaussures de tennis, pieds et bras écartés, hurlant. Un instant, elle ne parut pas tout à fait sûre de ce qu'elle devait faire : jeter une ceinture de sauvetage, courir donner l'alarme, ou simplement se retourner et appeler ? Elle se recula d'un pas et demeura immobile, anxieuse, indécise. Puis, presque aussitôt, elle parut se détendre, et elle se pencha tant qu'elle put par-dessus le bastingage, regardant l'eau à l'endroit des remous, dans le sillage du navire. Bientôt une minuscule tête noire apparut dans l'écume, un bras se leva et une petite voix lointaine appela. La dame se pencha encore plus, essayant de ne pas perdre de vue le petit point noir qui s'agitait. Mais vite, très vite, il fut tellement éloigné qu'elle n'était même plus certaine qu'il fût encore là.

Au bout d'un moment, une autre dame arriva sur le pont. Celle-là était tout anguleuse et portait des lunettes de corne. Elle s'approcha, arpentant le pont de cette démarche délibérée de toutes les vieilles filles.

— Ah ! tu es là, dit-elle.

La dame aux grosses chevilles se retourna, la regarda et ne dit rien.

— Je te cherchais, je t'ai cherchée partout.

— C'est très étrange, dit la femme aux grosses chevilles. Un homme vient de plonger par-dessus bord tout habillé.

— Quelle bêtise !

— Oh ! oui. Il m'a dit qu'il voulait prendre de l'exercice et il a plongé et il n'a pas même pris la peine d'enlever ses vêtements.

— Tu ferais mieux de descendre à présent, dit la femme décharnée.

Sa bouche s'était soudain durcie. Elle parlait plus sèchement.

— Et ne recommence pas à errer ainsi seule sur le pont, tu sais très bien que tu dois m'attendre.

— Oui, Maggie, répondit la dame aux grosses chevilles, et elle sourit encore, un sourire tendre, confiant. Elle prit la main de l'autre et se laissa conduire pour quitter le pont.

— Un homme si gentil, dit-elle, il m'a fait signe.

ROALD DAHL

TRADUIT PAR CELIA BERTIN

UNE CONSULTATION MÉDICALE AU XVIIIE SIÈCLE

par Édouard Rist

Comment faire saisir sur le vif aux profanes à quel point, dans ses méthodes et son esprit, la médecine d'aujourd'hui, dont les triomphes s'imposent à l'émerveillement des plus sceptiques, diffère de celle du passé — voire d'un passé assez proche, puisque c'est au XVIIIe siècle que je me propose de chercher des termes de comparaison ? Non que je veuille esquisser un tableau de ce que savaient et pouvaient les médecins d'alors pour l'opposer à ce que savent et peuvent ceux de nos jours. Ce ne serait, dans le cadre étroit d'un article de revue, qu'un exposé schématique et fastidieux. Pénétrons plutôt dans l'intimité vécue d'un acte médical essentiel, quotidien, caractéristique, celui qu'on appelle la consultation. Nous n'avons pas là-dessus beaucoup de documents. Mais le hasard de mes lectures m'en a fait rencontrer un, si complet, si véridique, si significatif par la qualité des personnages mis en scène, qu'il nous en apprend fort long sur les mœurs et les usages de la médecine à une époque dont nos arrière-grands-pères avaient goûté personnellement la fameuse douceur de vivre, célébrée, avec quelque exagération peut-être, par Talleyrand. Autour de ce document se tisse l'histoire que je veux raconter.

Elle se passe, en 1763, à Montpellier. Que je présente d'abord ses deux héros. Le malade n'est autre que Tobias Smollett, romancier anglais notoire, et qu'on lit encore. Le médecin, c'est le docteur Antoine Fizes, alors professeur réputé de cette vieille Faculté du Languedoc, qui a joué et joue encore un si grand rôle dans la médecine française.

Smollett était un homme singulier, dont l'aventureuse carrière qu'on aurait jadis présumée inscrite sous le signe de Saturne, fut constamment cahotée par les effets d'un caractère irascible et d'une exécrable

— Près du titre la promenade du Peyrou à Montpellier (*Cliché Roger Viollet*).

humeur. Né en 1721, à Dumbarton, en Écosse, d'une famille fort bien apparentée, orphelin de bonne heure, il avait reçu par les soins de son grand-père, une excellente éducation classique. A l'âge de quinze ans, dûment nourri de lettres grecques et latines, il commença, à l'université de Glasgow, des études de médecine, tout en servant d'apprenti à un praticien qu'il accompagnait chez les clients et dont il préparait les remèdes. Tel était alors l'usage. Mais il avait la démangeaison d'écrire. Vers, prose, tout le tentait. Le plus clair de son temps y passait. Il composa une tragédie, *Le Régicide*, dont il fut si fier, qu'à dix-huit ans il partit pour Londres, sans un sou, dans le dessein de la faire jouer. Le célèbre acteur Robert Garrick, à qui il la proposa, n'en voulut point. De dépit, le jouvenceau s'engagea comme aide-chirurgien sur un navire de guerre qui allait combattre les Espagnols aux Antilles. L'expédition tourna mal. La flotte anglaise fut battue — et les fièvres décimèrent l'équipage. Dégoûté, il quitta bientôt le service de Sa Majesté. Mais, à la Jamaïque, il rencontra la fille d'un planteur anglais, l'aima, fut aimé d'elle, et l'épousa.

En 1744, nous le trouvons à Londres, installé à Downing Street et cherchant à se créer une clientèle comme chirurgien — assez vainement, j'imagine, car le démon littéraire ne le lâchait pas. En 1748 — il avait alors vingt-sept ans — il publia son premier roman, *Roderick Random*. Ce fut un immense succès. Du jour au lendemain Smollett devint un écrivain à la mode, et prit place, à côté de Daniel de Foe, de Richardson, de Fielding et de Sterne, dans cette pléiade de conteurs anglais du siècle qui donnèrent le ton à la littérature romanesque de l'Europe entière.

Smollett ne se détacha pas de la médecine. Il obtint en 1750 le grade de docteur de l'Université d'Aberdeen — cela ne devait pas être très difficile — et vint exercer son art à Bath. Il ne trouva rien de mieux pour asséoir sa réputation professionnelle que de publier un pamphlet déniant aux eaux thermales de Bath toute vertu thérapeutique. Fureur des confrères. Consternation du public. Cela fit un beau scandale qui mit fin à sa carrière médicale.

Désormais fixé à Chelsea, déjà séjour favori des artistes et des écrivains londoniens, il ne fut plus qu'homme de lettres. Il écrivit plusieurs romans, dont l'un au moins, *Peregrine Pickle*, est resté classique, des satires, des poèmes, des pamphlets, de tout en un mot. Mais, à cette époque, la littérature, quel qu'en fût le succès, ne nourrissait guère ses adeptes. Il fallait écrire, écrire, écrire, sous peine de misère. Sous son nom parurent : une *Histoire d'Angleterre*, de l'invasion de Jules César jusqu'au traité de Westphalie, continuée ensuite jusqu'à la mort de Georges II ; puis des traductions : *Gil Blas*, *Don Quichotte*, les aventures de Télémaque, plusieurs ouvrages de Voltaire furent mis en anglais par ses soins.

La vie exténuante qu'il mena alors altéra sa santé. Il se mit à tousser, à maigrir, à souffrir d'accès d'oppression qu'il qualifiait d'asthmatiques.

Sa femme, qu'il chérissait, tomba malade elle aussi. Enfin la mort d'une fille tendrement aimée lui porta un coup si cruel qu'il résolut de rompre avec une existence devenue insupportable et de chercher le repos à l'étranger. Le repos, et peut-être aussi la sécurité. Car il s'était comme pamphlétaire attiré bien des inimitiés. Ses amis médecins — il en avait gardé plusieurs — lui conseillèrent de passer un hiver à Montpellier dont le climat était alors réputé extraordinairement favorable à la guérison des maladies de la poitrine. Il y prendrait les avis de l'éminent professeur Fizes dont la célébrité était universelle.

Au début de juin 1763, Smollett, accompagné de sa femme, de deux jeunes filles qu'elle chaperonnait et d'un fidèle serviteur, s'embarqua donc à Douvres pour Boulogne-sur-Mer.

Les longues lettres qu'il écrivait à ses amis d'Angleterre et qu'il rassembla plus tard en un volume sous le titre de *Voyages à travers la France et l'Italie* sont la source de mon récit. Il s'y montre incroyablement misanthrope, mécontent, soupçonneux. Tout ce qui est français, choses, gens ou mœurs, lui déplaît, échauffe sa bile et froisse son amour-propre insulaire. Toutes les routes sont exécrables. Tous les voituriers, tous les hôteliers sont des voleurs. Il n'a pas encore échangé une parole avec eux qu'il leur reconnaît un visage patibulaire. Les auberges sont des bouges, les lits sont pleins de vermine, la nourriture est bonne à donner aux porcs. Les vins, même en Bourgogne, sont imbuvables. Il ne paie jamais sa note sans protester qu'il s'agit d'une infâme extorsion de fonds.

Il ne resta que quatre mois à Boulogne, prenant des bains de mer qu'il déclara fort propices à sa santé, puis fit route pour Paris, en passant par Abbeville et Amiens. De la capitale, il partit en berline le 13 octobre pour gagner Montpellier par Sens, Dijon, Lyon et Nîmes.

Arrivé à Montpellier, qu'il trouve à son étonnement plein de gaieté, de musique et de chants, il va se mettre en rapport avec le professeur Fizes que ses concitoyens égalent à l'illustre Boerhaave et que l'on vient consulter non seulement de la France entière, mais d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre.

Antoine Fizes avait, quand Smollett vint le consulter, soixante-treize ans. Son père, professeur de mathématiques et d'hydrographie à l'Université de Montpellier, le satura de grec, et le destina à lui succéder dans sa chaire. Mais le jeune homme se passionna pour la médecine et finit par avoir permission de s'y vouer. En 1708, il obtint son premier grade, celui de bachelier. Il alla quelque temps étudier à Paris, puis, de retour dans sa ville natale, publia en latin plusieurs ouvrages qui lui valurent l'estime de ses confrères et la confiance d'une abondante clientèle. Son père étant mort, il lui succéda dans sa chaire de mathématiques et d'hydrographie, sans abandonner pour cela sa pratique médicale. Le peu de choses qu'on savait alors vous rendait apte à tout enseigner. En 1732 il concourut pour la chaire de médecine dont le titulaire avait

pris sa retraite. La Faculté, qui avait à présenter au roi trois candidats par ordre de mérite, mit en première ligne Ferrein, anatomiste distingué. Mais le roi nomma Fizes, qui avait à la cour je ne sais quel protecteur et qui devint dès lors professeur assez terne mais consultant fort occupé.

Lorsque, vers 1740, Jean-Jacques Rousseau, envers qui Mme de Warens s'était un peu refroidie, se mit à souffrir de ce que nous appellerions aujourd'hui une névrose d'angoisse, avec des palpitations qui le persuadèrent qu'il avait un polype du cœur, il partir un beau jour de Chambéry pour Montpellier dans le dessein d'y demander conseil à Fizes qui avait tant de renom : « Je n'eus pas besoin d'aller si loin, écrivit-il dans les *Confessions*, pour trouver le médecin qu'il me fallait. » A Moirans près de Grenoble, il rencontra en effet Mme de Larnage, veuve à la beauté mûrissante et au tempérament tumultueux, qui, le comblant de ses faveurs, fit route avec lui jusqu'à Montpellier. Quand ils y parvinrent tous deux, non sans s'être attardés à mainte étape, Jean-Jacques était guéri de son imaginaire polype. Il consulta Fizes néanmoins, mais les *Confessions* sont muettes sur ce qui se passa entre eux deux. Et c'est bien dommage.

Une si grande réputation devait faire appeler Fizes à Paris pour y être nommé en 1752 premier médecin du duc d'Orléans. Il n'accepta cet honneur qu'à contrecœur et s'en dégoûta vite. Attendu comme un phénix, il déçut la cour par ses airs maussades, ses manières rudes, le ton provincial de son langage. On le railla d'autant plus qu'on l'avait davantage porté aux nues par avance. Au bout de quatorze mois, il fit accepter sa démission, et revint à Montpellier pour occuper à nouveau sa chaire professorale et retrouver sa clientèle. Morose, d'abord incivil, il s'était endurci dans le célibat. On le disait fort avaricieux et strict gérant de la fortune qu'il avait édifiée.

Voilà donc enfin, pourrait-on croire, nos deux originaux en tête à tête. Eh bien ! qu'on se détrompe. Ils ne se rencontrèrent pas. Le malade, venu de si loin, ne vit pas le médecin dont il sollicitait l'avis. Smollett s'était informé auprès de quelques compatriotes résidant à Montpellier. On lui avait dit que Fizes, rendu insolent et rapace par le succès, affectait des manières brutales, se plaisait à parler le patois languedocien, et se montrait en tout parfaitement désagréable. Cela ôta à l'irascible Anglais tout désir de s'entretenir avec lui. Il résolut donc de le consulter par correspondance, et lui dépêcha un valet de place porteur d'un louis d'or et d'un long mémoire rédigé en latin, où il avait pris la peine d'exposer en détail tous les maux dont il souffrait. Nous avons ce texte entier, car Smollett, non sans secrète complaisance pour son talent de latiniste et ses connaissances médicales, l'a publié dans ses lettres. Il commence par donner son âge, quarante-trois ans, *annum aetatis, post quadragesinum tertium*, et décrire son tempérament humide, épais, rempli de pituite, souvent voué aux catarrhes, *temperamentum humidum, crassum, pituita repletum, catarrhis saepissime*

profligatum. Puis il décrit en termes imagés sa toux, ses expectorations, sa fièvre, ses urines, son pouls fréquent, vacillant, mince et parfois irrégulier, la lenteur de ses digestions. Les retours de la fièvre sont mentionnés en termes virgiliens : *Febre una extincta, non deficit altera.*

Rien n'est omis, ni le désastreux effet de la saignée, *in pejus ruunt omnia*, ni le soulagement apporté par les bains de mer et les eaux de Bath. Enfin il suggère doctement une interprétation pathogénique de sa maladie, tout à fait conforme aux doctrines alors régnantes. Les pores de la peau sont obstrués. Les matières « perspirables », au lieu d'être évacuées, s'accumulent dans le sang et dans les autres fluides organiques. La nature s'efforçant de s'en débarrasser, la fièvre s'allume. Une partie des humeurs peccantes se dégorge sur la muqueuse trachéale relâchée et débilitée. Les glandes turgescentes compriment les bronches et rendent la respiration difficile... J'abrège à dessein cette auto-observation qui montre Smollett resté parfaitement à la hauteur de la médecine de son temps.

La valet messager rapporta que le professeur, dont les yeux étincelèrent paraît-il à la vue des honoraires, demanda qu'on revînt le lendemain matin pour recevoir, écrite de sa main, son opinion sur le cas. Et voici maintenant cette consultation rédigée, non pas en latin, comme le mémoire de Smollett, mais en français :

On voit par cette relation que Monsieur le consultant dont on n'a pas jugé à propos de dire l'âge, mais qui paraît être adulte et d'un âge passablement avancé, a été sujet cy devant à des rhumes fréquents accompagnés de fièvre ; on ne détaille point (aucune époque) on parle dans la relation d'asthme auquel il a été sujet, de scorbut ou affection scorbutique dont on ne dit pas les symptômes. On nous fait sçavoir qu'il s'est bien trouvé de l'immersion dans l'eau de mer et des eaux de Bath.

On dit à présent qu'il a une fièvre pituitaire sans dire depuis combien de temps. Qu'il lui reste toujours son tempérament enclin aux catarrhes. Que le corps maigrit et que les forces se perdent. On ne dit point s'il y a des exacerbations dans cette fièvre ou non, si le malade a appétit ou non, s'il tousse ou non, s'il crache ou non, en un mot on n'entre dans aucun détail sur ces objets. Sur quoi le conseil soussigné estime que Monsieur le consultant est en fièvre lente, et que vraisemblablement le poumon souffre de quelques tubercules qui peut-être sont en fonte, ce que nous aurions déterminé si dans la relation on avait marqué les qualités des crachats.

La cause foncière de cette maladie doit être imputée à une lymphe épaisse et acrimonieuse, qui donne occasion à des tubercules au poumon qui, étant mis en fonte, fournissent au sang des particules âcres et le rendent tout acrimonieux.

Les vues que l'on doit avoir dans ce cas sont de procurer de bonnes digestions (quoique dans la relation on ne dit pas un mot sur les digestions) de jeter une douce détrempe dans la masse du sang, d'en chasser l'acrimonie et de l'adoucir, de diviser fort doucement la lymphe et de déterger le poumon, lui procurant même du calme, supposé que la toux l'inquiète, quoique cependant on ne dit pas un mot sur la toux dans la relation. C'est pourquoi on le purgera avec 3 onces de manne, dissoutes dans un verre de décoction de 3 dragmes de polypode de chesne, on passera ensuite à des bouillons qui seront faits avec un petit poulet, la chair, le sang, le cœur et le foye d'une tortue

de grandeur médiocre, c'est-à-dire du poids de 8 à 12 onces avec sa coquille, une poignée de chicorée amère de jardin et une pincée de feuilles de lierre terrestre vertes ou sèches. Ayant pris ces bouillons 15 matins on se purgera comme auparavant, pour en venir à des bouillons qui seront faits avec la moitié d'un mou de veau, une poignée de pimprenelle de jardin et une dragme de racine d'angélique concassée.

Ayant pris ces bouillons 15 matins, on se purgera comme auparavant pour en venir au lait d'ânesse que l'on prendra le matin à jeun, à la dose de 12 à 16 onces y ajoutant une cuillerée de sucre râpé ; on prendra ce lait le matin à jeun, observant de prendre pendant son usage, de deux jours l'un, un moment avant le lait, un bolus fait avec 15 grains de craye de Briançon en poudre fine, 20 grains de corail préparé, 8 grains d'antihectique de Poterius, et ce qu'il faut de syrop de lierre terrestre ; mais les jours où on ne prendra pas le bolus, on prendra, un moment avant le lait, 3 ou 4 gouttes de bon baume de Canada détrempées dans une demi-cuillerée de syrop de lierre terrestre. Si le corps maigrit de plus en plus, je suis d'avis que pendant l'usage du lait d'ânesse on soupe tous les soirs avec une soupe au lait de vache.

On continuera l'usage du lait d'ânesse, tant que le malade pourra le supporter, ne le purgeant que par nécessité et toujours avec la médecine ordonnée.

Au reste, si Monsieur le consultant ne passe les nuits bien calmes, il prendra chaque soir à l'heure du sommeil 6 grains des pilules de cynoglosse, dont il augmentera la dose d'un grain de plus toutes les fois que la dose du jour précédent n'aura pas été suffisante pour lui faire passer la nuit bien calme.

Si le malade tousse il usera soit de jour soit de nuit par petites cuillerées à café d'un looch, qui sera fait avec une once de syrop de violat et un dragme de blanc de baleine.

Si les crachats sont épais et qu'il crache difficilement, en ce cas il prendra une ou deux fois le jour, demi-dragme de blanc de baleine réduit en poudre avec un peu de sucre candit qu'il avalera avec une cuillerée d'eau.

Enfin il doit observer un bon régime de vivre ; c'est pourquoi il fera toujours gras et seulement en soupes, bouillies et rôti, il ne mangera pas les herbes des soupes, et on salera peu son pot ; il se privera du bœuf, cochon, aliments salés, épicés, vinaigrés, salades, fruits, cruds et autres aliments grossiers ou de difficile digestion ; la boisson sera de l'eau tant soit peu rougée de bon vin, au diner seulement, et il ne prendra à souper qu'une soupe.

Délibéré à Montpellier,
le 11 novembre.

FIZES
Professeur en l'Université honoraire.
Receu vingt et quatre livres.

Smollett, à la lecture de cette consultation mirifique, fut extrêmement indigné. Que Fizes, à qui il avait pris la peine d'écrire en beau latin, lui répondît en français, et « dans un style rempli de la dégoûtante répétition d'expressions basses », c'était déjà intolérable. Mais évidemment, et grief plus grave encore, Fizes n'avait lu le mémoire que très superficiellement, car il reprochait au consultant des omissions qu'il n'avait point faites. Aussi, le romancier lui renvoya-t-il son mémoire, accompagné d'une lettre en français où il reprenait un à un les points contestés.

Apparemment, écrivait-il, Monsieur Fizes n'a pas donné beaucoup d'attention au mémoire de ma santé que j'ai eu l'honneur de lui présenter. « Monsieur le consultant, dit-il, dont on n'a pas jugé à propos de dire l'âge... »

Mais on voit, dans le mémoire sous le n° 1 : Annum aetatis post quadragesimum tertium... *Monsieur Fizes remarque : « On ne dit pas s'il y a des exacerbations dans cette fièvre ou non ». Qu'il regarde à la lettre B, il verra,* Vespera febris exacerbatur. Calor, inquietudo, anxietas et asthma per noctem grassantur.

Et d'épingler ainsi, texte en main, toutes les négligences, à vrai dire impardonnables, de l'illustre professeur. Il ajoutait :

Au reste, je ne puis me persuader qu'il y ait des tubercules au poumon, parce que je n'ai jamais craché de pus, ni autre chose que de la pituite qui a beaucoup de ressemblance avec le blanc des œufs. Sputum albumini ovi simillium. *Il me parait donc que ma maladie doit son origine à la suspension de l'exercice du corps, au grand attachement de l'esprit, et à une vie sédentaire qui a relâché le système fibreux... J'espère que M. Fizes aura la bonté de faire revision du mémoire et de m'en dire encore son sentiment.*

Le serviteur chargé de rapporter le mémoire à Fizes avait reçu l'ordre de lui demander quand il devrait venir chercher la réponse et si elle donnait lieu à des honoraires supplémentaires. Le lendemain Fizes rétorqua qu'il avait soigneusement étudié le cas, que la théorie avancée par Smollett était sans consistance, que le mémoire n'avait pu être écrit par un médecin, et que par conséquent il maintenait son opinion concernant la nature de la maladie et son traitement. S'il restait quelques doutes dans l'esprit du consultant, il pouvait venir au domicile du consulté, qui les lèverait.

Smollett se garda bien de répondre à cette peu gracieuse invitation et se donna le malin plaisir de faire porter au professeur douze livres tournois enveloppées dans un papier sur lequel il avait écrit ces simples lignes : « Ce n'est pas sans raison que Monsieur Fizes jouit d'une si grande réputation. Je n'ai plus de doutes, grâce à Dieu et à Monsieur Fizes. » A quoi Fizes répondit laconiquement : « Monsieur n'a plus de doutes ; j'en suis charmé. Reçu 12 livres. » Signé : Fizes.

Ici s'arrête cette correspondance singulière. Sans doute chacun des deux protagonistes de mon histoire pensa-t-il avoir eu le dernier mot.

Smollett se hâta de quitter Montpellier pour Nice où il séjourna près d'un an. La ville appartenait alors au roi de Piémont et de Sardaigne. Le climat lui parut propice à sa santé. Mais les habitants ne trouvèrent pas plus de faveur à ses yeux que ceux du royaume de France. Il en dit pis que pendre. Les Niçois ne lui gardèrent pas rancune. Il y a encore aujourd'hui à Nice une rue Smollett qui est assez avenante. L'intrépide voyageur se rendit ensuite en Italie, visita Gênes, Pise, Florence et Rome, toujours pestant et tempêtant, n'admirant guère que les Antiques, citant à tout propos Virgile, Horace, Juvénal et Martial, et mettant Guido Reni au-dessus de tous les peintres italiens. En juin 1765 il retrouva l'Angleterre avec délices, écrivit encore divers ouvrages, puis, sa santé ayant à nouveau fléchi, se fixa en 1770 à Livourne où il mourut le 17 septembre 1771, âgé de cinquante et un ans. Il laissait un nom qui dure et une œuvre qui, sans atteindre aux sommets, garde

une place honorable dans l'histoire littéraire. Fizes le précéda de six ans dans la mort, ne laissant qu'une jolie fortune à deux nièces qu'il avait. Son nom est tombé dans l'oubli le plus complet et le plus mérité. Je crois bien que, seuls, les lecteurs des *Voyages* de Smollett le connaissent. Ses mânes n'en sauraient tirer aucun orgueil posthume.

Mais revenons maintenant à cette consultation dont tout, cérémonial, forme et fond, nous surprend et nous choque. Que Fizes ait pu se prononcer avec tant d'assurance et de prolixité sur un malade qu'il n'avait pas examiné, et dont il ne connaissait ni le visage ni le son de voix, cela paraît à peine croyable. Tout ce qu'il savait de la maladie, c'étaient les symptômes décrits en latin — en grand détail il est vrai — par Smollett. Encore n'avait-il lu le mémoire que fort négligemment, comme on l'a vu tout à l'heure. Mais un document de ce genre appelle un interrogatoire, des précisions, des critiques, une discussion, en un mot un dialogue entre médecin et malade. Ni l'un ni l'autre n'en eurent cure. Ni l'un ni l'autre ne virent dans cette façon de procéder quelque chose d'insolite.

Il faut nous rendre à l'évidence ; c'est bien ainsi que les choses se passaient d'ordinaire il y a un peu moins de deux cents ans. C'était l'habitude. Ou, pour mieux dire, c'était la règle. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir parcourir un ouvrage rarissime, dont la Bibliothèque de la Faculté de Montpellier est seule, je crois à posséder un exemplaire, et qui, publié à Paris en 1748, s'intitule : *Consultations choisies de plusieurs médecins célèbres de l'Université de Montpellier sur des maladies aiguës et chroniques*. Ce sont quatre volumes in-16, contenant 280 consultations données entre les années 1710 et 1747. Fizes à lui seul en a signé 40. Les autres sont dues à des professeurs de la Faculté, tous bien oubliés depuis longtemps, mais dont deux au moins, Chicoyneau et Marcot, furent appelés à Paris pour être médecins du roi Louis XV.

Or ces consultations sont généralement précédées d'un mémoire rédigé par le médecin traitant et exposant le cas, tout comme Smollett, médecin, l'avait fait pour lui-même. Et c'est à ce mémoire que répond par écrit le professeur consulté, sans avoir vu le malade, sans avoir conféré avec son médecin. Il trône, solitaire, dans un empyrée et rend des oracles, parfois en latin — mais alors on en donne la traduction — le plus souvent en français. Ces oracles se ressemblent tous étrangement. N'y cherchez pas un diagnostic, tel que nous l'entendons aujourd'hui. Les titres mêmes des consultations sont significatifs. En voici quelques-uns que je cueille au hasard : *Sur une toux sèche et fièvre lente avec soif... Sur une affection mélancolique accompagnée de vapeurs considérables... Sur un embarras de tête avec confusion d'idées, éblouissements, vertiges, douleurs de la nuque, grouillement et tension du bas-ventre, faiblesse générale et principalement aux extrémités inférieures...*

De ces symptômes, le professeur consulté donne d'abord une explication, toujours à peu près la même. C'est la sécheresse, la grossièreté,

la saumure et l'acrimonie du sang ou de la lymphe qui sont cause de tout. Il en résulte une tension, ou au contraire un relâchement des fibres ou des nerfs de l'organe que l'on suppose affecté. Cela ne varie guère.

Voici, par exemple, une consultation intitulée : « Sur une chaleur d'entrailles et de poitrine avec des boutons au visage. » Elle est signée des professeurs Verny et Fournier, qui s'expriment ainsi :

Les boutons qui ont commencé à paraître sur le visage de la malade, et qui s'y sont soutenus la dernière fois pendant toute l'année, dépendent, selon toute apparence, d'un sang épais, acrimonieux et chargé de particules grossières, qui, étant poussées dans toutes les parties, se sont arrêtées d'abord aux glandes de la peau du visage. On ne doit être surpris que ces mêmes particules, ayant le caractère d'épaississement et d'acrimonie, et ayant été remêlées dans la masse du sang, aient produit un mal d'estomac, des chaleurs de poitrine, des démangeaisons et des douleurs considérables dans les extrémités, selon qu'elles se sont plus ou moins arrêtées dans différents viscères ou dans les parties extérieures.

Et voilà pourquoi votre fille est muette, disait Sganarelle. Cela n'avait guère changé, un siècle après lui. Relisez l'admirable consultation entre deux médecins qui veulent convaincre d'hypocondrie M. de Pourceaugnac. Elle est du même style et du même esprit que les consultations du recueil de Montpellier. Molière n'avait pas forcé la note. Il était vrai, simplement.

Que l'on prenne les 280 consultations du recueil, et quel qu'en soit l'auteur, on trouvera toujours avec des variantes et des fioritures, cette même explication pathogénique. Est-il besoin de dire qu'elle est entièrement chimérique ? Elle ne se fonde sur aucune recherche, sur aucune expérience, sur aucune notion physiologique précise et démontrée. Si on lit attentivement la kyrielle de symptômes énumérés dans un cas donné, on arrive parfois, mais non sans peine, à hasarder une diagnostic rétrospectif. J'ai cru pouvoir distinguer quelques tuberculoses pulmonaires avancées, un cancer de l'œsophage, un glaucome, diverses affections de la vessie. Encore ne m'en porterais-je pas garant. Le plus souvent, il est impossible de tirer de ces descriptions quoi que ce soit de net.

La cause des maladies les plus diverses étant toujours la même, leur traitement, dans ses grandes lignes, ne varie guère. Il se propose toujours de « diviser et d'affiner la portion lymphatique et le reste de la masse du sang, d'en tempérer l'acrimonie trop exaltée, d'en rétablir la douceur et le baume ». On croit y parvenir par la succession des moyens suivants : pour commencer, une saignée qui se fait parfois au bras, parfois au cou, mais le plus souvent au pied gauche. Fizes épargne cette épreuve à Smollett, qui en avait obtenu jadis une aggravation de ses maux. Puis vient obligatoirement la purgation. Ce n'est pas une mince affaire et nos médecins la compliquent à plaisir, chacun y contribuant par un petit détail personnel. Voici par exemple une prescription du professeur Montagne : *Prenez pulpe de tamarin six*

drachmes ; rhubarbe concassée une drachme ; fleurs de pêcher une demi-poignée ; faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau de fontaine ; infusez à froid, dans huit onces de cette liqueur, une drachme de feuilles de séné mondées, fleurs de mauve une pincée ; dissolvez dans la colature deux onces de manne de Calabre, faites une potion qui sera prise le matin avec les attentions convenables. Nous faisons aussi bien de nos jours avec une simple cuillerée d'huile de ricin.

Immédiatement après, on donne pendant dix à quinze jours de suite le bouillon, qui est de la plus haute importance. Il est fait avec un morceau de maigre de veau ou un jeune poulet farci. On y ajoute par poignées ou par pincées toute sorte de plantes. Mais on le rehausse, tantôt comme pour Smollett, avec « le sang, la chair, le cœur et le foie d'une tortue de grandeur médiocre », tantôt avec les cuisses écorchées et écrasées de quatre ou cinq grenouilles, tantôt avec quelques écrevisses de rivière lavées et écrasées, tantôt enfin avec cinq à dix cloportes écrasés vivants ou « étouffés dans le vin blanc ».

Après la cure de bouillon, vient la cure de petit lait de vache, avec ou sans cloportes, et l'on prend la précaution d'éteindre dans le petit lait une couple de clous rouillés et rougis dans le feu. A cela succède la cure de lait d'ânesse, le tout entremêlé de purgations et de saignées. Enfin vient une « opiate » faite de conserves de kynarrhodon, mêlées de petite absinthe, d'antimoine, de cachou, de tartre martial, de cloportes et autres ingrédients. Quels que soient les symptômes, quelle que soit la partie du corps affectée, l'essentiel du traitement est toujours conforme à ce programme. Mais on ne nous dit jamais, et pour cause, quels ont été les effets de cette thérapeutique aussi stéréotypée qu'abracadabrante.

Voilà donc ce qu'était la médecine au XVIIIe siècle, non pas à Montpellier seulement, mais partout en France et en Europe. Boerhaave, de Leyde, qui tint le sceptre de la médecine européenne durant une bonne moitié du XVIIIe siècle, et dont Albert de Haller fut le célèbre disciple, Boerhaave, dont la gloire universelle n'était fondée sur aucune découverte, sur aucun fait clinique bien observé, et dont il ne reste littéralement rien qui vaille la peine d'être cité, pratiquait, enseignait la même sorte de médecine. Il était consulté par tous les souverains, par tous les grands de ce monde. Mais il ne se déplaçait pas. On lui envoyait de Vienne, de Berlin, de Saint-Petersbourg un mémoire et il y répondait de son cabinet de Leyde.

A y bien réfléchir, cela n'est pas aussi extravagant qu'il paraît. La médecine d'alors était tout empirique. On enregistrait les symptômes, c'est-à-dire les seules manifestations extérieures de la maladie, celle qu'éprouvait le malade, et l'on n'allait pas plus loin. On ne recherchait pas les signes que seules mettent en évidence des techniques d'exploration. La balance existait depuis l'Antiquité la plus reculée : on ne pesait pas les malades. Chacun portait une montre dans son gousset :

on ne comptait pas le pouls ni les respirations. Le thermomètre, le microscope, avaient été inventés dans les premières années du siècle : on ne mesurait pas la température, on ne comptait pas les globules rouges ou blancs dans le sang. On ne percutait pas, on n'auscultait pas. Le médecin ne touchait pas à son malade. Il se serait cru déshonoré. Il laissait dédaigneusement cela au chirurgien, *cheirourgos*, ce travailleur manuel, ce manœuvre, pour lui donner un synonyme exact. Une exception pourtant : il prenait le pouls, parce qu'Hippocrate passait pour l'avoir pris, ce qui d'ailleurs est faux. Mais je viens de le dire, il ne le comptait pas. En revanche il lui trouvait toutes sortes de qualités bonnes ou mauvaises, complètement illusoires et fantasmagoriques.

Le malade exposait ses symptômes par le truchement de son médecin. Le professeur consulté s'en tenait à cet exposé. Il l'acceptait implicitement, sans en faire la critique, sans l'approfondir, sans le contrôler par un interrogatoire. Et il ratiocinait là-dessus, cherchant à rattacher tous les troubles éprouvés à une des théories aprioristiques par lesquelles on prétendait alors expliquer, non pas des maladies distinctes les unes des autres, mais le phénomène maladie en soi, et par conséquent toutes les maladies. Ces théories, dont aucune ne contenait un grain de vérité, ne se fondaient pas sur des recherches anatomiques ou physiologiques d'un caractère scientifique. Elles étaient toutes issues de la seule imagination plus ou moins chimérique de leurs auteurs qui renchérissaient sur Hippocrate et Galien. Elles suscitaient un enthousiasme que nous avons peine à comprendre. D'une école à une autre, c'étaient des controverses passionnées, des anathèmes, des excommunications majeures. On n'admirait que la synthèse. L'humble, patiente et féconde analyse était négligée et méprisée. A défaut des matériaux qu'elle prépare, la synthèse s'échafaudait dans le vide.

Quel intérêt pouvaient donc avoir les maîtres à voir de leurs yeux les malades au sujet desquels on sollicitait leur opinion ? Qu'aurait gagné cette opinion à se fonder sur une exploration soigneuse des organes, puisqu'il n'existait aucune technique d'exploration et qu'on ne se souciait pas d'en inventer ? Certes il fallait, pour que cette situation se prolongeât, une singulière paresse d'esprit. Mais nous sommes peut-être trop enclins à accuser nos prédécesseurs de n'avoir pas pensé et senti comme nous pensons et sentons aujourd'hui. Ils étaient de leur temps, d'un temps où l'intelligence à proprement parler scientifique n'avait germé que dans quelques rares cerveaux. Ni leur éducation, ni les traditions séculaires de leur profession, ne les avaient préparés à l'étude objective des problèmes que pose la maladie et libérés de l'empreinte scolastique. Ils se croyaient savants parce qu'ils adhéraient à des doctrines universalistes attribuant tous les phénomènes morbides à un seul principe. La notion de maladies entièrement distinctes les unes des autres par leurs symptômes, leurs lésions et leurs causes, leur échappait entièrement. Comment donc, dans un cas donné, auraient-ils

cherché à établir qu'il s'agissait de telle maladie et non d'une autre ? Et pourtant, au temps même où Smollett consultait Fizes, se préparait modestement dans l'ombre une toute simple découverte qui, pour la première fois dans l'Histoire, mettait à la disposition des médecins une technique d'exploration. Il y avait à cette époque, à Vienne, un praticien estimé, chargé d'un service d'hôpital, qui avait nom Joseph Auenbrugger. Il était fils d'un hôtelier de Gratz, en Styrie, et bien souvent il avait vu, dans la cour de l'auberge paternelle, les sommeliers frapper à petits coups le ventre des tonneaux en perce, pour estimer, au son produit, la hauteur du niveau de la bière ou du vin.

Cela lui inspira cette idée que, les poumons étant naturellement remplis d'air, la poitrine qui les contient devait, lorsqu'on la frappe avec les doigts, résonner plus fort et avec un timbre différent que les parties pleines du corps. Puis il se dit que si une portion du poumon devenait solide, c'est-à-dire vide d'air, du fait de certaines maladies, comme on le voit aux autopsies, ou si un liquide, purulent ou non, s'interposait entre le poumon et la paroi de la poitrine, cette sonorité pulmonaire devait diminuer ou disparaître.

Il essaya, vérifia qu'il en était bien ainsi, confirma la réalité du phénomène par des expériences sur le cadavre, et ayant poursuivi pendant des années cette étude, publia en 1761 un petit livre où il exposait, en latin, la théorie et la pratique de ce *signe* qu'il avait trouvé pour diagnostiquer et différencier les unes des autres les maladies des organes contenus dans le thorax. La percussion, technique élémentaire, était inventée. Il est incroyable, dira-t-on, qu'on n'y ait pas pensé plus tôt. Mais ce qui est plus incroyable encore, c'est l'accueil fait à cette découverte, dont Auenbrugger démontrait gentiment à ses confrères l'utilité.

Des grands professeurs de l'Université de Vienne, Van Swieten, de Haen, élèves de Boerhaave, un seul, Stoll, s'en soucia. Les quelques médecins qui, par curiosité, s'intéressèrent à la méthode, l'abandonnèrent bientôt. Au bout de peu d'années, elle fut complètement oubliée. Pourtant en 1770, un docteur de la Faculté de Montpellier, Rozière de la Chassagne, publia une traduction française du livre d'Auenbrugger. Mais écoutez en quels termes il la présenta :

Ayant appris qu'un médecin allemand avait publié une méthode nouvelle de s'assurer de l'existence et du siège des maladies de poitrine en frappant cette cavité, je me suis procuré cet ouvrage, dont on trouvera la traduction à la fin de ce volume. Qu'on ne s'imagine pas cependant que je donne de plein vol dans la doctrine de cet auteur : elle me paraît un moyen de plus, qu'on peut employer sans risque... Je ne dis rien pour ni contre cette méthode. Je ne l'ai point éprouvée, et il n'y a guère que les médecins des hôpitaux qui aient la faculté d'en faire un essai suivi.

Il va sans dire que, présentée en ces termes, l'humble invention du médecin viennois resta ignorée. Personne ne percuta, ni à Montpellier ni ailleurs. C'est bien plus tard, tout à la fin du siècle, que Corvisart, professeur de l'École de Médecine de Paris, médecin de la Charité, eut

vent de l'ouvrage d'Auenbrugger, se le procura, le lut, vérifia par lui-même l'utilité de la méthode, la pratiqua et l'enseigna assidûment à ses élèves.

Devenu célèbre à juste titre, médecin de l'empereur, il attendit jusqu'en 1808 pour publier, avec d'abondants commentaires, une traduction française du livre d'Auenbrugger paru quarante-sept ans auparavant. Et désormais, grâce au prestige du professeur, la percussion eut enfin droit de cité dans la médecine. Au nombre des élèves de Corvisart se trouvait Laennec. Il avait saisi, mieux encore que son maître, l'importance de la méthode. Il la perfectionna, et bientôt il en inventa une nouvelle, l'auscultation. Le livre immortel, où il exposait les découvertes mémorables qu'à l'aide de ces deux procédés d'exploration il avait faites sur les maladies de l'appareil respiratoire enfin tirées du chaos, enfin distinguées les unes des autres par leurs lésions, leurs symptômes et leurs signes, enfin individualisées et diagnostiquées, ce livre parut en 1819.

Cette date n'est pas celle d'une étape au cours d'une lente et progressive évolution. Elle est celle d'un changement total, de la soudaine naissance d'un monde nouveau, d'une révolution. La médecine des signes, succédant à celle des seuls symptômes, était née. On pourrait dire, sans exagérer, que la médecine était née. Car celle d'avant la percussion et l'auscultation, celle-là même que Molière a justement châtiée de son rire et qu'il qualifiait de pompeux galimatias, était à la médecine digne de ce nom ce que l'alchimie était à la chimie, et l'astrologie à l'astronomie.

Mais ne croyez pas que la substitution de l'une à l'autre se soit accomplie sans luttes. Le goût de l'observation objective et précise fut encore longtemps tenu pour vil, bas et contre nature. En 1804 encore, Corvisart lui-même raillait son élève Bayle, compagnon et ami de Laënnec, parce qu'il comptait le pouls et la respiration de ses malades. En 1817, Double, qui fut membre de l'Académie des Sciences, écrivait :

Quelle que soit l'importance que j'attache au mode d'exploration du pouls, je ne peux m'empêcher de signaler comme inutile par ses résultats et comme ridicule par son affectation, la pratique qui semble vouloir s'accréditer de calculer, montre en main, le nombre des pulsations de l'artère brachiale. Cette pratique frivole... n'offre que sécheresse et aridité... Si le calcul arithmétique se glisse jamais à ce point dans la médecine clinique, c'en est fait de la science... Loin de nous ces méthodes minutieuses, ces froids procédés. Ils étoufferaient tout le mérite du tact médical ; ils en éteindraient le génie et en détruiraient les beaux résultats.

Les vieilles chimères avaient la vie dure. Le système absurde de Broussais, qui attribuait toutes les maladies à l'inflammation de la muqueuse de l'estomac, tint en échec jusque vers le milieu du XIXe siècle les découvertes de Laënnec. En 1855, il y a cent ans, on pouvait lire dans la *Biographie médicale* de Bayle et Thillaye que l'auscultation « aurait pendant longtemps contre elle les difficultés qu'elle présente,

les précautions minutieuses qu'elle exige, et *l'air de charlatanisme qu'on peut craindre qu'elle ne donne à celui qui la met en usage* ».

Et maintenant, m'interrogera-t-on sans doute, quelle était donc la maladie pour laquelle Smollett consultait Fizes ? Tuberculose, asthme, bronchite chronique d'origine nasale ? Je répondrai : nous n'en savons rien, nous n'en pouvons rien savoir. Car les symptômes si prolixement décrits par Smollett ne suffisent pas à établir un diagnostic. Ils sont communs à plusieurs affections bien distinctes. Ce dont nous sommes certains, par contre, c'est que le traitement prescrit ne pouvait en aucune façon guérir, ni même soulager quelque malade que ce fût. Que Fizes, instruit pourtant par une longue pratique, n'a-t-il fait l'aveur de son ignorance ! Cela l'aurait peut-être conduit à réfléchir, et, qui sait ? à chercher des choses toutes simples qui étaient à sa portée, à regarder les aubergistes de son pays de vignobles, à poser son oreille sur la poitrine de ses malades tousseurs. Il serait peut-être devenu un grand médecin comme Auenbrugger, et il aurait obtenu la gloire posthume d'avoir été méconnu.

ÉDOUARD RIST,
de l'Académie de Médecine.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

ASTRONOMIE POPULAIRE CAMILLE FLAMMARION

(Flammarion)

Il y a trois quarts de siècle, Camille Flammarion publiait son *Astronomie Populaire*, un gros livre de huit cents pages débordant d'enthousiasme, où la science se faisait aimable, où de fines gravures alliaient la poésie de l'image à celle du texte.

Aujourd'hui, l'astronomie n'a presque plus rien de commun avec sa vénérable aïeule de 1880. C'est une science prodigieusement jeune, aussi jeune que la relativité. Et, suivant son personnage, l'*Astronomie Populaire* aussi a rajeuni.

Hommage doit être rendu à Mme Gabrielle Camille-Flammarion, veuve du célèbre astronome, qui a réussi cette œuvre méritoire. Sous son inspiration, une équipe de savants a remis l'ouvrage sur le chantier.

Cette équipe était formée de M. Danjon, directeur de l'Observatoire de Paris et président de l'Union astronomique internationale ; de M. Baldet, qui a voué aux comètes une vie chargée de science et d'érudition ; de M. Fehrenbach, pour qui l'univers des étoiles n'a plus de secret ; de M. Couder, réalisateur des plus beaux télescopes français ; de M. Dollfus, familier avec la « géographie » des planètes, et de M. Michard, spécialiste de l'étude du Soleil.

A la vérité, dans ce volume de plus de six cents pages, rien, sinon quelques pages adroitement conservées, ne subsiste de l'ancien texte, non plus que des anciennes illustrations. Mais des centaines de photographies, de splendides planches en couleurs, des cartes dépliantes montrent que, pour s'être totalement transformée, l'astronomie n'a point renoncé à rester la science la plus proche de nous, par les émotions esthétiques qu'elle procure et les horizons vertigineux qu'elle ouvre devant l'imagination.

P. R.

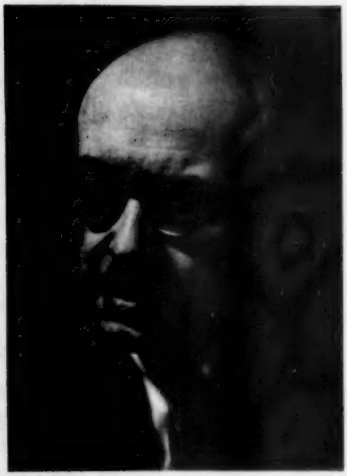
(Suite de la chronique bibliographique page 130.)

JEAN GUITTON

A LA

SORBONNE

par Bernard de Fallois



Rentrée mouvementée à la Sorbonne, où quelques centaines d'étudiants communistes viennent interrompre le cours de Jean Guitton, récemment élu à une chaire de philosophie, et dont on met en doute les sentiments pendant la guerre. L'élection a été régulière et les adversaires de Guitton ne peuvent produire aucun texte répréhensible. Il n'y a pas de question de fait, il n'y a pas de question de droit. Cependant, entourée de lettres, de pétitions, d'articles, une campagne sournoise à laquelle s'associent certains professeurs eux-mêmes, essaie de salir un nom qui honore à la fois l'Université et nos Lettres. On le dit à ces étudiants. Ils reviennent. On leur offre des témoignages. Ils ne veulent pas les entendre. On les refoule. Ils crient. Retirés sur l'Aventin, les voici maintenant au stade des protestations muettes. Ils boudent.

L'opinion va-t-elle s'émouvoir ? C'est peu probable. Au pays de Rabelais, de Pascal, de Péguy, il y a peu de chances qu'une manifestation d'étudiants soit jamais prise au sérieux. C'est une tempête dans un verre d'eau. Mais dans ce verre d'eau, voici les traits de la France actuelle. Son manque d'envergure : l'affaire Dreyfus était grave, l'affaire Guitton est ridicule. Son manque d'imagination : on ne demande pas aux jeunes gens d'être réalistes, on leur demande seulement de se passionner pour des idéologies présentes. Faute de voir les problèmes de leur temps, ils jouent avec ceux du passé (sans y rien comprendre, comme le dit justement Cesbron). Son vieillissement : « pétainiste », « raciste », « collaborateur », tout cela date beaucoup. Le malthusianisme ne sévit pas seulement dans la production industrielle : il affecte aussi la production intellectuelle. Appliqués à Guitton, ces mots font sourire. Il y a dix ans,

— Près du titre, portrait de Jean Guitton.

ils tuaient. La technique est restée la même : le vacarme empêche de penser. Quand cesserons-nous de couvrir la voix des accusés ?

⁂

La voix de Guitton n'est pas de celles qu'ont amplifiées les haut-parleurs de la politique. Cet homme libre, qui est-il ? Un professeur qui ne s'est pas contenté d'être un professeur. Chrétien, il a cherché à concilier sa foi avec les deux exigences qui la menacent : la philosophie qui s'en passe (depuis longtemps), la science qui la dépasse (depuis peu). Il pouvait éviter cette seconde question. Ses travaux sur le temps, sa connaissance de saint Augustin faisaient de lui un des premiers penseurs catholiques de notre époque. Il ne l'a pas voulu. Comme Mounier, Thibon, Gabriel Marcel, il s'est mêlé à cette époque. Homme du dialogue, devant les hommes et devant les problèmes, il s'est toujours efforcé de comprendre, c'est-à-dire d'unir. Mais aussi de pénétrer avec finesse la pensée de ses adversaires. Il aime citer Valéry : *La première chose à faire, si l'on veut détruire quelque opinion, c'est de s'en rendre maître un peu plus que ceux qui la soutiennent le mieux.* Si on avait à les définir, on pourrait dire que Thibon est plus moraliste, Marcel plus métaphysicien, Guitton plus psychologue. Un maître ? Il n'en a pas le goût. Mais il est des disciples qui valent les maîtres. Ce qu'Alain avait été pour Lagneau, Halévy pour Péguy, Guitton allait l'être à son tour pour un inconnu. Attentif, scrupuleux, il avait toujours écouté ses interlocuteurs avec une infinie curiosité. Un jour cette curiosité fut comblée. Un jour, Guitton rencontra M. Pouget.

Il y a des livres qui dénoncent leur siècle : *les Liaisons Dangereuses*, le *Voyage au bout de la Nuit*. D'autres qui le rachètent : les *Confessions*, *la Pesanteur et la Grâce*. Le *Portrait de Monsieur Pouget* est un de ces livres. Tout le monde se souvient du bruit que fit la découverte de ce personnage unique, de ce moine lazariste aux trois quarts aveugle, et qui commentait l'Écriture en la confrontant aux données de la physique moderne, étudiée dans sa jeunesse. Le bruit ? Non. C'est à la qualité du silence qu'elles provoquent qu'on mesure le prix de certaines œuvres. Nos contemporains le savent bien. Las des grands hommes, ils veulent de grands cœurs. Ceux-là n'ont pas connu la gloire, écrivaient peu, parlaient à peine. Obscurément nous sentons que ceux-là seuls ont vécu. Simone Weil, Albert Schweitzer, le Père Pouget ont répondu à ce besoin. (Au fond on pourrait dire que Sartre a essayé d'en faire autant avec Genêt : le coup était un peu fort, il a raté.) Il va de soi qu'en passant de l'obscurité au grand jour, ces figures risquent de perdre leur vertu essentielle, qui est l'humilité. Tombant dans le public, elles n'évitent pas toujours la publicité. Ni Simone Weil, ni Albert Schweitzer n'y ont résisté. Jean Guitton, à force de tact, de finesse, de discrétion, par une conformité plus profonde à son modèle, lui a épargné cette mésaventure. Saluons cette

probité, qui devient rare. Les grands écrivains sont toujours honnêtes.

Le premier mérite de Jean Guitton est d'avoir compris qu'il n'avait pas à nous transmettre une doctrine ni un système, mais une attitude, un ton. De quoi parlait M. Pouget ? De l'Écriture et de sa critique, des hérésies modernes, de la foi et du mal. Mais aussi et en même temps de son enfance savoyarde, de ses parents, de son expérience de professeur, de ses difficultés. Et toujours avec la même hardiesse, une sorte d'originalité qui ne se connaîtrait pas elle-même. Bergson qui l'a vu en était frappé. *J'avais l'impression de quelqu'un qui ne cherche pas à dire des choses frappantes, qui dit des choses que tout le monde aurait dû voir, mais qu'il fallait une singulière pénétration d'esprit pour voir telles qu'elles sont.* Les lumières du Père Pouget, mises bout à bout, ne forment pas une philosophie ni une théologie nouvelles. Elles ne concluent pas : elles font voir. En définitive, cette authenticité reste le meilleur argument des religions. La religion n'a pas de preuves : elle n'a que des témoins. La vie de M. Pouget, cette longue et simple façon de vieillir, mais où il y a la soif de la science, le travail, les discussions, l'ingratitude, la maladie, la rencontre d'un ou deux esprits privilégiés, la solitude, cette vie n'est pas seulement une vie chrétienne : elle est aussi une des plus belles vies humaines de notre temps.

De là les deux voies, si divergentes, où un observateur impartial verrait s'engager les catholiques d'aujourd'hui ; celle des individus, celle de la collectivité. Le phénomène individuel, ce sont les conversions de Maurras, de Bergson, de Simone Weil, de Carrel. Venus de l'extérieur, ces esprits se sont retrouvés, à la fin de leur vie, et par un même amour de l'homme, à l'intérieur de la foi, au bord de l'Église. D'autres au contraire cherchent à travers les luttes sociales ou politiques à justifier une croyance acquise : à la limite, ce sont les prêtres-ouvriers. C'est aux premiers, semble-t-il, que va plutôt l'espérance de M. Pouget. Il reste bien entendu d'autres voies possibles : celle du Père Teilhard, par exemple, pour qui la matière elle-même est touchée par la Grâce. On retombe alors dans le grand jeu de notre siècle qui est de retoucher les doctrines. Sartre refait le marxisme en supprimant le matérialisme. Le Père Teilhard refait le christianisme en y introduisant le matérialisme. Ces exercices démontrent-ils la vigueur intellectuelle de leurs auteurs ou l'infirmité des systèmes ? Rien de plus loin en tout cas de l'esprit de M. Pouget. Cet interprète de l'Écriture savait respecter les textes. Cet homme indulgent et compréhensif avait un sens rigoureux de la vérité. Sa grande leçon est de fuir les modes.

⁂

Sans doute comprend-on mieux à présent les attaques dont Jean Guitton a été victime : comme M. Pouget, et avec beaucoup de nuances et de

mesure, mais avec fermeté, il pense à contre-courant. On comprend aussi pourquoi il a été si mal défendu par ceux qui devaient être à ses côtés dans ce combat : les jeunes catholiques, la majorité des étudiants, ses collègues de la Faculté. Pas de réputation plus usurpée que celle de la jeunesse indépendante, voire révoltée. La révolte est toujours le fait d'un petit nombre. Gabriel Marcel a très bien décrit ce phénomène d'intimidation collective par lequel les jeunes générations catholiques adorent aujourd'hui une Histoire divinisée. *Je ne connais pas cet homme.* Le silence de ces étudiants n'est pas nouveau. Ce sont les fils des bien-pensants de Bernanos : ils ont changé de camp, la peur est restée la même. Un adversaire de l'Église aurait beau jeu d'y voir un suprême artifice des cléricaux. Avec la droite quand elle règne (au XIXe), contre elle quand elle abdique (au XXe). Il serait plus intéressant d'étudier comment se camoufle en rupture généreuse un assez vil reniement de ses origines.

Il faudrait se demander aussi comment s'est imposée peu à peu l'idée que le dialogue est impossible, que les valeurs ne se divisent pas, que la justice et la vérité sont forcément dans un seul camp. Au prudent silence des catholiques s'est opposé le soutien bruyant des nationaux : l'un et l'autre aussi faux. Car les étudiants qui sont venus acclamer Jean Guitton ne défendaient qu'à contre-cœur ce libéral. Comme les dreyfusards de jadis, ils auraient bien voulu changer d'accusé. L'un d'eux avoue ingénument qu'il ne peut s'empêcher de trouver les communistes « plus sérieux ». Leur fanatisme, écrit-il, est salubre. Rien ne peut mieux montrer comment l'extrême-gauche et l'extrême-droite, l'une cédant à l'obsession de l'Histoire, l'autre à la hantise de l'Unité, se sont rejointes au bout d'un demi-siècle dans une haine commune de la tolérance. C'est ainsi que meurent les causes. La gauche et la droite ont eu jadis leur honneur, leur sens, leurs martyrs, leur générosité, leur force. Elles ont été — pour Maurras et Jaurès, pour Bernanos et Péguy, — des principes vivants. Pour la génération suivante, pour Drieu et pour Guéhenno, elles étaient déjà devenues des principes appris, se détruisant plus vivement. D'une grandeur unie à la vie, elles devenaient une fidélité réduite au souvenir. Elles ne sont plus aujourd'hui que des mots, des mots vides, avec lesquels des politiciens de second ordre essaient de nourrir les rêves d'une jeunesse qui ne rêve même plus.

En décapitant la droite, la gauche s'est décapitée elle-même : elle n'existait qu'avec ce contrepoids. Les professeurs de la Sorbonne qui ont attaqué Jean Guitton se doutaient-ils qu'ils attaquaient la Sorbonne elle-même ? Ils voulaient la préserver. Ils font penser à ces malades qui ferment toutes leurs fenêtres, croyant que l'air les tuerait. Mais on ne maintient les institutions qu'en les renouvelant. On ne reproche pas aujourd'hui à l'Académie française de n'être plus ce qu'elle était, mais au contraire de l'être trop : c'est-à-dire une assemblée mondaine, où quelques fauteuils sont réservés à des écrivains véritables. On ne s'étonnait pas il

y a cent ans que Baudelaire n'y soit pas admis, ni Verlaine. Les esprits ont changé. Les jeunes gens, qui sont absolus, seraient plutôt portés à croire que désormais aucun écrivain n'en fera plus partie, et Maurras et Cocteau ont fait presque autant de scandale en y entrant que Bernanos et Montherlant en n'y entrant pas. De même la Sorbonne se trompe en écartant tous ceux dont la carrière et le rayonnement débordent l'Université. Elle croit ainsi rester neutre : elle se condamne à n'être rien. On rêve d'une Sorbonne idéale, dont Sartre et Bardèche, Merleau-Ponty et Caillois, Gabriel Marcel et Thierry Maulnier occuperaient les chaires. Il y aurait encore des passions : du moins auraient-elles un sens. Entre l'écueil de la supériorité, qui est l'excès, et l'écueil de la mesure, qui est la médiocrité, n'existe-t-il pas de position intermédiaire ? Le plus libre et le plus juste des esprits d'aujourd'hui, Raymond Aron, vient d'en donner la preuve, en rappelant aux adversaires de Jean Guitton les deux principes de tout enseignement, et peut-être de toute culture : le respect des faits, et le respect des autres.

BERNARD DE FALLOIS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

OPPRESSION ET LIBERTÉ

par Simone Weil *(Gallimard)*

Les « Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociales » écrites en 1933-1934 sont le centre et l'essentiel de ce recueil. Voilà, selon les termes d'Alain à qui S. Weil avait soumis ce grand essai en 1935 « un travail de première grandeur ». Elle-même semble bien lui avoir accordé une importance primordiale dans son œuvre. Comme chez Marx — dont elle ne partage pas les illusions et dont l'œuvre trouve dans les fragments ici rassemblés une critique d'une bienveillante et rare lucidité — le tourment de l'injustice sociale fut au centre de ses préoccupations. On ne peut écrire sur ce sujet avec plus de droiture, de générosité sans fard et d'intelligence.

Le ton est désabusé, presque désespéré. Ecrit à l'heure où triomphaient fascisme et national-socialisme et où le stalinisme achevait de digérer les derniers débris des espérances socialistes, c'est l'œuvre d'un esprit libre qui veut voir clair au milieu des ruines et, s'il doit désespérer, veut savoir pourquoi.

Ce quasi-désespoir ne conduit cependant pas S. Weil au découragement. Que faire, si comme elle, nous avons conscience de « notre impuissance presque complète à l'égard des maux présents » (ceux de 1934) ? « Préparer méthodiquement l'avenir en travaillant à faire l'inventaire de la civilisation présente (...). Il s'agirait de séparer, dans la civilisation actuelle, ce qui appartient de droit à l'homme considéré comme individu et qui est de nature à fournir des armes contre lui à la collectivité, tout en cherchant les moyens de développer les premiers éléments au détriment des seconds. » Sur le plan technique entre autres S. Weil ne pense pas impossible, grâce à la souplesse de l'énergie électrique, un retour à une certaine dispersion de l'industrie en petites entreprises.

Ces pages remarquables, qu'on ne saurait résumer sans trahir, sont à lire. La pensée d'un très grand esprit y est inscrite dans une langue limpide, accessible à l'intelligence et au cœur de tout homme droit.

L. AMAR

(Suite de la chronique bibliographique p. 185.)

LE MUSÉE DE L'HISTOIRE DE FRANCE AUX ARCHIVES NATIONALES

par Régine Pernoud

Un feuillet rayé « écolier », couvert d'une écriture enfantine — enfantine et pourtant démodée — avec, sur la première ligne, le titre tracé en gros caractères et souligné consciencieusement : *The Queen's lamentations* (*Les lamentations de la Reine*) ; le dossier d'où s'est échappé ce feuillet porte l'inscription réglementaire, d'une écriture pareillement consciencieuse, mais anonyme et sans âge : *Devoirs d'anglais de Madame Elisabeth. — AE I n° 791.*

C'est cela, un dossier d'archives : il y a la cote, l'indispensable cote, élément majeur de la non moins indispensable fiche ; il y a les liasses poussiéreuses, avec, sur chacune, l'analyse sèche et précise de son contenu ; et puis il y a des feuillets comme celui-ci, sur lequel une petite fille avait recopié avec soin son devoir d'anglais, en un temps où elle ne pouvait se douter qu'elle recevrait quelque jour, en effet, les lamentations de la reine. Elles sont là toutes proches, réunies par cette forme particulière du Hasard qui règne aux Archives, et que semble animer le génie des rencontres pathétiques : c'est la dernière lettre de Marie-Antoinette, adressée à Madame Elisabeth, une double feuille mince sur laquelle, de place en place, des gouttes acides ont mangé l'écriture et presque troué le papier.

L'idée d'extraire de la masse des archives, qui alors couvrait une cinquantaine de kilomètres de rayonnages et en occupe aujourd'hui près de deux cents, les documents les plus émouvants, les plus précieux pour

leur intérêt artistique ou historique, ou tout simplement les plus anciens, et d'en constituer un musée, remonte à Napoléon III. C'est une justice à lui rendre ; le souci d'inscrire sa dynastie dans le courant de l'Histoire nationale aura eu du moins pour résultat deux créations dont on peut lui être reconnaissant : le musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, et, aux Archives nationales, le musée de l'Histoire de France. Celui-ci fut inauguré le 19 juillet 1867. Il avait été préparé par une admirable équipe d'érudits, sous la direction de Léon de Laborde, alors directeur des Archives, et le travail accompli en cette occasion : recherche, choix et étude des quelque deux mille documents alors exposés, est l'un de ceux dont peuvent s'honorer les archivistes français : le catalogue qui fut édité — un gros volume in-quarto — est une véritable synthèse de la science historique, qui ne laisse rien ignorer du document présenté, tant pour son contenu — le rôle joué dans l'ensemble du drame par tel personnage d'humble apparence comme ce parchemin dont les sceaux aujourd'hui perdus ont scellé le rattachement de la Provence à la France — que pour l'étude externe, régie par ces sciences aux noms barbares, diplomatique, sphragistique, paléographie, qui permettent de discerner le faux du vrai, de rétablir une date ou de déchiffrer une abréviation ; à lui seul il témoigne de l'intérêt que les érudits d'il y a cent ans ont apporté à la création de ce musée.

Mais la muséographie était alors en retard sur l'Histoire ; ou plutôt, on ne soupçonnait pas encore qu'il pût exister une science ou tout au moins une technique des musées, ni que le musée prendrait dans la vie courante l'importance qu'on lui a vu prendre de nos jours. Le cadre réservé au musée pouvait certes, à lui seul, attirer les visiteurs : on lui avait consacré les grands appartements du palais Soubise, soit la partie la plus somptueuse de l'hôtel aménagé par Delamair au début du XVIIIe siècle, et qui reste, avec sa colonnade et sa vaste cour d'honneur, l'une des plus belles demeures du Marais ; le premier étage, qu'avaient décoré « avec une magnificence incroyable », aux dires d'un architecte du temps, des artistes tels que Boucher, Natoire, Vanloo, Restout, Trémolières, avait échappé aux détériorations révolutionnaires, et, chose plus remarquable, aux restaurations de l'époque Louis-Philippe, lesquelles n'avaient pas épargné le bel escalier peint par Brunetti, frère de celui de l'hôtel de Luynes, aujourd'hui à Carnavalet[1]. C'est là que

1. Un escalier monumental lui fut substitué, et, comble de disgrâce, cet escalier fut « embelli » en 1877 d'une peinture de Jobbé-Duval dont le sujet en dira plus long que tout commentaire. Elle représente, d'après le rapport d'un Inspecteur des Beaux-Arts, daté de décembre 1878 : « La France arrachant ses archives à la nuit des temps, d'où se dégage la Vérité qui va, à l'autre extrémité de la composition, confondre l'Erreur et l'Ignorance. » Composition hautement symbolique, on le voit. Convenons pourtant que le Palais Soubise a risqué pire encore, en une époque où sévissait la frénésie des embellissements : il avait été question d'élever dans la cour d'honneur une statue de 2,91 mètres, sur piédestal de 2,08 mètres, représentant Louis-Philippe en cuirasse et en chlamyde.

fut installé le premier musée des Archives, auquel devaient être bientôt adjoints, au rez-de-chaussée, les appartements du Prince, d'une grâce aussi délicate, dans leurs grisailles, que ceux de la Princesse dans leurs dorures. Tels qu'ils subsistent, les appartements princiers offrent de nos jours encore un très pur exemple de ce style rococo qui, goûté à l'étranger, en Bavière, en Prusse, plus encore que chez nous, n'a cependant produit nulle part des ensembles d'une élégance aussi parfaite.

Malheureusement, l'élégance s'arrêtait au décor : les vitrines du musée étaient, elles, agressivement de leur temps, un temps que l'on pourrait qualifier d' « antifonctionnel », caractérisé par sa curieuse prédilection pour tout ce qui était inadapté et encombrant ; ornées à profusion de têtes de sphinx et de fleurs de lotus en éventail, en bronze doré sur chêne noirci, celles de la chambre d'apparat faisaient, auprès des volutes et des médaillons de la boiserie, un effet plus saisissant encore que naguère la statue de Gambetta dans la cour du Louvre ; dans la salle des Gardes, on s'était contenté de chêne ciré, mais leur architecture en catafalque et leurs dimensions invraisemblables (12 mètres de long en moyenne pour chaque vitrine) donnaient vaguement, à cette vaste salle, des allures de chambre funéraire.

Les divers remaniements qui avaient eu lieu — notamment celui de 1938, par les soins de MM. François et Marichal — tout en améliorant la présentation des documents, n'avaient pu remédier aux défauts d'un matériel qui s'avérait chaque jour plus désastreux, car, en plus de leur apparence rebutante, les vitrines de l'ancien musée avaient l'inconvénient de laisser passer largement la poussière et la lumière du jour, si bien que, par exemple, ce petit dessin que traça distraitement, dans la marge de son registre, le greffier du Parlement de Paris lorsqu'il eut à enregistrer, le 10 mai 1429, la levée du siège d'Orléans, et qui reste la seule effigie de Jeanne d'Arc qui soit contemporaine de l'héroïne, après cinquante années d'exposition et plus, avait irrémédiablement pâli jusqu'à ne se distinguer qu'à peine sur le fond de parchemin. Heureusement, le musée ne s'ouvrait que trois heures par semaine, pour laisser entrer, le dimanche après-midi, les quelques visiteurs que le hasard des promenades dominicales avait attirés dans le Marais ; comme il n'était ni éclairé ni chauffé, les visites ne se prolongeaient guère que pendant la belle saison, quand les longs jours et la température le permettaient.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis la nomination de M. Charles Braibant à la direction des Archives de France qu'il prévoyait déjà la réorganisation du musée. Aujourd'hui, six ans d'efforts ont apporté des transformations qui certes sont loin d'être complètes, mais demeurent impressionnantes quand on mesure le chemin parcouru. Éclairé, chauffé, restauré, disposant de quatre gardiens et d'un matériel neuf, le musée reçoit des milliers de visiteurs dans des salles qui leur sont désormais ouvertes chaque après-midi, tandis qu'une moyenne de cent

cinquante écoliers par jour vient sur place apprendre l'Histoire de France dans ses documents authentiques.

Car, contrairement à ce qu'on pourrait croire, le document exerce sur la jeunesse, et même sur le visiteur moyen — pourtant moins accessible parce qu'il ne peut le rattacher souvent qu'à quelques vagues réminiscences scolaires — un attrait certain, renouvelé du goût de l'enfance pour les « histoires vraies ». En ce sens, le document-type, celui qui ne laisse aucune catégorie de public insensible, est évidemment le testament de Napoléon. Il est exposé dans l'ancien boudoir de la princesse de Soubise, devenu, dans les inélégantes boiseries qui remplacèrent au siècle dernier les peintures gracieuses de jadis, la salle du Premier Empire, la première réorganisée du nouveau musée. Le testament entier, qui comporte une quarantaine de pages, est conservé en chambre forte, mais on en a extrait un feuillet, celui qui contient la phrase fameuse que retiennent par cœur tous les écoliers : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine... » : impossible de rester froid devant cette feuille, datée « le 16 avril 1821, Longwood ». Il y a pourtant quelqu'un qu'elle n'a pas ému : l'agent du fisc qui, en 1853, lorsque le testament fut enregistré en France, a écrit, juste en dessous de la phrase fameuse, la formule d'usage : « Visé pour timbre à Paris, etc. » sans en omettre un mot et a noté, imperturbable, sa petite addition ..... Fr. 5 50

1 50

Fr. 7 »

Pareille indifférence eût peut-être été justifiée de la part d'un archiviste, car, s'ils ne sont pas tous aussi pathétiques, les autographes de Napoléon abondent aux Archives, témoins de l'effarante puissance de travail qui fut sans doute le trait essentiel de cet homme étonnant ; on a exposé, dans les « tirettes », sortes de volets mobiles qui rentrent dans la boiserie aux heures de fermeture, soustrayant ainsi les écritures fragiles aux atteintes de la lumière, quelques spécimens de ces notes nerveuses, griffonnées en marge d'un nombre infini de rapports sur toutes sortes de questions : rapport de la Chambre de Commerce de Lyon sur le monopole et la vente du tabac, rapport sur l'établissement d'un lycée à Nancy, rapport sur l'état des malades existant dans les hôpitaux de Paris ; et plus d'une fois, comme dans ce dernier cas, la note a pour objet de réclamer des informations supplémentaires : « A combien revient la journée d'un malade ? » — question à laquelle répond un second rapport, qui, rapproché du premier, nous apprend ce que l'empereur apprenait en 1807, que l'entretien d'un malade coûtait 1 fr. 56 par jour à l'administration. Quelquefois les annotations sont d'une sévérité sans ambages : « Je suis mécontent que le ministre me présente de pareils

commérages » et parfois aussi d'une banalité telle qu'on pourrait les attribuer à n'importe quel ministre de notre temps : « Les circonstances présentes m'obligent à refuser tout supplément de crédit... »

Mais il n'y a pas que les rapports administratifs — bien que l'Empire ait vécu, tout comme l'Empire romain, de ses militaires et de ses fonctionnaires — et l'on a tenté, dans cette salle, d'utiliser à fond les ressources des Archives, dont le propre est de présenter côte à côte les documents les plus officiels et les détails les plus prosaïques, voire les plus sordides : à côté du manifeste de Brunswick, la note des boissons consommées par l'escorte qui ramena de Varennes la famille royale. C'est ainsi que le sacre de l'empereur est ici représenté par la facture de son manteau : 18 200 francs — et pour apprécier il faut savoir que le budget de l'Instruction primaire se montait alors à 4 250 francs *par an*. Il y a le brouillon, couvert de ratures, de la fameuse lettre de Bonaparte au comte de Provence : « Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France : il vous faudrait marcher sur 100 000 cadavres. » Il avait d'abord écrit 60 000, puis il a arrondi le chiffre au centième supérieur. Il y a le décret de Berlin, par lequel fut décidé le Blocus continental, et les échantillons de tissus de remplacement proposés pour tenir lieu des cotonnades dont l'importation était désormais interdite. Et, pour finir sur une note plus tendre, il y a, à côté de la demande en mariage adressée par l'empereur à Marie-Louise (elle est signée : « Votre très affectionné cousin, Napoléon »), le détail de la layette du petit roi de Rome, confectionnée par mademoiselle Minette (« tient magasin de dentelles et frivolités »).

Les quatre salles qui font suite à celle-ci (salle du Dais, chambre, salon ovale et chambre d'apparat de la princesse de Soubise) n'avaient encore reçu qu'une installation provisoire, que la beauté d'un décor récemment rendu à ses couleurs et à son éclat primitif peut faire oublier. L'année 1955 a vu la salle du Dais devenir la salle de la Révolution, — l'époque assurément la mieux représentée aux Archives, avec le moyen âge. Sous l'ancien régime, les papiers d'État se sont plus ou moins confondus avec les papiers de famille, d'où d'énormes lacunes qui ne pourraient se combler que par des achats massifs ou encore, selon la politique inaugurée par M. Charles Braibant, par le dépôt, au moins sous forme de micro-films, des fonds les plus importants d'archives privées.

C'est à la Révolution que les Archives nationales doivent leur existence, puisque c'est sous la Convention que les archives de l'Assemblée, confiées à la garde de l'avocat Camus, devinrent celles de la nation, et que fut opéré l'énorme rassemblement — action positive de l'époque, par laquelle sont compensées bien des destructions inutiles — que Napoléon fit en 1808 transporter au palais Soubise, demeuré désert depuis 1789. Tous les épisodes de ce prodigieux « tournant de l'Histoire » — à propos duquel on peut sans crainte employer tous les lieux communs, tant ils y retrou-

vent leur sens originel — ont plus ou moins laissé leur trace, depuis ce registre qui est celui sur lequel tous les participants au Serment du Jeu de Paume ont apposé leur signature (y compris : « Martin (de Castelnaudary), opposant ») jusqu'à cette lettre de Lazare Carnot, annonçant au Comité de Salut public la victoire de Wattignies, depuis les derniers mots tracés par la citoyenne Corday (« Pardonnez-moi mon cher papa, d'avoir disposé de mon existence... ») jusqu'à ceux du citoyen Roland, trouvés après sa mort sur son cadavre (« Qui que tu sois qui me trouves gisant ici, respecte mes restes... ») ; cette plaque de cuivre, curieusement bosselée, c'est la Constitution de 1791, qui, gravée avec soin et placée symboliquement sous la pierre marquant l'emplacement de la Bastille, fut, au plus fort de la Terreur, descellée et envoyée au « mouton national », c'est-à-dire au pilon. Et ce billet couvert d'une grande écriture hachée : « Couthon, les patriotes sont proscrits, le peuple tout entier est levé... » porte, avec les trois signatures de Robespierre aîné, Robespierre jeune et Saint-Just, la date du 9 thermidor : le soir de ce jour, Robespierre, la mâchoire fracassée, gisait sur une table de l'Hôtel de Ville, — celle-là même qui se trouve aujourd'hui au centre du salon ovale, dans le gracieux décor peint par Natoire, racontant la légende d'Amour et Psyché.

On retrouve aujourd'hui dans la salle de la Révolution tous les documents qu'avait réunis sur le sujet le parfait historien de cette époque que fut Pierre Caron, avec, de plus, un certain nombre de pièces concernant la vie quotidienne : tableaux du prix des denrées, affiches qui transposent dans la réalité ce que les décrets exposés laisseraient encore dans le domaine de l'abstrait, depuis la vente du château de Versailles jusqu'à la fabrication du salpêtre ou la répartition par départements des hommes enrôlés lors de la levée en masse. Le choix de ces nouveaux documents a été fait par Mlle Mireille Rambaud, conservateur-adjoint aux Archives Nationales. Restait le problème de leur présentation dans une salle où le cadre — les boiseries de l'ancienne salle du Dais — imposait la plus grande discrétion ; notre décorateur Jacques Barré l'a résolu grâce aux vitrines « tout glace » dans lesquelles le mobilier, le support disparaissent littéralement, laissant toute leur valeur à la fois au cadre et aux objets exposés. Les documents sont pour la plupart enfermés dans des volets de plexiglas que le public manie lui-même aussi aisément que s'il les consultait sur un pupitre.

La salle du Moyen Age, elle, avait été réalisée selon des principes très différents. Là, en effet, les dificultés étaient grandes : il s'agissait de faire revivre pour le public mille années, les plus méconnues de notre passé, à travers des documents dont pas un seul n'est directement accessible puisque la plupart sont écrits en latin et que les trois quarts ne sont lisibles que pour les initiés. Que de pièces d'un intérêt capital fallut-il éliminer, parce qu'elles ne se présentaient que sous la forme d'un mor-

ceau de parchemin dépourvu d'attraits ! Force a été de s'en tenir aux œuvres spectaculaires, par exemple à ce rouleau d'Histoire universelle qui raconte l'histoire du monde depuis la Création jusqu'à la fin du XIVe siècle, et cela par des méthodes étonnamment modernes, avec des graphiques indiquant les généalogies et des illustrations montrant les principaux événements sous forme d'exquises petites miniatures ; — ou cet autre rouleau — 9,5 mètres de long — qui est, lui, un « rouleau des morts » : il a parcouru toute la France et une partie de l'Angleterre, porté d'abbaye en abbaye pour faire part aux moines de la mort de saint Vital, abbé de Savigny ; chaque abbaye ajoutait une invocation, un poème, une prière à la missive qu'elle avait reçue, et, s'ajoutant les uns aux autres, les morceaux de parchemin finissaient par former de longs rouleaux comme celui-ci, qui, symboles de la communion des saints, fournissent aussi du point de vue pratique quantité d'indications sur les itinéraires et l'état des communications au XIe siècle, au point que le Musée postal, y voyant la première forme des liaisons postales, en a fait faire un fac-similé à son usage.

Il y avait aussi la ressource des sceaux : ceux de la grande époque, du XIe au XIVe siècle, sont d'authentiques chefs-d'œuvre, modelés, dans leur faible relief, avec une sûreté qui défie la reproduction à grande échelle. L'admirable artiste qu'est Ina Bandy a pu ainsi exécuter, de ces sceaux de 7 à 8 centimètres de diamètre, des agrandissements photographiques mesurant 1 mètre de haut qui, disposés en frises, prennent une valeur sculpturale ; on se rend compte qu'un sceau a été pensé, travaillé, achevé, avec la même perfection qu'une cathédrale ; et la remarque vaut tout aussi bien pour les sceaux de simples paysans, décorés d'un rameau ou d'une fleur stylisée, que pour ceux des seigneurs, à cheval, brandissant l'épée — lorsqu'ils n'ont pas, comme ce sire de Forcalquier, choisi de se faire représenter jouant de la viole — ou des rois assis en majesté, le sceptre en main. Pour illustrer, à l'usage des écoliers, l'évolution du costume, ou celle des fortifications, remparts, portes, ponts, que montrent de préférence les sceaux de villes, M. René Fillon, qui dirige aux Archives l'atelier de reliure et à qui revient tout le mérite du montage des vitrines, a eu l'idée de présenter des séries de moulages de sceaux éclairés à la lumière noire : le moindre relief y devient lumineux, et se détache sur le fond sombre avec une transparence de vitrail. Les détails du vêtement médiéval en ressortent — cet admirable vêtement, simple et d'une splendeur jamais égalée par la suite : robes longues avec des recherches très « haute couture », comme les vastes manches tombantes ou les effets de drapés que retient une agrafe, et, pour le chevalier, le souple surcot passé sur la cotte de mailles, si différente de l'armure dans laquelle il s'emprisonnera vers la fin du moyen âge.

On a fait appel, bien entendu, à tout ce qui pouvait rappeler les personnages connus du grand public ; un parchemin, fût-il illisible et sans

beauté, ne laisse pas indifférent s'il émane de Charlemagne, surtout lorsqu'on sait que l'empereur a tracé de sa main telle partie du curieux monogramme qui sert alors de signature au même titre que le sceau. Et il n'est guère de visiteur qui n'éprouve quelque sentiment de confort intellectuel en reconnaissant, dans la vitrine consacrée à Philippe le Bel, une ordonnance sur l'altération des monnaies, un registre de l'interrogatoire des Templiers et même le rouleau du procès de Blanche de Bourgogne, la touchante victime de la tour de Nesle. Saint Louis est représenté par la fondation de la Sainte-Chapelle et celle d'Aigues-Mortes ; par un acte énumérant les aumônes qu'il s'oblige à faire chaque année, en carême, aux pauvres de l'Hôtel-Dieu : 63 muids de blé et 63 000 harengs ; par cette pièce, émouvante si l'on songe que, datée de Carthage, août 1270, elle fut probablement le dernier acte du grand roi : le codicille ajouté à son testament, pour désigner deux exécuteurs testamentaires remplaçant ceux que la peste avait déjà frappés. Non loin de là, une autre charte, du mois de septembre suivant, est scellée d'un sceau sans beauté, aux formes aplaties — le premier sceau de son fils, devenu roi, fabriqué hâtivement sur place, au moment où les croisés se repliaient sous le double assaut de l'armée musulmane et de l'épidémie. Enfin, un autre feuillet, tout simple, et datant de la fin du XIIIe siècle, indique la répartition des reliques du saint roi, avec une tranquille précision : « Les Prescheurs de Paris, un des os de la main... Notre-Dame de Paris, une côte... A l'abbé de Royaumont, une pièce de l'épaule. » C'est le propre du moyen âge, et probablement l'un des secrets de sa puissance d'expression artistique, que d'avoir ignoré le bon et le mauvais goût.

Que de chartes d'apparence insignifiante retiennent d'ailleurs l'attention dès que l'on a souligné d'un mot le détail qui leur a valu leur place au musée. Tel parchemin couvert de cette belle écriture du XIe siècle, aussi pleine, aussi noble qu'une voûte romane, c'est le plus ancien texte en anglo-saxon que l'on connaisse ; il est antérieur d'une dizaine d'années à la conquête de l'Angleterre par les Normands, d'une trentaine d'années à la tapisserie de Bayeux. Il est écrit moitié en latin, moitié en anglo-saxon, ce qui lui donne une amusante teinte d'actualité, en une époque où l'on parle de bilinguisme. Ici, c'est le traité de Brétigny, que l'on pourrait croire définitivement, lui, hors des atteintes de l'actualité et qui pourtant a fait l'objet d'une consultation il y a quelques années à peine, puisque des juristes internationaux s'y sont reportés à propos de nos revendications sur les îlots anglo-normands.

L'ensemble de la salle tente davantage de faire revivre une civilisation que d'évoquer les grands événements militaires ou politiques. Comment se sont créées ou développées les villes au moyen âge — et ici l'exemple de Paris s'imposait, comme s'imposait celui de Saint-Germain-des-Prés pour montrer le rôle des grandes abbayes dans la mise en valeur du terroir, rural ou urbain ; comment le droit de chasse ne fut en réalité

réservé aux nobles qu'en 1397, soit à l'extrême fin du moyen âge : comment le métier réglementé était la règle, et la corporation l'exception ; comment se faisaient les tractations entre marchands, d'une foire à l'autre, et souvent d'un pays à l'autre, car on voit tel seigneur, à Chypre, emprunter à des marchands italiens une somme qu'il leur rendra aux foires de Champagne — ce qui indique assez le caractère international du grand commerce médiéval. Et qui croirait à un contrôle médical à cette lointaine époque ? On voit pourtant un juré du roi au Châtelet transcrire la déclaration d'un médecin vérificateur, qui atteste que le malade qu'il a visité est « ôté de péril de mort, mais non encore de mehaing (maladie) ».

Il fallait aussi rendre sensible cet immense travail des « rassembleurs de terres » que furent les Capétiens. Et ici l'on a suppléé dans la mesure du possible à l'aridité des vitrines consacrées à l'Unité française au moyen d'une grande carte lumineuse que le public peut éclairer à volonté, à l'aide de boutons correspondant aux dates essentielles. Et l'on ne manque jamais de remarquer comment la limite de la France occupée, en 1429, lorsque va commencer l'épopée de Jeanne d'Arc, correspond d'assez près à la trop fameuse « ligne de démarcation ».

Il reste que, telle qu'elle est, cette salle ne révèle qu'une faible part de l'immense « trésor des chartes » que sont les Archives ; on en aura une image assez exacte si l'on sait que l'unique registre du Parlement qui y est exposé est extrait d'une série qui en comporte douze mille : toute la vie judiciaire de l'ancien régime, depuis le XIVe siècle jusqu'à la Révolution.

D'autres salles encore sont prévues, qui s'ouvriront au fur et à mesure des possibilités matérielles : au rez-de-chaussée, l'histoire contemporaine, tandis que, complétant l'étage actuellement ouvert, la salle consacrée à l'époque classique prendra place dans l'ancienne « Salle d'Assemblée », transformée jusqu'à présent en un dépôt de documents qui coupait fâcheusement le musée en deux parties ; et, montrant l'autre aspect d'une époque qui fut celle de l'équilibre européen, une seconde salle (« La France dans le Monde »), exposera à la fois les traités conclus sous l'Ancien Régime, et les grands voyages d'exploration, qui aboutissent si curieusement à la Guerre de l'Indépendance Américaine et à sa Déclaration des Droits, prélude à notre propre Révolution.

***

Bien que situé au cœur du Vieux-Paris, le palais Soubise est difficile d'accès ; le visiteur qui s'est aventuré dans le quartier du Marais ne le regrette généralement pas : encore doit-il y consacrer son après-midi, emprunter des lignes de transport assez mal commodes, ou, s'il est en voiture, s'engager dans le dédale de rues à sens unique qui font du Marais une sorte de labyrinthe. Décidera-t-on un jour, suivant le vœu

de quelques urbanistes, de rendre ce quartier à sa destination primitive, qui en fit un quartier de luxe ? Verra-t-on les vieux hôtels qui aujourd'hui servent tant bien que mal d'entrepôts, de hangars, d'ateliers, réservés à des fins culturelles pour lesquels ils seraient tout désignés — ce qui résoudrait du même coup, dans ces rues étroites, l'impossible problème de la circulation des camions et du déchargement de leurs marchandises ? Ce serait probablement trop raisonnable. En tout cas, M. Charles Braibant aurait fait, dans cette voie, œuvre de pionnier, en élaborant son projet d'une « Cité de l'Histoire » qui comprendrait tout le quadrilatère dans lequel se trouvent à présent logées les diverses sections des Archives, depuis la cour de Soubise jusqu'à l'hôtel de Boisgelin, et qui réunirait, auprès des dépôts, de la salle de travail et du musée, des salles de réunion et de conférences pour les sociétés savantes, une « maison des Chartistes », etc.

En attendant, pour se créer un public, le musée de l'Histoire de France doit lutter contre un certain nombre de difficultés matérielles, parmi lesquelles ces difficultés d'accès ne sont pas les moindres. Or, sur un point tout au moins, et grâce à la compréhension de l'Éducation nationale, la partie semble gagnée : le public scolaire, le monde des enseignants en tirent largement profit. D'ailleurs dans la plupart des établissements de la région parisienne, le musée possède aujourd'hui un « correspondant », soit un professeur — professeur d'histoire généralement — qui accepte de se faire notre propagandiste, reçoit nos invitations, fait connaître à ses collègues nos activités. Ces correspondants sont régulièrement invités lors des inaugurations ; le Service éducatif du musée organise pour eux des visites dirigées, et parfois même, grâce à des concours bénévoles, des concerts — concerts de mélodies ou de musique ancienne — ou des séances de cinéma.

Nous avons songé aussi au public le plus proche, celui qui a, dans ce quartier du Marais, sa résidence ou son lieu de travail. Deux fois par semaine ont lieu, entre midi et deux heures, de courtes causeries permettant à ceux qui disposent de quelque temps libre après le déjeuner, d'en profiter pour prendre connaissance de ces richesses qui leur étaient à la fois si proches et si lointaines. L'entrée en est, bien entendu, libre et gratuite ; les sujets traités sont intentionnellement variés, depuis « Le testament de l'Empereur » ou « La prise de la Bastille » jusqu'à « Saint-Germain-des-Prés au moyen âge » ou « La vie du seigneur féodal ». Très vite, l'assistance a passé d'une dizaine de curieux à une soixantaine ou davantage d'auditeurs qui sont devenus des habitués, posent des questions, suggèrent de nouveaux sujets à traiter, etc.

Enfin, nous songeons de plus en plus au public étranger. Déjà les cours de civilisation française à la Sorbonne utilisent le musée pour faire prendre contact avec ce passé de France, qui exerce au dehors un tel prestige, et que l'on s'était jusqu'à présent si peu préoccupé de faire con-

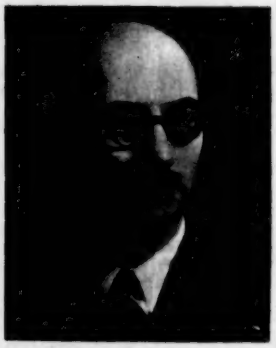
naître dans ses documents authentiques. Des visites guidées en anglais ont eu lieu cette année, de mai à juillet ; ce fut, pendant la saison de Paris, un premier essai, qui sera par la suite repris sur un plus large plan si nos moyens nous le permettent.

Enfin, tous les publics, du plus jeune au plus cultivé, peuvent, semble-t-il, trouver dans ces salles un objet d'intérêt, et d'un intérêt qui se renouvelle : depuis quelque temps, en effet, l'ancienne chapelle de l'hôtel de Guise a été consacrée au « Document du mois » ; il s'agit d'un document (ou d'un ensemble), récemment entré aux Archives — ou retrouvé dans les séries (ce qui est arrivé, par exemple, pour le testament de mademoiselle de Lespinasse, ou pour celui de Fénelon). Cette présentation avait été inaugurée par l'exposition des pièces officielles concernant l'établissement, à Brazzaville, du Haut-Commissariat de l'Afrique libre, en 1940 — car le domaine des Archives s'étend jusqu'au passé le plus récent. Elle s'est poursuivie, de mois en mois, au gré de l'actualité : le centenaire de Lamennais, par exemple, a été l'occasion d'exposer les papiers relatifs aux démêlés que l'*Avenir* eut avec la censure (« l'un des journaux les plus anarchistes », disent les rapports de police). Et le développement que prennent à l'heure actuelle les dépôts d'archives économiques, par exemple, permet d'en varier indéfiniment l'intérêt : lors d'une exposition qui eut lieu en 1951 sur le thème « Un demi-siècle d'Histoire » tous les visiteurs se penchaient sur le premier registre de la maison Renault (au capital de 30 000 francs), devenue depuis la Régie Renault, registre sur lequel on lisait à la première ligne :

Achat d'un timbre caoutchouc..... *Fr.* 0 60.

Vues sous cet angle, les Archives sont un merveilleux, un inégalable intermédiaire entre le passé et le présent ; l'ambition du musée serait, à cet exemple, de rétablir les ponts entre l'érudition et le grand public, de créer, dans la vérité de l'Histoire, un lien entre le monde des savants et celui de tout le monde.

RÉGINE PERNOUD



COMMUNISME ET NATIONALISME

par Ed. Giscard d'Estaing

La poussée du communisme dans le monde est un phénomène général qui suscite partout les plus graves préoccupations. La France y est plus intéressée que quiconque en raison de ses territoires d'outre-mer, auxquels son avenir se trouve étroitement lié. Mais alors que le communisme en Russie et en Chine apparaît surtout sous l'aspect d'une construction politique et sociale puissamment idéologique, il recouvre plutôt dans l'Union française une aspiration nationaliste à l'indépendance. Dans tous les cas, communisme et nationalisme se montrent intimement conjugués, au point que nous les croyons parfois solidaires. Comme il s'agit du problème le plus grave pour l'avenir du monde, un effort pour essayer de clarifier, en les dissociant, des éléments généralement confondus, n'est donc pas inutile. Dans un sujet aussi complexe on ne saurait prétendre aboutir à des conclusions inattaquables. Mais ce serait déjà beaucoup que de montrer combien sont inexactes les idées toutes faites sur lesquelles vit actuellement l'opinion.

Communisme et defaite.

L'erreur première est de poser comme certain que le communisme représente objectivement parlant un progrès, que son avènement est à la fois souhaitable et inévitable et que, par conséquent, c'est se mettre dans le courant de l'histoire que de collaborer à une évolution jugée irréversible. Lorsqu'une certaine fraction de l'intelligence française déclarait que la bolchevisation d'un pays était la meilleure solution pour demain, cette affirmation pouvait impressionner, mais elle n'était qu'une hypothèse, bien qu'elle prétendît apporter une précision démonstrative sur un sujet qui échappe en réalité à la foi puisqu'il est d'ordre matériel, et à la démonstration puisqu'il relève de l'avenir.

Restons dans le domaine de ce qui est perceptible. On y constate que le communisme n'est apparu qu'à la fin des guerres et, qui plus est, des

guerres perdues. Il s'installe sur les convulsions sociales de la débâcle comme la gangrène se développe en bordure d'une plaie.

La commune de Paris est née de la défaite de 1871. La prise de pouvoir de Lénine en Russie est sortie de l'effondrement de 1917. La mise en tutelle des pays satellites de l'U.R.S.S. a frappé les États entraînés dans la catastrophe allemande : Allemagne de l'Est, Tchécoslovaquie, Hongrie et Roumanie. Le meilleur observateur de la politique chinoise signale la prévision que formulait Mao Tsé Toung en 1932 : « C'est la guerre sino-japonaise qui va enfin donner sa chance en Chine au parti communiste. » On peut donc dire que si, fort heureusement, tous les pays vaincus ne sont pas les victimes du communisme, par contre toutes les victimes du communisme ont été des pays vaincus.

Cette constatation est renforcée par le comportement des peuples attaqués par les communistes ou soumis par eux. En Europe, l'Autriche s'est bien défendue contre un régime qu'elle a pratiquement éliminé malgré l'occupation bolchevique. Et si l'U.R.S.S. s'oppose à des élections libres en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne et dans l'Allemagne de l'Est, c'est qu'évidemment les résultats n'en seraient pas douteux ; les preuves en sont données par la situation de Berlin et des confins orientaux de l'Allemagne où la résistance est organisée contre un régime politique imposé mais détesté, ainsi que par l'exode incessant des populations soumises qu'on s'efforce d'enfermer à l'intérieur d'une frontière hérissée de barbelés et à travers laquelle cependant des millions de récalcitrants sont arrivés à s'évader ou continuent à passer à un rythme impressionnant : 10 325 en avril 1955, 12 740 en mai, 12 080 en juin, 12 749 en juillet, 25 690 en août... En Asie, la situation de l'ancienne Indochine constitue un test frappant. L'Occident tout entier devrait être impressionné par cet exode d'un million de Vietnamiens du Nord, qui ont préféré tout abandonner de leurs biens et de leur famille, et risquer la mort, pour fuir le régime que l'on présente comme le paradis des prolétaires.

L'évolution des pays que la guerre a ébranlés et qui auraient pu être normalement tentés par le communisme, est également instructive. Dans l'Allemagne de l'Ouest, aux élections de 1954 qui ont eu lieu en Hesse et en Bavière, sur 7 500 000 votants, les communistes n'ont eu que 290 000 voix ; à Brême, en octobre 1955, les communistes n'ont eu que 5 p. 100 de voix, au lieu des 6,4 qu'ils avaient encore en 1951. Un cas aussi frappant est celui du Japon dont la structure économique, sociale et politique aurait pu s'effondrer. Aux dernières élections de février 1955, deux députés communistes seulement ont été élus dans une Chambre comportant 467 membres. La Fédération des Etats indonésiens, groupant les vastes Iles néerlandaises, est née dans les pires conditions politiques et économiques. Les élections de septembre 1955 ont permis à 26 850 000 électeurs de voter. Les trois partis nationaux (indonésien,

musulman et musulman orthodoxe), ont obtenu 19 850 000 voix, le parti communiste en ayant 6 200 000, soit 23 p. 100 au total, ce qui n'est encore que le pourcentage français. La Thaïlande, le Cambodge sont ouvertement anticommunistes. La Birmanie même, qui est apparue à beaucoup comme un des points les plus vulnérables de l'Asie, a mis hors la loi le parti communiste et, depuis huit ans, traque les bandes révolutionnaires. La situation aux Indes est d'une extrême complexité. Quelques réserves qu'il faille faire sur des élections influencées par des quantités d'impondérables dans un pays où d'ailleurs l'enthousiasme des foules revêt les aspects les plus contradictoirement spectaculaires, on peut remarquer que la dernière consultation connue, qui eut lieu dans l'État d'Andhra en mars 1955, a donné aux communistes 15 sièges sur 196 au Congrès, alors que précédemment ils en détenaient 40.

Peut-on s'en étonner, si l'on compare, sur le seul terrain économique, les résultats obtenus par des régimes de liberté et par la tyrannie. On pense bien que nous n'allons pas ici prétendre que le niveau de vie de chacun est suffisant dans le monde libre, ou ignorer des réalisations matérielles heureuses sous le régime communiste. Mais qui pourrait nier que les niveaux de vie moyens dans l'une et dans l'autre zone sont incomparables ? Les besoins vitaux d'une masse de 800 millions d'habitants soviétisés ne sont pas comblés par la splendeur de l'unique métro dont ils puissent s'enorgueillir ; la situation reste précaire du côté des aliments, vêtements, transports, routes, hôpitaux non pas seulement dans la capitale que l'on montre aux étrangers, mais dans les coins les plus reculés de l'U.R.S.S. Le docteur Stardinger, qui y a passé six années, vient de publier des observations remarquables par leur précision. Nous relèverons, sous sa plume, cette constatation : « C'est sur l'exploitation des paysans que repose tout le train de vie de l'Union. C'est grâce à elle qu'ont pu se réaliser les progrès incontestables de la grosse industrie, qui ont été eux-mêmes la base de tout développement et de l'armement. On admet que le paysan moyen russe reçoit le dixième de la valeur de ses produits, on ne peut se figurer combien sa vie est misérable. »

Résumons-nous : il n'y a pas dans le monde entier un seul exemple d'un pays qui ait, librement et dans la paix, choisi le communisme.

La poussée des nationalismes

Le mouvement nationaliste qui soulève actuellement une grande partie du monde est de nature absolument opposée. Il correspond en effet incontestablement à une volonté qui, pour être plus ou moins latente, n'en est pas moins générale et, dans l'état actuel du monde, paraît même irrésistible. Les peuples croient qu'ils ne peuvent réaliser leur destin et donner toutes leurs chances à leurs nationaux (même si leur nation

n'a aucune réalité historique) que s'ils sont pleinement indépendants. Il est infiniment probable qu'ils se trompent. Mais là n'est pas la question. Le « principe des nationalités » est une idée-force, qui heureusement a perdu beaucoup de sa virulence en Europe, mais qui y a fait assez de mal pour que nous puissions comprendre la faveur dont elle jouit dans des régions moins évoluées que les nôtres. Or il se trouve que le principe des nationalités se présente aujourd'hui sous une forme particulière et qu'il s'identifie avec la lutte contre le colonialisme.

Nous perdons notre temps si nous croyons que les bienfaits physiques, moraux et spirituels que l'Europe a apportés à des populations hébétées de servitude et de misère sont portés au crédit des métropoles politiques. Ce qui est en cause en effet n'est pas le processus d'enrichissement et d'élévation d'une fraction de l'humanité, mais seulement l'apparence formelle de son indépendance politique. La preuve en est donnée par le refus de comparer les progrès de l'instruction, de la formation technique, de la sécurité sociale, des conditions d'habitat dans les nations dites colonisées et dans les nations dites souveraines, en Amérique du Sud, en Afrique ou en Chine.

La France est assez directement accusée pour que nous n'ayons pas de scrupules à poser la question de savoir si les habitants du bassin de l'Amazone ou de la cordillère des Andes jouissent d'un standard de vie supérieur à celui des Noirs d'Afrique-Occidentale française ou des Arabes du Maroc. On pourrait croire que le problème essentiel pour les dirigeants du monde est de tirer indistinctement de leur misère aussi bien les riverains de l'Orénoque et du Houang-Ho que ceux du Niger ou du Mékong, et que ce qui les distingue tient uniquement au degré relatif de leur dénuement ou de leur bien-être. Mais la seule question posée devant l'opinion mondiale est celle de l'indépendance politique : dès lors que le Gabon est incontestablement une colonie, l'hôpital moderne dans lequel le Noir est sauvé (par nous) de la lèpre à Lambaréné relève de l'oppression colonialiste, tandis que l'éléphantiasis n'indigne personne si celui qui en meurt est citoyen d'un État admis à l'O.N.U. où il témoigne des bienfaits de la souveraineté politique...

Quoi qu'il en soit, le fait est là : tous les peuples, même s'ils n'ont jamais formé un État, aspirent à conquérir leur souveraineté ; et la seconde moitié de notre siècle sera probablement marquée par l'aboutissement de cette aspiration générale. Or, les convulsions qui accompagnent l'accession d'un peuple à l'indépendance sont une occasion exceptionnelle dont les communistes s'emparent, faute des défaites ou des guerres qui sont encore plus favorables pour eux.

Une pareille alliance, bien loin d'être naturelle comme on est parvenu à nous le faire croire, est, au contraire, paradoxale, et c'est ce dont les dirigeants nationalistes commencent à se rendre compte. Le premier paradoxe tient à ce que le communisme, au lieu de faciliter l'enri-

chissement des foules et leur libération économique, ne fait qu'ajouter le poids de ses erreurs économiques aux difficultés inhérentes à une transformation administrative, sociale et politique. Il est vrai que cette aggravation systématique de la misère, bien loin de déplaire aux agitateurs communistes, constitue justement le mécanisme de paupérisation dont ils ont besoin pour exploiter un désespoir qui les favorise. Toutes proportions gardées, une famine en Mongolie ou au Tonkin sert leur but lointain pour la même raison qui leur fait, à Paris, refuser avec passion les augmentations de salaires ou l'allongement des congés payés susceptibles d'endormir la fureur revendicatrice d'hommes insatisfaits.

Mais si évident que soit cet aspect de la collusion communisme-nationalisme, il ne saurait avoir une influence déterminante, les réalités économiques et les passions politiques se déployant, dans les structures nationales primitives, sur deux plans incommuniquables. Le second paradoxe, le plus grave, est que le communisme est un régime de domination politique et de tyrannie auquel les indépendances nationales sont incapables de résister car il y a incompatibilité entre elles et lui. Les hommes ayant quelque clairvoyance auraient pu s'étonner que les dictateurs imposant à leurs sujets la plus stricte des camisoles de force soient les mêmes qui, en dehors de chez eux, appellent au soulèvement au nom de la liberté. Ainsi exige-t-on des élections à Hanoï et les refuse-t-on à Dantzig. Ainsi provoque-t-on des grèves à Calcutta et fusille-t-on les syndicalistes à Stalingrad. Mais on est peu sensible à ce qui se passe hors de chez soi, tandis que les contradictions deviennent de plus en plus apparentes au fur et à mesure que l'on voit tenter d'appliquer, à son propre domaine, ce qu'on ne connaissait jusque-là que par ouï-dire.

L'U.R.S.S. apparaît enfin dans le monde pour ce qu'elle est, c'est-à-dire la puissance la plus agressivement représentative de ce qui mérite de s'appeler, au sens le plus strict du terme, le colonialisme, c'est-à-dire le gouvernement politique d'un pays par des cadres venant d'une autre nation ou lui obéissant. De sorte qu'aujourd'hui, parmi les pays sous-développés, qui étaient en même temps pour partie des pays colonisés, une nouvelle évidence est en train de s'affirmer : le communisme utilise le nationalisme pour, après des convulsions ou des malheurs qui seraient après tout tolérables s'ils étaient des étapes vers l'indépendance, leur dérober précisément ce qu'ils croyaient être en train de conquérir.

La conférence de Bandoeng, qui s'est tenue en avril 1955, a soulevé des commentaires contradictoires, Il semble toutefois qu'il faille discerner deux tendances qui se sont exprimées avec une égale force, et qui sont d'ailleurs les deux aspects d'une volonté unique, mais sur chacune desquelles les observateurs ont mis l'accent suivant leurs opinions personnelles. La première est que les peuples d'Asie entendent assurer leur indépendance intégrale par la suppression de toutes traces colonia-

listes ; et la seconde, est que ces mêmes nations refusent toute intervention et toute ingérence de l'étranger, y compris celle du communisme.

Sans doute de telles affirmations ne sont aujourd'hui que des vœux, car l'économie a des exigences que l'on ne saurait mépriser, et les grands États ont des moyens de persuasion qu'il est difficile d'ignorer. Cependant on reconnaît dans cette politique une idée, prématurée parce que les conditions physiques et intellectuelles ne permettent que de prévoir à terme ce que l'on voudrait réaliser immédiatement, mais cependant parfaitement valable et qui consiste à se dégager de ce qu'on appelle le colonialisme mais à repousser avec la même force le communisme. Lorsqu'on constate que les Hindous se sont acharnés à chasser les Anglais et qu'aussitôt après ils ont déployé tout leur zèle pour leur demander de rester, il n'y a contradiction qu'en apparence, car il était nécessaire que le régime politique anglais s'effaçât, mais il est également nécessaire que la collaboration économique et politique avec l'Angleterre se maintienne. De même, le 10 décembre 1955 s'est ouverte à La Haye une Conférence hollando-indonésienne pour reprendre la collaboration des deux pays.

La solution française

C'est dans de telles conjonctures que se présente la solution française, contre laquelle on s'est parfois élevé, qui s'est singulièrement dégradée par notre manque de décision, mais dont par ailleurs on perçoit de plus en plus la valeur, si on sait l'adapter à des événements qui évoluent rapidement.

Beaucoup de Français osent à peine prononcer encore les mots d'Union française qui leur paraissent relever de la chimère. La vérité est plus probablement que le fossé se creuse entre l'idée ambitieuse d'unité, qui résultait surtout des termes d'une Constitution abstraite, et le fait que les membres disjoints de cette Union échappent aux cadres dans lesquels on avait cru qu'ils s'inséraient. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne puisse faire empiriquement coïncider le déroulement des événements avec la direction générale que nous pouvons leur suggérer si nous savons infléchir nos théories. C'est dans ce sens que les événements qui se déroulent dans nos territoires d'Outre-Mer sont dignes de la plus haute attention.

L'Union française comprenait trois États associés : la Tunisie, le Maroc et l'Indochine. Pendant ces derniers mois, ces divers pays ont poursuivi des destins divergents à travers de véritables et atroces guerres civiles, et certains se demandent s'ils ne sont pas définitivement perdus pour la France. S'il en était ainsi il faudrait d'ailleurs admettre que le même phénomène devrait se produire prochainement pour l'Afrique Noire et pour Madagascar. La nature des liens que l'on défait, mais aussi des liens que l'on noue, engage donc non seulement l'avenir des États actuellement existants, mais celui des territoires qui accéderont demain à des

statuts analogues. En définitive, la partie qui se joue est capitale pour la France et elle l'est également pour les territoires qui conquièrent à présent ou qui conquerront demain leur indépendance. Or nous voyons jouer de la façon la plus nette les deux composantes, communisme et nationalisme, dans les différentes parties de notre ancien empire.

En Indochine, la distinction est évidente puisque, sous le couvert d'un nationalisme qui ne se trouvait pas suffisamment satisfait, c'est en fait aujourd'hui le communisme pur et simple qui est installé au Vietminh, tandis qu'au Vietnam un Gouvernement national et courageux s'efforce de réaliser son indépendance en repoussant de toutes ses forces le totalitarisme politique qui écrase une si grande partie de l'Asie.

Pour être moins nette, la situation est cependant très voisine en Tunisie et au Maroc. Les deux chefs de Gouvernement qui sont actuellement au pouvoir y sont arrivés à la suite de luttes menées par des fanatiques qui ont exploité un patriotisme dont ils prétendaient avoir le monopole. Dès leur installation ils ont agi en hommes d'État, c'est-à-dire qu'ils ont refusé de s'associer à l'imposture qui prétendait confondre deux éléments en réalité profondément différents. On ne peut certes pas dire que la France ait été tendre pour Bourguiba, qu'elle a longtemps emprisonné non sans raison d'ailleurs. Il n'en est que plus frappant de voir avec quelle véhémence il se met aujourd'hui en travers des anarchistes communisants et xénophobes qu'inspire la Ligue arabe. Il a certes quelque mérite à reconnaître que c'est en compagnie de la France, et à ses côtés, que la Tunisie a le plus de chances de poursuivre, dans une paix relative et avec les moindres complications, une évolution qu'elle a si heureusement amorcée sous l'administration française, mais s'il adopte cette attitude c'est parce qu'il la juge la plus conforme à l'intérêt de son pays.

Les déclarations du sultan du Maroc, comme celles de son premier ministre, lequel a été colonel dans l'armée française, ont également surpris l'opinion française au lendemain de discussions passionnées et d'abominables attentats, qui l'ont profondément révoltée. Il apparaît justement que tant de crimes, dont les Français et les Marocains travaillant avec eux sont victimes, ont surtout pour objet d'opposer violemment, sous prétexte de patriotisme, Français et Marocains et de créer entre eux des haines que leurs auteurs espéraient devoir être inexpiables. L'effort des dirigeants du Maroc est au contraire plein de réalisme politique et d'intelligente compréhension des véritables données du problème.

Ainsi les réactions du Sultan, comme celles de Bourguiba, et, à l'autre bout du monde, celles de Diem, montrent ce que peuvent être des mouvements nationalistes, qui, lorsqu'ils ont fait une étape avec le communisme, étape d'ailleurs infailliblement et horriblement sanglante, essaient de se débarrasser de lui et de prendre conscience de leur véritable intérêt. Nous ne savons pas ce que sera l'avenir qui est lourd de

menaces, et il se peut que de nouveaux attentats, de nouvelles hésitations, de nouvelles révolutions, de nouveaux crimes, arrivent à brouiller encore des relations qui sont certes précaires ; mais nous savons ce qu'est le présent, et c'est sur lui au moins que nous devrions porter un jugement objectif sur lequel ensuite nous nous efforcerions de calquer notre politique.

Lorsque la France parle d'organiser dans l'Union française l'indépendance dans l'interdépendance, il est facile de prétendre que ce ne sont que des mots et qui n'ont même pas la netteté des définitions logiques, dont les Français sont, paraît-il, si friands même lorsque sous elles s'effrite tout réalité. Les deux mots représentent pourtant deux aspects inséparables d'une même évolution. L'un, si l'on veut, se réfère à une aspiration, tandis que l'autre admet le monde contingent dans lequel il faut vivre. S'imaginer que l'indépendance résout toutes les questions, c'est penser au XXe siècle avec un esprit du passé ou, ce qui revient au même, c'est se contenter d'un objectif que l'expérience des peuples plus évolués a déjà largement dépassé. Ce que les peuples de la Ligue arabe appellent l'indépendance rappelle les conceptions historiques de Clotaire ou de Louis le Débonnaire partageant leur royaume comme des troupeaux. On ne peut pas ne pas être frappé par l'opposition que présentent un Orient dont la nébuleuse se scinde en noyaux indépendants, et un Occident dont les nations, après s'être construites au cours d'une magnifique évolution historique, font tomber les barrières entre elles, organisent une armée commune et cherchent à s'associer.

Il est facile de voir de quel côté est le progrès, mais il faut bien convenir que chacun doit passer par les mêmes étapes et qu'on ne saurait les brûler. Le véritable problème, pensons-nous, est le temps qu'exigent, pour se former, les nouvelles notions de solidarité et d'interdépendance. Or tout, maintenant, va beaucoup plus vite qu'autrefois. L'Union française, lorsqu'elle sous-estimait les caractéristiques profondes de populations qu'elle voulait assimiler, pouvait passer pour retarder sur les événements ; et, aujourd'hui, lorsqu'elle accepte ou suscite des indépendances nationales toutes jeunes et grisées par leurs passions déchaînées, elle peut passer pour anticiper trop largement sur l'avenir. Cependant, cette double oscillation donne aussi la mesure des aptitudes et de la souplesse d'une telle organisation. Mais les choses vont vite et il ne faut pas se laisser distancer par elles. On disait autrefois qu'un certain empire était toujours en retard d'une idée et d'une année. La France n'est sûrement pas en retard d'une idée elle qui fait, au contraire, jaillir, dans le domaine intellectuel, les espoirs les plus audacieux. Mais elle risque fort, du fait de sa pénible aboulie politique, d'être en retard d'une année, avec cette circonstance aggravante qu'au train où vont les choses, en une année de maintenant il se passe autant de choses qu'en un siècle d'autrefois.

ED. GISCARD D'ESTAING

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

JOSEPH KESSEL

Cet écrivain français de sang russe est né en Argentine, et fut écolier sur les bords de l'Oural, les rives du Lot, les berges de l'Oise et les plages méditerranéennes. Voyageur malgré lui, il le restera toute sa vie, ayant gardé du va-et-vient de son enfance le goût nomade d'être ailleurs. « J'ai la frénésie du voyage, dit-il, une curiosité du monde qui me donne la bougeotte. Il me manque encore de connaître l'Australie, les îles polynésiennes et le Grand Nord. Mais j'irai. »

Il ira sûrement. Jef, comme le nomment ses amis, ne reste jamais longtemps à Paris. Quand on l'y rencontre, la première chose qu'on lui dit c'est : « D'où arrives-tu ? » En le quittant, on lui demande : « Où vas-tu ? » Et ces questions ne demeurent jamais sans une réponse précise. Jef et sa puissance carrure, Jef avec sa crinière au-dessus de sa face ravinée par le torrent de ses jours et ses nuits, Jef et ses yeux couleur d'enfance et son sourire de bonté. Jef est toujours en partance.

Si dans sa jeunesse, son père a lui aussi changé si souvent de lieux, ce ne fut pas comme son fils désir de bouger, mais contrainte forcée. Il était né dans un ghetto lithuanien, issu d'une famille qui tenait tellement à ses traditions juives, que les enfants y avaient défense d'apprendre le russe. « Pour mes grands-parents, raconte Kessel, étudier c'était forcément devenir athée. Mon père acheta en cachette une grammaire russe, et passa un examen équivalent au bachot. Mais, dans ce temps-là, pour

entrer à l'Université, un Juif devait avoir 20 sur 20 en toutes matières. C'était, contrairement au but poursuivi, créer une élite juive parmi les rares élèves qui réussissaient ce tour de force. Mon père rata l'examen de quelques points. Il y avait en ce XIXe siècle, un baron Hirsch dont l'ambition était de faire sortir des ghettos russes cinq millions de Juifs polonais et lithuaniens contraints d'y demeurer, et qui ne pouvaient s'y livrer qu'à l'usure ou au petit artisanat. Les pogroms étaient fréquents et Hirsch, dont l'idée est comparable au mouvement sioniste d'aujourd'hui, avait acheté en Argentine une terre aussi grande qu'une province, appelée l'Entra-Rios, dont il rêvait de faire une colonie juive. Il protégeait mon père, dont il reconnaissait la valeur, et l'envoya à Paris où celui-ci fut à la fois clerc de notaire, professeur à l'école hébraïque, étudiant à la Faculté de Médecine. Et c'est toujours grâce à Hirsch qu'il partit pour Montpellier y terminer sa médecine. C'est là qu'il rencontra et épousa ma mère, comme lui étudiante, juive et Russe, mais au contraire de lui, appartenant à une famille riche, son grand-père étant propriétaire de grands magasins dans plusieurs villes. Par reconnaissance pour Hirsch qui avait besoin de médecins dans l'Entra-Rios, mon père abandonna les travaux de psychiatrie auxquels il voulait se consacrer, pour aller en Argentine, et c'est comme ça que j'y suis né, et que là-bas on me considère comme un écrivain argentin. La vie dans l'Entra-Rios était dure, c'était celle des pionniers ; ma mère ne supportait pas le climat et tomba malade. Nous sommes donc retournés en Russie, à Orenbourg (aujourd'hui Sverdlosk) sur l'Oural, où naquit mon frère Lazare. Après une année difficile, nous repartîmes pour la France, où mon père s'établit médecin de campagne dans le Lot, et peu de temps après nous nous installions à Montlhéry où naquit mon frère Georges. Mais mon père avait la nostalgie de la Russie, et à quarante ans, courageusement, repassa des examens pour avoir sa licence de médecin russe, et nous retournâmes à Orenbourg. J'étais bilingue, en France mes parents me parlaient russe, en Russie ils me parlaient français. J'avais dix ans, je lisais Pouchkine et Lermontoff, et je me souviens aussi, c'était en 1904 époque de la première Douma, des pogroms durant lesquels mes frères et moi devions rester cachés. C'était encore la Sainte Russie. Il n'y avait pas de monnaie, on vivait sous le régime du troc, et sur l'autre rive de l'Oural commençait l'Asie. Tout cela me fascinait. J'ai vu les grandes caravanes venant de Samarcande soulever la poussière des steppes asiatiques. Lazare et moi, nous allions au lycée d'Orenbourg. Nous venions d'une petite école libre de Montlhéry où il se passait des scènes à la Dickens. Les enfants y étaient fouettés, frappés à coups de règles sur les doigts, mal nourris et vraiment affamés. Mon frère et moi étions externes, et par conséquent moins malheureux que les autres élèves. Un jour il me restait de mon goûter apporté de la maison, une pomme. Elle excita la convoitise de mon voisin de classe et il me la demanda. « La mangeras-tu si je la trempe dans l'encre ? dis-je. — Oui,

» répondit le pauvre gosse. » Et je le fis, et il la croqua. Je n'ai jamais pu oublier cela, et je le raconterai si j'écris un jour le récit de mes mauvaises actions. »

Celle-ci, qui révèle déjà le goût du *test* pour reportage vécu, où Kessel souvent exerça son talent, lui sera aisément pardonnée, en compensation de certaines heures sombres que connut aussi son enfance, pourtant choyée par des parents exquis. Mais quelle est la mère qui n'a pas pèché par méconnaissance de la susceptibilité imprévisible des enfants ?

« A l'école de Montlhéry, continue Jef, Lazare et moi nous portions des tabliers noirs. Comme ils n'étaient pas usés, nous les portions encore au lycée d'Orenbourg, où l'on nous ridiculisait si bien que nous nous battions sauvagement pour défendre le prestige de nos tabliers. Plusieurs fois déchirés dans ces bagarres, ma mère se décida à les remplacer par des blouses russes. Très solides, nous les portions encore au lycée de Nice, et tout recommença, moqueries, batailles, pour le prestige de la blouse russe. Nice, où pendant cinq ans nous avons perpétuellement déménagé, rêve-t-il. Cette grande ville étendue au bord de la mer, comme pour de perpétuelles vacances, avec le soir ce long collier de lumières scintillantes, je l'aimais mais j'y ai souffert aussi. Au lycée, tous les matins on disait la prière, agenouillé dans la classe. Je restais debout, les bras croisés. Être obligé ainsi de se singulariser, cela marque une vie : ou cela brise, ou cela rend indifférent à tout. »

Mais Kessel n'est indifférent à rien, il est courageux, voilà tout.

Après Nice, ce fut Paris, le lycée Louis-le-Grand, le second baccalauréat, puis la guerre de 1914. Kessel qui rage d'être trop jeune pour s'engager prépare à la Sorbonne sa licence de lettres, mais il ne rêve que théâtre. En même temps pour Georges, son petit frère, il se fait conteur, il invente des histoires pour le distraire, puis il les écrit, Lazare les illustre, et ils rédigent un journal manuscrit pour les délices de Georges et de leurs camarades. Et ce groupe d'enfants joue la comédie. Mais M. Kessel, savant médecin, renie la vocation théâtrale de ses deux fils aînés. Sur ce, Mme Kessel ne reçoit plus d'argent de Russie, et Jef rêve de se payer des leçons de diction. Alors il pense à son professeur de Nice, qu'il adorait, et qui écrit au journal des *Débats*. Il lui propose de lui envoyer un article sur la Russie. Celui-ci est accepté et avec ce premier gain, Jef s'inscrit avec Lazare au cours d'Henry Mayer, sociétaire de la Comédie-Française. Enfin les deux frères sont reçus au Conservatoire. Jef est appelé par Paul Gavault à jouer don Diègue à l'Odéon. Il lui faut un pseudonyme, son père lui conseille ironiquement celui de Dourak, idiot en russe, et Kessel devient pour un temps Jean d'Hourac. Cependant, tout en jouant de petits rôles, il continue à préparer sa licence de lettres, entre aux *Débats* à poste fixe, et découvre en même temps les filles et l'alcool. « Tu mourras à ce régime, lui dit son père, j'aime encore mieux que tu t'engages. » En 1916 donc, Kessel s'engage dans l'artillerie, mais passe bientôt dans l'aviation comme

observateur. « C'était, dit-il, l'âge héroïque de l'aviation. On volait inconscient sur des appareils de hasard, et je n'ai jamais eu peur. Maintenant où je passe mon temps à voyager dans de bons avions, j'ai toujours une appréhension et je ne pense qu'à leur fragilité. »

« En octobre 1918, continue-t-il, on demanda des volontaires pour la Sibérie, je me proposai, mais je regretterai toujours, étant parti le 11 novembre, d'avoir raté l'armistice à Paris et ses heures de liesse délirantes. Mon arrivée à New York reste un des plus beaux souvenirs que puisse rêver un homme de vingt ans. Je suis resté deux jours sans dormir, et je ne me rappelle rien de précis que l'enthousiasme de l'accueil qui nous fut fait, et les pluies de papiers déchirés sur nos têtes. La France à ce moment-là était vénérée aux États-Unis. Nous devions les traverser jusqu'à San Francisco. A Chicago, les gens se couchaient sur la voie, pour empêcher notre train de partir. J'ai fait le même trajet en 1943, mais quelle différence ! En 1918, c'était grisant. Je suis resté huit jours en Californie, puis ce fut le Japon, et Vladivostok. Là j'étais, en quelque sorte, chef de gare. Je devais former des convois. J'avais une haute solde que je dépensais à l' « Aquarium », la boîte de nuit de l'endroit. Il n'y avait que vingt courtisanes dans toute la ville. Elles avaient le droit de se montrer difficiles, et il s'agissait de les séduire avant de les approcher. Je ne me couchais jamais ; à l'aube je voyais rentrer les brise-glace sur la mer du Japon, et je retournais à mes convois. Je rentrai à Paris au printemps 1919, en faisant le tour du monde, et mon père insista pour que je prépare mon agrégation. Ce pourquoi je fis un stage au lycée Charlemagne où Georges faisait ses études. Le jour où vint un inspecteur d'Académie, par hasard et malencontreusement, j'interrogeais un cancre. Du fond de la classe je sentais sur moi le regard amusé de Georges et je laissais parler le cancre, quand l'inspecteur s'écria : « Mais vous ne vous apercevez donc pas qu'il ne » dit que des bêtises ! » Je sentis que je n'avais pas l'instinct pédagogique, et j'abandonnai la partie. Je retournai aux *Débats* comme directeur des informations. Mes reportages alors furent d'une grande banalité ; le 14 juillet, les catherinettes, le muguet du 1er mai, cela ne m'amusait guère, et je restais parfois plusieurs jours sans paraître au journal. Mais Nalèche était un patron épatant, et quand il me sentait embêté, il me glissait gentiment un louis pour me tirer d'embarras. C'est après la mort tragique de mon frère Lazare que je partis pour l'Irlande faire mon premier grand reportage sur le lord-maire de Cork. Il parut à la *Liberté* que dirigeait Camille Aymard, où je restai attaché quelque temps. Puis je publiai une nouvelle au *Mercure de France*, que lut Gallimard. Il me convoqua, me fit un contrat et j'écrivis en 1925 *L'Équipage* qui eut en 1927 le prix du Roman. Depuis lors... »

Depuis lors, Kessel a publié une trentaine de volumes. « Je peux écrire un roman en trois semaines, car si je m'y mets, je ne pense plus qu'à cela. Je fais la bombe toute une semaine, pour chasser les démons,

puis je dors comme une masse pendant quarante-huit heures, et je vais m'enfermer à la campagne, où je commence à écrire tôt le matin, jusqu'à une heure avancée de la nuit. »

Ce régime d'alternance de travail et de plaisir, c'est tout Kessel. En 1938, il publia son *Mermoz*, et puis ce fut la guerre, qu'il vécut avec l'intensité qu'il met à toute chose. S'étant fait nommer correspondant de guerre, il va sur la ligne Maginot, puis à Rethel au moment de la première avance allemande, puis à Dunkerque. En juin 1940, il part avec son frère Georges. Ils prennent un avion de Barcelone à Madrid. Jef a un visa pour le Portugal et Georges n'en a pas. Georges est son premier et son meilleur ami, ils doivent pourtant se quitter. Jef va à Lisbonne d'où il aurait pu partir pour l'Amérique, mais il se dit : « Qu'est-ce que je vais y faire ? » Et il revient en France où il reste deux ans avec de faux papiers. Il fait partie d'un réseau en contact avec Londres. En 1942, à Noël, il passe les Pyrénées à pied avec son neveu Maurice Druon. Ils gagnent le Portugal et s'embarquent pour l'Angleterre. Jef rencontre à Londres le colonel Rémy, fait partie d'une escadrille chargée de missions spéciales, et le général de Gaulle lui demande d'écrire cette *Armée des Ombres* qui paraîtra en 1945.

La guerre finie, il reprend son rythme de reporter et de romancier, et en 1950 publie les quatre volumes du *Tour du Malheur*. Mais pourquoi ce titre pour le récit d'une existence et d'aventures qui ressemblent beaucoup aux siennes et comportent un mélange de tristesses et de joies, de chances et d'infortunes qui sont les risques courus par toute âme généreuse ? « A cause d'une réflexion de ma mère, répond Kessel. Après une cruelle maladie, mon père est mort en souriant à ma mère penchée sur son agonie. « Rien que pour ce sourire, me dit-elle, je pourrai dire que j'ai été heureuse. » Je pensai moi, qu'après une vie dure et difficile, les soucis que je lui avais donnés, la mort affreuse d'un de ses fils, la longue maladie de mon père, elle avait fait le tour du malheur, et voilà qu'elle se disait comblée par un sourire, alors que moi qui croyais bien avoir fait le tour du bonheur, je ne me tenais pas pour satisfait. »

Pas satisfait, c'est tout à son honneur. Mais une vie tellement remplie, et celle d'un écrivain qui la prolonge encore par ses œuvres, mériterait de faire envie à ceux qui prudemment ont laissé la leur se dérouler comme « un bel écheveau de laine [1] ». Si l'unité des jours devait faire le bonheur, Kessel encore n'aurait rien à envier à personne. En lui, l'écrivain et le voyageur se combinent si bien que ses romans ont la véracité de ses reportages, et ses reportages l'inspiration de ses romans. La stimulante curiosité, le don de l'observation, le respect des êtres, la recherche de la bonté, le goût de la justice, la sexualité, l'amour, le culte de l'amitié et

1. Péguy.

le désir d'admirer, n'est-ce pas là un alliage qui défie l'usure et la rouille ? Chez Kessel, l'œuvre et l'homme sont d'un seul bloc de ce métal.

L'OBSERVATOIRE DE PARIS

Quand, au solstice d'été, en juin 1667, Louis XIV et Colbert en firent poser solennellement la première pierre, les astronomes de l'Académie tracèrent ce même jour la ligne méridienne qui commanderait l'orientation de l'édifice. Le Roi-Soleil obéissait à son astre pour déterminer sur la terre l'ombre du monument commandé à Perrault. Construit pour dévoiler les secrets du ciel, la certitude de son axe semble ajouter encore à l'assurance de ses lignes.

Sa façade nord est d'une sévère nudité, avec la saillie de sa tour rectangulaire dont le fronton géométrique dépasse à peine le toit en terrasse, qui est à trente mètres au-dessus du sol, et n'en a que cinquante de largeur. Deux rangées de trois fenêtres cintrées, d'une hauteur surprenante, coupent seules l'austérité des murs, en pierres placées par assises égales. Mais la façade sud, posée sur une large terrasse dallée, a le charme d'une habitation de plaisance, percée de nombreuses fenêtres aussi hautes que celles du nord, flanquée à l'est et à l'ouest de deux tours octogonales, et ornée par deux bas-reliefs représentant des globes et des instruments d'astronomie. Le parc entouré de son vieux mur de soutènement descend en pente douce jusqu'au boulevard Arago. Les lumières de la ville et celles du trafic forment un spectacle insolite au-delà de ce vaste enclos du XVIIe siècle, mais non moins insolite celui que l'on aperçoit, lorsque, descendu jusqu'à la grille du jardin, on se retourne pour admirer de loin l'œuvre de Perrault. Car derrière les balustres du toit on aperçoit deux énormes coupoles, amarrées là comme des montgolfières, et telles des champignons elles se sont propagées sous les tilleuls du parc à la française, dominant de petits pavillons de pierre ou de bois, et ce décor Louis XIV prend soudain l'aspect d'un village byzantin.

Lorsque Colbert fit venir d'Italie Cassini pour le nommer directeur de l'Observatoire, celui-ci le visita en cours de construction, et fut atterré. Perrault, préoccupé d'édifier un monument digne du grand siècle, n'avait prêté nulle attention aux conseils des astronomes concernant les installations scientifiques, et s'était contenté de laisser ouvertes sur le ciel, sans châssis ni vitres, les hautes fenêtres. C'était poétique et non pratique, et il refusait obstinément à Cassini les coupoles qui auraient rompu les lignes majestueuses de ses façades. Le roi qui partageait son goût lui donna raison, et l'astronome en fut réduit à se construire lui-même une cabane sur le toit. Et c'est seulement Louis-Philippe qui accordera une première coupole à François Arago, et fera ajouter à l'Observatoire deux ailes basses, pour permettre une ins-

tallation pratique des instruments d'astronomie et celle d'un amphithéâtre pour les cours.

Le plan intérieur du bâtiment conçu par Perrault, dont les murs ont deux mètres d'épaisseur, est d'une noble simplicité. Après avoir traversé deux vestibules voûtés, on se trouve au bas d'un escalier de pierre montant d'un trait hardi jusqu'à la terrasse du toit, et dont la cage, d'un ovale étroit qui donne le vertige par sa hauteur, est malheureusement bordée d'une rampe Napoléon III. Au premier étage la salle octogonale de la tour de l'ouest est ornée de portraits anciens, et d'une belle pendule aux bronzes de Caffieri. Une vitrine est remplie de cadrans solaires, de boussoles et d'astrolabes du XVIe siècle. Dans la galerie centrale, les statues de Cassini et de Laplace trônent parmi des télescopes, des sphères célestes, des miroirs ardents, et les deux grands quarts de cercles de Bird, qui servirent à déterminer la hauteur des astres, posent sur les murs leur large grillage de cuivre et de bronze noir, tandis que la méridienne tracée par Cassini est représentée par une ligne de cuivre scellée dans du marbre blanc, gravé des signes du Zodiaque. La voussure des plafonds, les parquets polis, les boiseries et les grandes bibliothèques de bois sombre, contribuent à donner l'impression que là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme..., la volupté étant celle d'y observer le ciel. Et c'en est une sûrement qu'éprouvent durant leurs veilles nocturnes ces astronomes qui guettent les étoiles, chasseurs que leur insatiable poursuite a menés aux plaisirs difficiles de la contemplation.

M. Danjon, depuis dix ans directeur de l'Observatoire de Paris après l'avoir été de celui de Strasbourg où il travaillait depuis une trentaine d'années, est aussi président de l'Union astronomique internationale. C'est un grand savant, mais qui sait aussi les exigences du métier auquel il s'est consacré. Dans son enfance, passionné des choses de la nature, il cueillait des fleurs pour en composer des herbiers. Pour l'anniversaire de ses quinze ans il reçut en cadeau *Les Merveilles célestes* de Flammarion, et il fut frappé de la grâce... « C'est une erreur, dit-il, d'employer en parlant des ouvrages de Flammarion l'expression « vulgarisation ». C'était un grand esprit scientifique, mais il n'employait jamais un style abstrait, et avait un don pédagogique certain. Il eut une profonde influence sur la vocation de ses jeunes lecteurs. Car c'est une vocation en effet que celle de l'astronomie. On y sacrifie sa vie de famille, que l'on quitte chaque nuit, et l'épouse de l'astromone doit avoir les vertus de celle du marin. Le métier est moins dur il est vrai pour les astronomes du soleil, et les radio-astronomes qui étudient les ondes électriques du ciel, ceux-là pouvant travailler le jour. Ce qu'il faut à un astronome ?... Une bonne culture scientifique, mathématique et physique, que l'on peut recevoir aux universités de Strasbourg, Besançon, Lyon, Marseille, Bordeaux, Alger, et aussi à celles de Lille et Toulouse, qui ont des observatoires, cette dernière au pic du Midi, où les jeunes gens font leur apprentissage, comme ils peuvent le faire également ici et

à l'observatoire de Meudon. Et à Saint-Michel-l'Observatoire qui est à six cents mètres d'altitude dans les Basses-Alpes, ils trouvent le plus grand télescope d'Europe. Il a deux mètres de diamètre et a coûté 500 millions de francs. » La maquette de cet observatoire est près du bureau de M. Danjon. C'est encore un village byzantin à nombreuses coupoles, qui s'étend sur plusieurs hectares. « La France, explique M. Danjon, est un pays où l'astronomie tient une très grande place. Penserait-on aujourd'hui à refaire un observatoire comme celui de Paris, qu'il faudrait dépenser 5 milliards. Mais le voudrait-on qu'il ne peut être question de le déplacer, car depuis trois siècles que des observations ont commencé sur ces lieux, elles doivent y être continuées, autrement tous les travaux seraient perdus, et il faudrait les recommencer entièrement. »

« Les énormes frais qu'entraîne l'installation de nos observatoires, poursuit M. Danjon, sont justifiés, car le temps n'est plus où l'on croyait l'astronomie une science bonne seulement à satisfaire la curiosité des savants. Laplace déjà avait très bien vu que « de toutes les sciences » naturelles, l'astronomie est celle qui présente le plus long enchaîne- » ment de découvertes », et ces découvertes sont maintenant fort utiles à la physique. Et Curie par exemple, savait ce que devaient ses travaux sur les réactions nucléaires, aux observations des explosions d'étoiles. Le ciel change, mais lentement. Les lentilles des télescopes sont quadrillées avec des fils de cocons d'araignées, et une étoile en trois mille ans ne se déplace pas de la largeur d'un de ces fils. C'est dire que depuis l'homme néolithique elle n'a guère changé de place, mais ces petits changements ont de grandes conséquences, et l'astronomie reste une des principales sources de renseignements sur l'univers. La curiosité, le goût de percer les mystères sont bien sûr à la base des recherches des astronomes, mais le raisonnement métaphysique nuit au scientifique. Pourtant, l'étude des astres ne peut troubler en rien la foi du chrétien, et l'Église admet les faits établis par la science. »

Si l'humilité est une essentielle vertu chrétienne, il n'est qu'à regarder une photographie de notre galaxie, où la terre, le soleil et la lune sont enfermés dans un petit flocon d'étoiles dont on voit les limites en contemplant la voie lactée, pour devenir le ciron « qui s'effrayera de soi-même », et la pluralité des mondes n'infirme en rien la création de l'homme sur le nôtre.

Les admirables photographies dues au télescope électronique et à l'invention de M. Lallemant d'une plaque qu'une couche de sésium rend ultra-sensible, donnent quelque idée de l'infinité de l'univers et de sa diversité. Saturne dans son anneau a l'air d'une pomme au four sur une assiette, Jupiter est jaspé comme une bille d'agate, des nébuleuses sont surnommées la Sorcière, le Crabe, l'Amérique, la Tête de Cheval dont elles ont les apparences, une belle tête barbue se détache sur une mosaïque d'étoiles, et cette danseuse qui agite des voiles phosphores-

cents, c'est la Grande Spirale, dont la lumière a mis deux cents millions d'années à nous parvenir, c'est la photo d'une lumière de l'époque tertiaire.

Les cabanes de bois comme un rucher dans le parc, contiennent chacune un magnifique instrument. Là c'est un astrographe braqué comme un canon vers le ciel, à travers la fente d'une coupole de cuivre. Ici, sous un plafond circulaire aussi facile à faire tourner qu'un disque sur un phonographe, c'est la grande lunette méridienne donnée en 1878 par Raphaël Bischoffsheim et que des aménagements électriques permettent encore d'utiliser pour dresser les catalogues d'étoiles. Plus loin, c'est l'antre de l'astrolabe impersonnel. « Il ne peut pas se tromper, dit M. Danjon qui lui apporta des perfectionnements. Il sert à déterminer l'heure dans le ciel. La personnalité de l'observateur n'intervient plus. » Cette cabane, pas plus chauffée que les autres pour ne pas perturber l'atmosphère, ressemble à la dunette d'un bateau, où comme les marins les astronomes font le quart, que ce soit les nuits de brouillard ou les nuits claires. Et l'inconfort de leurs tabourets suffirait à les tenir éveillés, même s'ils n'avaient pas conscience de leur haute mission : aider à conserver l'heure.

Dans les caves de l'Observatoire, à vingt-huit mètres sous terre où la température est invariable, sept pendules à pression constante la gardent sous cloche. Et dans les salles voûtées du rez-de-chaussée, des pendules auxiliaires de temps moyen et de temps sidéral la distribuent par fil. Les balanciers et leur tic-tac sont des systèmes périmés. Lorsqu'on arrête le haut-parleur, le temps ici s'écoule dans un silence angoissant de fuite incognito, dont on ne se trouve rassuré qu'au retour du quatrième top. « Ma montre, dit M. Danjon, retarde de trois secondes, je le sais, mais je ne la taquinerai pas pour la mettre à l'heure, ce qu'il ne faut jamais faire non plus pour une pendule : il suffit d'être sûr qu'elle avance ou retarde, et de combien de minutes, il n'y a pour cela qu'à appeler l'horloge parlante. »

Le Bureau International de l'Heure fonctionne à l'Observatoire de Paris depuis 1919. Il centralise les indications de haute précision fournies par la réception des signaux horaires de vingt observatoires. Cette conservation de l'heure ne sert pas qu'au souci d'exactitude de ceux qui appellent Odéon 84-00, elle a permis des recherches importantes et variées dans divers domaines de l'astronomie, de la géophysique, et dans l'étude de la propagation des ondes électriques. La science est, comme le dit M. Danjon, un travail collectif. Ainsi, au Congrès international de Dublin, on décida de s'associer pour faire une série d'observations dans le monde entier sur les mouvements infinitésimaux des étoiles. Voilà bien les astronomes, « ces savants, disait Henri Poincaré, qui sont aussi des poètes, ces poètes qui sont aussi des savants », ils créent l'internationale des étoiles, et c'est la seule dont l'espoir nous soit permis.

PARIS, PARISIENS, PARISIENNES

Qui mieux que Louise de Vilmorin et Maurice Van Moppès pouvait signer un livre qui portât ce titre ? Les poèmes de l'une et les lithographies de l'autre composent dix tableaux spirituels de cette vie parisienne qu'ils connaissent si bien tous les deux.

Voici la Foire aux Puces :

La foire aux déménagés...
On y achète des portraits
A la dérive, à la dérive...
On y achète des secrets
Plus olivâtres que l'olive
Et des cachettes à regrets...

Et les bouquinistes des quais : « la course aux trésors sur les bords de la Seine », les collections de couture, les bals du 14 juillet « sous le pavois des lampions tricolores », les bouquets de violettes « aux mains gamines des gamines », l'Opéra, le restaurant et le café-tabac où « le moyen de transport est un verre », le boulevard Saint-Michel (« c'est à y perdre son latin ») et les passages cloutés dont

La bergère est en bleu,
C'est un sergent de ville...

Des éditeurs déjà firent illustrer par Van Moppès de nombreux livres, mais pour celui-ci, il fut son propre commanditaire. L'envie lui prit de faire des lithos, il acheta une pierre, un rouleau, du papier de Rives et du papier de Hollande, trouva un imprimeur et demanda à Louise de Vilmorin de faire la préface. Le moyen d'expression favori de Louise est la poésie. « Paris a toujours inspiré les poètes, de même, dit-elle, que les cravates à pois seront toujours portées par les hommes élégants » et elle écrivit pour chacune de ces lithos des vers ravissants dont le rythme léger accompagne le trait vif de l'illustrateur. Et c'est ainsi que naquit cet album d'humour et de tendre malice, comme naît une chanson d'un poème et d'une musique.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

UN TOURNOI TRIANGULAIRE

On sait que la seconde vague saisonnière des spectacles nouveaux arrive sur les critiques et les spectateurs au début de décembre, en considération des fêtes de fin d'année qui remplissent les théâtres. L'année 1955 finissante n'a pas manqué à la tradition. Son animation hivernale lui est venue en outre d'une sorte de tournoi voulu par le hasard entre la Comédie-Française et les deux grandes compagnies rivales, celle de Chaillot et celle de Marigny : la *Jeanne d'Arc* de Péguy à la Comédie-Française, *La Ville* de Paul Claudel au Théâtre National Populaire, *Le Chien du Jardinier* de Lope de Vega chez Mme Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault. Comme, dans le même temps, éclatait chez les Comédiens Français la crise intérieure révélée par la brusque mise à la retraite de plusieurs sociétaires illustres, un double débat s'est engagé autour de notre scène nationale : celui qui oppose à la vieille tradition de la salle Richelieu, rafraîchie avec plus ou moins de bonheur, les styles et les méthodes de Jean Vilar et Jean-Louis Barrault, celui qui, à la Comédie-Française même, affronte les tenants de la vieille garde et ceux de la nouvelle école. A vrai dire, est-ce bien d'une nouvelle école qu'il s'agit ? Je ne suis pas certain, pour ma part, que la cohorte dirigée par M. Jean Meyer ait réellement l'intention et les moyens de faire entrer un air nouveau dans la vieille maison. Elle a déjà eu, en plus d'une occasion, la possibilité de se manifester par des mises en scène qui, tantôt réussies, tantôt manquées, n'avaient en tout cas rien de radicalement différent des mises en scène précédentes : et les tentatives de mise « au goût du jour », et au pas de l'avant-garde de la Comédie-Française ont été jusqu'à présent timides, superficielles et assez maladroites. Le spectacle le moins contestable des deux dernières années a été le *Port-Royal* de M. de Montherlant, qui restait dans la tradition de la maison ; et les décors et les costumes de la *Jeanne d'Arc* de Péguy, inspirés par une volonté de modernisme à tout prix sans souci d'un accord intime avec l'esprit et le climat de l'œuvre, n'ont convaincu personne.

En fait, la bataille intérieure de la Comédie-Française, loin de nous annoncer un changement révolutionnaire, pourrait bien être, au contraire, dans la pure tradition des querelles intestines qui divisent périodiquement la compagnie, une bataille de personnes pour l'influence, pour les premières places et pour les douzièmes. En dépit de cela, ou à cause de cela, elle a excité les passions dans le public des fidèles. Mais le vrai malaise n'est pas là.

Le fait est que la Comédie-Française, en dépit de certains succès brillants (celui de *Port-Royal*, celui des *Amants magnifiques*, incontestable quant aux chiffres de la feuille de recettes, sinon quant à la qualité réelle de la présentation), et les tournées également triomphales, en U.R.S.S. et aux États-Unis, se trouve aujourd'hui dans une situation fausse. Longtemps, très longtemps — jusqu'au lendemain de la dernière guerre — tout en laissant aux théâtres privés l'exploitation commerciale des pièces dites « de boulevard » et les recherches novatrices, elle a gardé le monopole des grands spectacles classiques. Tantôt avec éclat — sous l'administration de M. Édouard Bourdet, sous celle de M. Jean-Louis Vaudoyer — tantôt avec des fortunes diverses, elle conservait une autorité, un prestige qui faisaient qu'on n'eût guère osé jouer, en dehors d'elle, Molière ou Marivaux, Shakespeare ou Corneille (Jouvet seul, dans ses dernières années, avait dangereusement menacé ce privilège). Aujourd'hui, deux théâtres, l'un privé — Marigny — l'autre à demi-officiel et pourvu d'un appui financier substantiel de l'État, le Théâtre National Populaire, montent l'un et l'autre les auteurs les plus illustres du répertoire français et étranger, et les plus grands contemporains devant des foules considérables, selon le principe de l'alternance, avec des décors et des costumes luxueux ou saisissants, des comédiens au moins égaux en réputation à ceux du Français, deux metteurs en scène, Jean Vilar et Jean-Louis Barrault, auxquels le Français ne peut pas opposer d'égaux, et cette note sinon révolutionnaire, du moins bien « de notre époque », après laquelle la compagnie de la rue de Richelieu s'essouffle un peu à courir. Certes, la Comédie-Française dispose encore d'atouts appréciables : l'étendue de ses ressources financières, plus vastes que celles de Chaillot et surtout que celles de Marigny, l'importance de son capital de décors et de costumes, la qualité de ses ateliers, sa richesse en comédiens au métier sûr, et enfin, la fidélité inébranlable d'un public attaché peut-être plus encore à son passé qu'à son présent, pour qui elle reste le théâtre par excellence. Il s'agit d'un vieux bateau solide, qui a subi impunément, au cours de sa longue histoire, bien des coups du sort, et les effets de plus d'une erreur de pilotage, et qui n'est pas près de sombrer. Mais ses rivaux sont jeunes, actifs, inventifs ; ils ont su, eux aussi, s'attacher un public, et ils viennent de marquer des points.

On n'en veut pour preuve que la différence des accueils qui ont été faits à la *Jeanne d'Arc* de Péguy, à la Comédie Française, et à *La Ville*, de

Paul Claudel, au Théâtre National Populaire. Les deux œuvres n'ont guère, certes, de points de ressemblance. Mais elles opposaient aux réalisateurs théâtraux des difficultés du même ordre : leur longueur, leur lenteur, une abondance lyrique qui prenait le pas sur le mouvement dramatique et risquait de l'étouffer. Claudel était, certes, plus « homme de théâtre » que Péguy. Mais, à l'époque où il composa *La Ville*, cet homme de théâtre était encore un apprenti génial. La puissance de l'inspiration est déjà là tout entière, mais sans la richesse en ressorts dramatiques ou même mélodramatiques qui soutient les œuvres suivantes, et elle meut des créatures encore tout près du symbole dans une situation presque abstraite. Mais l'art de Jean Vilar, qui ne se déploie jamais plus à l'aise que dans les œuvres un peu statiques, où les personnages sont dispensés des mouvements familiers de la vie, a su donner à *La Ville* l'apparat en même temps somptueux et austère qui lui convenait, et la *présence* de deux grands acteurs, Alain Cuny et Maria Casarès, a su faire accepter par les spectateurs un texte dont l'obscurité symboliste se troue de déchirures admirables. D'une pièce devant laquelle tous les metteurs en scène avaient reculé, d'une pièce pour exégètes et pour spécialistes, Jean Vilar a su faire un spectacle qui, s'il passe « au-dessus » de la plupart des spectateurs, les atteint pourtant et les émeut comme un orage, et sait faire parvenir jusqu'à leur cœur le pressentiment de ce que sans doute ils ne comprennent pas tout à fait.

Après l'*Orestie*, Mme Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault avaient sans doute le droit de s'accorder et d'accorder à leurs spectateurs quelque détente. Pour cette détente, ils ont choisi une comédie mouvementée, brillante et savoureuse de Lope de Vega, *Le Chien du Jardinier*, brillament adaptée par la plume d'un écrivain très fin qui est un homme de théâtre véritable, M. Georges Neveux. Cette histoire d'une veuve vertueuse que les amours de sa suivante induisent en une tentation qu'elle repousse, et en qui la « frustration » volontaire envenime la jalousie, annonce déjà Molière et la comédie italienne. Elle a été traitée par Jean-Louis Barrault, metteur en scène, avec le soin, la science du rythme et des mouvements, la maîtrise dans l'organisation des éléments visuels du spectacle qui font le prestige de Marigny : et, dans le rôle principal, Mme Madeleine Renaud montre cette mesure et cette efficacité, cette finesse, cette justesse, cette grâce, cette connaissance parfaite de toutes les ressources d'un métier qui ne se trahit jamais comme métier, qui font d'elle, en de telles occasions, une comédienne proprement inégalable. Une pochade, en même temps poétique et malicieuse, de Jules Supervielle, *Les Suites d'une Course*, complète le spectacle, et permet à Jean-Louis Barrault, dans le rôle mimé d'un homme transformé en cheval, de se donner et de nous donner beaucoup de plaisir.

D'autres soirées de divertissement ont été proposées aux Parisiens, et aux touristes, pour cette période des fêtes de fin d'année où les « pièces noires », les œuvres trop graves, ou trop sombres, ne sont guère en

faveur. Il faut noter, en particulier, une agréable comédie de M. Jean-Bernard Luc, *Les Amants novices*, au théâtre Montparnasse-Gaston-Baty. Sur un argument qui pourrait être emprunté à un conte italien de la Renaissance, M. Jean-Bernard Luc a composé un divertissement où les situations ne sont pas très nouvelles — il s'agit du mari qui finit par être trompé pour avoir trop craint de l'être, et de l'innocente rouerie des fausses ingénues, et l'on pense tour à tour à l'*École des Femmes* et au *Cocu magnifique* — et où certaines scènes, notamment au premier acte, sont un peu trop longues ; mais les quiproquos sont amusants, les rebondissements agréables, Mme Dany Robin, très fine comédienne, est charmante, Mme Alice Cocéa, au débit un peu indistinct comme toujours, atteint par moment au grand art, M. Jean Parédès est d'une drôlerie très savoureuse ; et M. Jean Mercure, metteur en scène, a su enlever la pièce dans un mouvement excellent, et régler au second acte un bal travesti italien qui fait plaisir aux yeux. Enfin, on peut louer sans réserve le décor de M. François Ganeau, et les costumes où plusieurs talents et plusieurs styles se marient très heureusement.

M. Georges Vitaly a repris au théâtre La Bruyère *Le mal court*, qui est sans doute la meilleure comédie d'Audiberti, avec la grande comédienne qu'est devenue Mme Suzanne Flon, créatrice il y a huit ans du rôle principal. La pièce n'a pas vieilli. Elle restera.

Oscar Wilde, de qui l'on avait joué, au cours de la saison dernière, *L'importance d'être constant*, est, de nouveau, à l'ordre du jour du théâtre. Le théâtre Hébertot a monté *L'Éventail de Lady Windermere* dans une excellente adaptation de Mme Michelle Lahaye, et le théâtre de l'Œuvre a présenté en même temps *Le Mari idéal*. La satire sociale que comportaient ces pièces s'est sans doute émoussée avec le changement des mœurs. Mais ce qu'il y a d'un peu désuet en elles est loin d'être sans charme. Le dialogue est vif, souvent brillant, et sauve ce que les situations paraissent avoir, à nos yeux de 1955, d'un peu artificiel. Il est certain que ce théâtre est du bon théâtre, et qu'il garde son efficacité, dans l'ironie comme dans l'émotion. Ne nous plaignons donc pas de ce mois de décembre.

THIERRY MAULNIER

ÈVE ET CLIO

par Pierre Audiat

La biographie, allégée, de l'affaire Dreyfus comprend une centaine de volumes. Il semblait donc qu'il n'y eût plus rien à savoir d'un mélodrame politique qui passionne encore ceux qui, fussent-ils enfants, en ont suivi les péripéties, mais qui n'éveille guère d'échos chez les moins de cinquante ans. Tout paraissait tiré au clair : de l'aveu même du coupable, le commandant Estherhazy, et de son « employeur », le colonel Max de Schwartzkoppen, attaché militaire près de l'ambassade d'Allemagne à Paris, le capitaine Dreyfus, condamné le 22 décembre 1894 à la détention perpétuelle, était innocent du crime qu'on lui reprochait : avoir livré à l'Allemagne des documents militaires secrets. Victime d'une machination ourdie par l'un des chefs de notre service de renseignements, le colonel Henry, en vue de dérober à la justice le véritable traître : Estherhazy, Dreyfus avait été ligoté dans un réseau de manœuvres tel que tous les Français, de l'extrême droite à l'extrême gauche, crurent d'abord à sa culpabilité. Comment aurait-on pu douter du bien-fondé d'un arrêt rendu *à l'unanimité* par des juges militaires contre un de leurs camarades ? Bien que l'antisémitisme fût déjà virulent, il n'était pas si répandu qu'on pût expliquer par lui une forfaiture qui, de toute façon, rejaillissait sur l'armée française. Au surplus, juges et généraux responsables des services secrets affirmaient, avec une sincérité qu'il était difficile de suspecter, que des preuves matérielles de la trahison de Dreyfus avaient été apportées.

— La caricature ci-dessus, parue en 1900, montre qu'à l'époque, s'il y avait beaucoup d'incertitude... et de passion dans les jugements portés sur l'Affaire, on ne doutait pas que les femmes y eussent tenu leur rôle. (Cliché Roger-Viollet.)

Il fallut plus de quatre ans pour que fût reconstituée, dans une atmosphère de guerre civile, la ténébreuse intrigue qui avait accablé un innocent pour sauver un coupable. Le succès de la machination s'expliquait, comme il arrive souvent, par la hardiesse, incroyable, des procédés. En effet, les pièces qui avaient entraîné la conviction des juges étaient tout bonnement des faux. Habilement confectionnés, il est vrai, par des « spécialistes » travaillant pour le colonel Henry, mais pas tellement bien qu'ils eussent supporté l'épreuve d'une expertise contradictoire. Toute l'astuce de la machination résidait dans le fait que les prétendues preuves matérielles ne devaient pas être, en raison de leur caractère ultra-secret, livrées à la publicité. Non seulement le tribunal militaire de 1894 siégea à huis clos, mais les « preuves » ne furent ni produites à l'audience, ni communiquées à l'accusé et à son défenseur. Illégalité que pouvait, à la rigueur, justifier l'intérêt de la défense nationale aux yeux de l'état-major, mais qui eut pour conséquence fatale — fort bien vue par les machinateurs — de créer *des dupes de bonne foi*, cette Providence des escrocs en tous genres. Contredire les grands chefs de notre armée, y compris le ministre de la Guerre, le général Mercier, qui affirmaient avoir eu en mains les preuves de la trahison de Dreyfus, c'était les accuser ou de mensonge éhonté ou de fanatisme délirant. Et dans quelle vue ? Publier que des officiers français étaient capables de trahir de la manière la plus basse — pour de l'argent !

A peine avaient-elles passé sous les regards d'une vingtaine d'officiers, les « preuves » avaient donc été renfermées dans les coffres-forts du Service de renseignements, d'où elles ne devaient plus, en principe, jamais sortir. Personne, en dehors de l'état-major, ne pouvait en avoir communication, pas même le président de la République, le président du Conseil ou le ministre des Affaires étrangères, en dépit des complications diplomatiques que le scandale avait suscitées. Les faussaires avaient tout calculé, sauf que la bonne foi de leurs dupes pouvait se retourner un jour contre eux. C'est ce qui arriva effectivement. Au cours du procès intenté en février 1898 à Zola pour sa lettre au président de la République, intitulée *J'accuse*, où le romancier dénonçait, en termes d'une extrême violence, « les illégalités, les fraudes et les crimes juridiques de l'état-major », le général de Pellieux, exaspéré par la résistance qu'il sentait chez les juges à se laisser convaincre de la culpabilité de Dreyfus, n'hésita pas à citer de mémoire le texte d'un cryptogramme, qui après déchiffrement avait établi, indubitablement, l'existence de relations secrètes entre Dreyfus et les attachés militaires, italien et allemand. Toute la machination s'écroulait du même coup, car le cryptogramme était un faux et sa fausseté ne manquerait pas d'apparaître dès qu'il ferait l'objet d'une enquête serrée.

Le colonel Henry se sent en mauvaise posture ; il tente, vainement, de se dégager en anéantissant certains des faux dont il est responsable ; le 30 août 1898, dans le cabinet du ministre de la Guerre, Cavaignac,

il se reconnaît l'auteur du cryptogramme cité par le général de Pellieux ; mis aux arrêts de rigueur et conduit au Mont-Valérien, le lendemain, il est trouvé mort dans sa cellule ; il s'est tranché la gorge avec le rasoir qu'à dessein sans doute et pour qu'il paie lui-même sa dette — le geste était normal dans les armées européennes — on lui avait laissé. L'émotion est immense et le mystère apparaît dissipé. Le général de Pellieux, chargé de l'enquête, et le général de Boisdeffre, chef d'état-major général, conscients du rôle qu'on leur a fait jouer, demandent d'ailleurs à être relevés de leurs fonctions ; Estherhazy s'enfuit, l'attaché militaire italien est nommé à un commandement au-delà des Alpes ; les « antidreyfusards » sont consternés et les « dreyfusards » réclament la revision du procès.

Une instance devant la Cour de cassation est introduite en vue de casser l'arrêt rendu le 22 décembre 1894. Sans doute il faudra attendre encore plusieurs anées — jusqu'au 12 juillet 1906 — pour que, après d'autres rebondissements, l'affaire soit définitivement close et Dreyfus réhabilité, mais à mesure que se produiront de nouveaux témoignages — les carnets de Schwartzkoppen ne seront publiés qu'en 1930 — ils confirmeront les grandes lignes de la machination montée contre Dreyfus et son objet : substituer aux vrais coupables une victime expiatoire.

Cependant, une question demeurait sans réponse satisfaisante : comment expliquer que le colonel Henry eût couvert sciemment le traître Estherhazy à l'aide d'une intrigue odieuse, alors que son patriotisme et son désintéressement ne pouvaient être sérieusement mis en doute ? Il avait avoué son crime, certes, mais les mobiles de ce crime restaient ignorés. D'où, chez les fanatiques, la conviction que le colonel Henry s'était sacrifié à une cause très haute : l'armée, la patrie, et qu'il avait emporté dans la tombe des secrets indicibles ou plus exactement, puisqu'il s'agissait d'un martyr : ineffables. De fait, en décembre 1898, une souscription destinée à venir en aide à la veuve du colonel Henry rapporta 130 000 francs-or ; sur les dix-huit listes de souscripteurs figurent des noms encore illustres. Ainsi la fièvre, bien que déclinante, se maintint jusqu'en 1906 et même longtemps après. L'oubli était venu avant la guérison.

Et voici qu'un livre, promis à un grand succès de librairie, vient de paraître, qui baigne dans des éclairages nouveaux l'affaire Dreyfus. Ambassadeur de France, Maurice Paléologue, mort en 1944, avait, à ses débuts dans la Carrière, été attaché à la Direction politique du ministère des Affaires étrangères. Les « questions réservées », celles qui précisément on trait aux renseignements, lui étaient confiées ; il se trouva donc en contact incessant avec le 2e Bureau de l'état-major de l'Armée durant le déroulement du drame, de 1894 à 1900. Peu de témoins étaient mieux renseignés et mieux placés pour en connaître les dessous. Effectivement, sa déposition devant la Cour de cassation en 1898 avait été pour beaucoup dans la revision du procès, mais il n'avait pas voulu

que les notes qu'il avait prises au jour le jour fussent publiées avant 1956, c'est-à-dire cinquante ans après l'arrêt définitif de la Cour de Cassation. Le délai étant écoulé, le *Journal de l'Affaire Dreyfus*[1] nous est livré et réveille des échos que l'on croyait éteints. Il est même possible que ce réveil s'accompagne d'autres révélations, car tous les dossiers n'ont pas été ouverts.

L'intérêt du livre est double. D'abord, l'enregistrement chronologique des faits nous permet de mieux comprendre, à distance, la psychologie des « dreyfusards » et celle des « antidreyfusards ». Il est facile, lorsque le dénouement d'une pièce est connu, de distinguer les vrais et les faux traîtres, c'est beaucoup moins aisé en cours de spectacle. Reprocher — on l'a déjà fait — à Maurice Paléologue de n'être pas intervenu plus tôt dans le débat, en exprimant ses doutes sur l'authenticité des cryptogrammes accusateurs, équivaut à lui reprocher de n'avoir pas deviné d'abord ce qui n'a été dévoilé complètement que trente ans plus tard. Après avoir lu ce journal, on comprend fort bien ce qui s'est passé dans l'esprit de chacun ; la psychologie de l'affaire Dreyfus apparaît en pleine lumière. Il était normal que la culpabilité de Dreyfus parût d'abord établie, il était juste que, plus tard, se glissât la pensée d'une erreur judiciaire possible, il était humain que nos grands chefs militaires refusassent longtemps de croire qu'ils avaient pu être abusés par des officiers placés à des postes de confiance ; il y eut en somme dans ce drame plus de grandeur que de bassesse. Maurice Paléologue, à la date du 15 janvier 1898, écrivait dans son journal :

Rentrant à pied chez moi je songe que, malgré tant de violences et d'injures, tant de scandales et de vilenies, le drame qui bouleverse la France ne manque pas de grandeur, puisqu'il met aux prises deux sentiments sacrés, l'amour de la justice et la religion de la patrie.

Cette réflexion pourrait, devrait servir de conclusion réconfortante à l'affaire Dreyfus.

Mais sur les mobiles, demeurés mystérieux, de ceux qui couvrirent la trahison, le journal de Maurice Paléologue nous ouvre des horizons insoupçonnés. Le terrain est si délicat qu'on s'explique pourquoi l'auteur a laissé s'écouler plus d'un demi-siècle entre la rédaction et la publication de son journal. Ève, qu'on croyait étrangère à une aventure qui n'intéressait que Clio, muse de l'Histoire, a bien pu tirer les ficelles des marionnettes. Les faits sur lesquels Maurice Paléologue semble avoir fondé sa conviction intime sont beaucoup trop graves pour qu'on puisse aller plus loin qu'il n'a été, mais voici quelques passages qu'il convient de rapprocher puis de méditer.

Résumant, le 3 janvier 1899, les quasi-certitudes auxquelles il est parvenu, l'auteur du journal note :

L'acte de trahison qui a motivé la condamnation de Dreyfus se rattache à une série de faits semblables qui ont commencé à se produire en 1886 et qui se sont

1. Plon.

pourvuivis jusqu'en 1896. Ces faits sont imputables à trois personnes qui opéraient tantôt de concert, tantôt isolément et, dans ce dernier cas, à l'insu les unes des autres. Les états-majors allemand, autrichien et italien au profit de qui travaillaient ces trois personnes semblent n'avoir entretenu de rapports directs qu'avec deux d'entre elles ; ils ont peut-être même ignoré le nom de la troisième qui était pourtant la plus apte à leur fournir des renseignements précieux. La première est Maurice Weil ; la seconde est le commandant Estherhazy ; la troisième, sur laquelle nul soupçon ne pèse encore, est un officier d'un très haut grade, qui, après avoir occupé pendant plusieurs années des fonctions importantes au Ministère de la Guerre, exerce aujourd'hui un commandement de troupes.

Sur ce Maurice Weil, dont le nom fut plusieurs fois cité par les historiens de l'affaire Dreyfus, voici ce qu'à la date du 20 décembre 1897 écrit Maurice Paléologue à qui nous laissons la responsabilité de ses affirmations :

Estherhazy est l'ami intime de Weil, me disait hier notre grand policier Cavard. Or, voici l'invraisemblable roman de ce Juif. Né en 1844, Maurice Weil a servi, en 1870-1871, dans l'armée de la Loire, comme officier de mobiles : le général Berthaut l'avait attaché à son cabinet ; il s'est d'ailleurs conduit assez vaillamment pour qu'on l'ait décoré de la Légion d'honneur, à l'issue de la guerre.

En 1875, par l'influence du général de Cissey (qui devait sombrer quelques années plus tard dans la honteuse aventure de la baronne de Kaulla), Weil se fait classer au Service des Renseignements que dirigeait alors le colonel Samuel ; Henry, jeune lieutenant, venait d'y être placé par le général de Miribel (...) En 1876, il épouse une élégante Viennoise, sa coreligionnaire. A cette date, précisément, son ancien chef de 1870, le général Berthaut, devient ministre de la Guerre. Weil se fait attacher à son cabinet où il s'occupe des relations avec la presse. Il en profite pour se lier avec les grands chefs de l'époque, les généraux Lewal, Saussier, Warnet, etc. (...) Un scandale (Weil a triché aux courses de Deauville) *l'oblige en 1881 à donner sa démission d'officier de réserve. Assigné devant un conseil d'enquête, il se dérobe par une fugue en Espagne où il se terre pendant quelques mois. La brillante situation qu'il s'était créée à Paris est détruite. Il va peu à peu la reconstituer avec ce mélange de souplesse et de ténacité qui est un des caractères de sa race. Par une conception d'un cynisme effronté, il s'implante dans l'amitié du généralissime, gouverneur de Paris, le général Saussier qui, ayant gardé un vif appétit de luxure, malgré la soixantaine, devient l'amant de la jolie Mme Weil.*

Aussi le 8 janvier 1890, le mari complaisant est réintégré dans l'armée comme chef d'escadron de la cavalerie territoriale et classé, à ce titre, dans l'état-major du généralissime.

Maurice Paléologue ajoute qu'à la suite d'une campagne de Morès dans *La Libre Parole*, Maurice Weil, en février 1893, quitte l'état-major du général Saussier, « ce qui n'empêchera pas celui-ci de rester privément l'intime du couple ».

Maurice Weil, Estherhazy, le colonel Henry..., un quatrième homme non désigné, tous selon Paléologue, agissent ou sont « agis » (comme diraient aujourd'hui les philosophes) par le puissant Eros et Ève sa messagère, tous ont entre eux des liens qu'ils connaissent ou qu'ils ignorent, et ces liens sont plus forts que ceux de la camaraderie ou même de la complicité. Des hypothèses plausibles s'offrent alors à

l'esprit et, comme le note l'auteur du journal, « la phrase de la lettre qu'Henry écrivait à sa femme, quelques minutes avant de se couper la gorge : « *Tu sais dans l'intérêt de qui j'ai agi* » prend une signification terrible ». Sans doute il faut attendre des confidences et des confessions — qui ne viendront peut-être jamais — pour que tout soit complètement élucidé, mais le journal de Maurice Paléologue bouleverse notre optique : sur le devant du théâtre, de grands sentiments : « l'amour de la justice, l'amour de la patrie », s'affrontent, mais en coulisse une persistante *odor di femina* signale le passage d'Ève.

PARMI LES LIVRES : « AU NOM DE LA LIBERTÉ »

— La sonorité de *el Libertador* (le Libérateur) attaché au nom de Bolivar a fait beaucoup pour que ce héros de l'indépendance des colonies hispano-américaines ne soit pas, comme tant d'autres, ignoré de nos compatriotes. Les Français qui empruntent la station de métro dont Bolivar est le patron, disent — pas tous ! : « Ah oui ! Bolivar, el Libertador ! » L'éclat cuivré de ces syllables leur suffit. Quant à définir, même approximativement, l'époque et les lieux où le Libérateur s'est battu contre le monstre, ils en seraient bien empêchés, à l'exception de quelques originaux qui s'intéressent à d'autres histoires que la française. Pourtant quel roman de cape et d'épée, quel récit d'aventures, quel « western » est comparable à la vie de ce Vénézuélien, d'origine espagnole, qui après des péripéties extraordinaires, parvint, au début du XIXe siècle, à détacher de l'Espagne, et à grouper dans une fédération d'ailleurs éphémère les États qui portent aujourd'hui les noms de Pérou, Colombie, Venezuela, Équateur, Bolivie (regardez une carte, il y a des chances pour que vous soyez surpris de la situation géographique qu'occupe la Bolivie) !

Le mieux est que plus on serre de près la vérité, plus triomphe le romanesque, la réalité étant infiniment plus riche que le mythe. Le *Bolivar*[1] auquel M. Salvador de Madariaga vient de consacrer deux volumes, d'une rare densité, n'a presque rien de commun avec le héros légendaire que nous imaginions, délivrant, son grand sabre à la main, une Andromède dont les veines charrient un sang mêlé : espagnol, noir, indien. Moins spectaculaire, plus humain, Bolivar nous apparaît dans sa complexité inquiétante, tantôt cruel jusqu'à la sauvagerie, tantôt idéaliste jusqu'à la chimère, tantôt d'une bravoure intrépide, tantôt d'une prudence confinant à la lâcheté, tantôt ouvrant les bras, tantôt serrant les poings, passant de l'exaltation à la dépression, toujours animé par l'amour de la gloire, ce soleil des ambitieux.

Seul M. de Madariaga, je pense, était en mesure de saisir Bolivar entre les branches du compas ; il y fallait en effet non seulement une

1. Calmann-Lévy (traduction de Dominique Guillet).

connaissance approfondie de l'histoire espagnole, hispano-américaine, voire britannique, mais ce sens de l'Espagne qu'on n'acquiert point si on ne l'a bu avec les eaux du Guadarrama ou du Guadalquivir. A des signes imperceptibles pour tout autre que lui, M. de Madariaga devine ce qui dans le comportement de Bolivar est « espagnol » et ce qui ne l'est pas. S'il se montre, dans l'ensemble, assez sévère pour *el Libertador*, il le juge avec une indépendance d'esprit qui ne saurait être discutée. Pas plus dans *Bolivar* que dans *Christophe Colomb* — et *Hernan Cortès* — (les trois ouvrages forment un triptyque), M. de Madariaga n'a cherché à rabaisser ces hommes providentiels : il les a seulement dégagés de la légende qui les engonçait.

Nous trois, dit Bolivar que M. de Madariaga ressuscite aux dernières pages du livre, nous n'avons été que les instruments de quelque chose *que même maintenant nous ne pouvons concevoir. Colomb ne savait pas qu'il découvrait l'Amérique ; Cortès ne vit pas qu'il créait la République mexicaine, je n'avais pas la moindre idée que l'âme du tyran Aguirre, qui flottait comme un feu follet sur les plaines du Venezuela, viendrait de nouveau vous tyranniser, se répandant comme une mer de pétrole sur vos allées naguère fertiles (...) L'heure avait sonné dans l'Histoire où la terre, le sang, l'esprit, tout réclamait pour que vous fussiez séparés de l'Espagne. L'époque avait besoin d'un homme et je fus cet homme. Qui m'a choisi pour cette destinée historique ? Mon ambition.*

M. de Madariaga souligne que l'ambition de Bolivar était du type napoléonien : il montre que l'image de Napoléon — Bolivar le vit de ses yeux, à Paris et à Milan — n'a cessé de hanter son esprit. D'ailleurs, n'est-ce pas au nom de la liberté que Napoléon avait, progressivement, accédé à la dictature ? Processus presque obligé quand les champions de la liberté ont des âmes de conquérants. Les vrais libéraux sont des mystiques ; ils aiment une liberté idéalisée et ne poussent pas la hardiesse à vouloir la mettre en tutelle. De là vient que souvent ils furent évincés et mystifiés par des amoureux de la liberté, qui, eux, employaient la manière forte. Bolivar était de ceux-ci.

— Cette ambiguïté, qui s'incarna dans la personne de Napoléon, a eu des incidences et des contrecoups dont le monde entier a senti et sent encore les effets. Se présentant comme l'héritier de la Révolution française, Napoléon est d'abord apparu comme le libérateur des peuples, l'annonciateur des doctrines que les philosophes du XVIIIe siècle avaient répandues et que la Révolution française avait fait triompher. Cela explique pourquoi, en Espagne, citadelle de la monarchie absolue, Napoléon eut des admirateurs jusqu'au jour où les Espagnols de la métropole sentirent dans leur propre chair la marque brûlante du « libérateur ». Il est vrai que les revers subis en commun n'étaient point faits pour consolider l'alliance de la France et de l'Espagne, liguées un moment contre l'Angleterre. Le désastre de Trafalgar (1805) que M. René Maine nomme « le Waterloo naval de Napoléon [1] », a consacré

1. *Trafalgar, le Waterloo naval de Napoléon* (Hachette).

l'hégémonie de l'Angleterre sur mer et attiré, par conséquent, dans son orbe tous les États qui ne respiraient que par les fenêtres ouvertes sur les océans.

Ce n'est donc pas parce que 1955 est un cent-cinquantenaire — sinistre pour la France — que M. René Maine a entrepris de reconstituer dans son ensemble la bataille de Trafalgar, c'est parce que Trafalgar est l'instant où l'élan de la Révolution française est arrêté, où Napoléon perd ses alliés et, en dépit des apparences, mène seul la lutte contre une Europe hostile. Rarement récit d'opérations navales fut conduit avec plus d'habileté et de clarté ; le lecteur est suspendu à un drame qui se déroule en de multiples décors, et dont les péripéties s'enchaînent, à distance, avec la précision d'une horlogerie agencée par le Destin. « Napoléon parviendra-t-il à se rendre maître de la Manche pendant les vingt-quatre heures qui lui sont nécessaires pour que l'immense armée qu'il a rassemblée au camp de Boulogne franchisse le détroit et débarque en Angleterre ? » Nous assistons jour par jour, quelquefois heure par heure, aux événements dont l'issue donnera la réponse à la question initiale. Contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, il s'en fallut de peu — un rendez-vous manqué ! — pour que l'amiral de Villeneuve, qui commandait les flottes française et espagnole, l'emportât sur Nelson, l'amiral anglais. Mais avant de se heurter à Trafalgar, au large de la côte occidentale d'Espagne, quelles poursuites à travers les océans ! Ces navires à voiles manœuvrent sur les mers comme si les distances ne comptaient pas. Les escadres jouent à cache-cache des Antilles à Cadix ; pour tromper ou surprendre l'ennemi on n'hésite pas à entreprendre des croisières de plusieurs milliers de kilomètres. Gigantesque carrousel dont le « final » consiste en un embrasement général, avec matelots montant à l'abordage, mâts écroulés, navires sombrant pavillon haut, et, dans son uniforme chamarré, Nelson vainqueur, agonisant sur le *Victory*.

— Trois années plus tard, les Français devaient retrouver les Espagnols alliés aux Anglais devenus, eux aussi, des « libérateurs ». On a lu ici même [1] les pages extraites des mémoires que le maréchal Soult avait laissés et dont la partie consacrée aux guerres de Portugal et d'Espagne, jusque-là inédite, vient d'être publiée [2]. Ce document, dont le texte a été établi et présenté, avec le plus grand soin, par Louis et Antoinette de Saint-Pierre, est un témoignage d'une importance capitale. Le maréchal Soult, sans s'attribuer tout le mérite des succès et sans rejeter sur les autres la responsabilité des revers, s'attache à relater aussi exactement que possible les opérations qu'il conduisit, soit au Portugal, soit en Espagne. Or cette relation, purement militaire, donne au lecteur le sentiment de ce que, dans sa réalité, fut la guerre d'Espagne, et apporte l'explication véritable des causes qui en firent une catastrophe.

1. Voir la *Revue de Paris*, septembre 1955.
2. *Mémoires du Maréchal Soult* (Hachette).

Il semble bien que l'on ait exagéré le rôle des guérillas, assurément fort gênantes pour une armée d'occupation, mais incapables d'amener une décision militaire ; au surplus, les excès de la « résistance » espagnole, où se mêlaient des patriotes exaspérés, de troubles aventuriers et de purs bandits, inclinaient une partie de la population à accepter, comme un moindre mal, la présence des armées françaises. En revanche, on a minimisé l'insurrection des Portugais qui, furieux à juste titre d'avoir été une première fois faussement libérés par Junot, duc d'Abrantès, opposèrent un barrage insurmontable à la marche de Soult vers Lisbonne. Faute de tenir le Portugal dans sa main, Napoléon laissait ouverte la brèche par laquelle se déverseraient dans la péninsule les troupes de Wellington ; or, sans les Anglais, les armées espagnoles, quelle que fût leur bravoure, ne pouvaient tenir contre les armées françaises.

Au surplus, la volonté qu'avait l'Empereur de tout diriger, alors que les communications étaient fort lentes et les situations « fluides », n'aboutit la plupart du temps qu'à susciter des rivalités entre ses généraux, à aggraver leurs échecs et à limiter leurs succès. Enfin, les illusions que le frère aîné de Napoléon, le roi Joseph, entretint sur ses propres capacités et sur les sentiments de « son » peuple espagnol, furent néfastes. La France perdit pour longtemps la sympathie qu'elle avait inspirée aux libéraux espagnols, tout en augmentant l'horreur qu'inspiraient aux monarchistes et aux catholiques les Jacobins, qu'ils fussent sans-culottes ou porteurs d'aigles.

— Cependant, les affinités qui existent entre la France et l'Espagne devaient réapparaître un demi-siècle plus tard, symbolisées par le mariage d'Eugénie de Montijo avec l'empereur Napoléon III. Le père de celle-ci était un des aristocrates espagnols, peu nombreux, qui avaient, par enthousiasme, servi la cause de Napoléon Ier, sans renier ensuite bruyamment leur maître. Enfant et adolescente, Eugénie, qui avait fait ses premières études dans un couvent parisien et qui écouta Stendhal égrener ses souvenirs napoléoniens, retrouva dans Napoléon III l'image d'un Napoléon moins despotique et plus sincèrement libéral. Sa religiosité s'accordait à l'esprit social dont faisait preuve l'ancien carbonaro, si bien que cette union, qui apparut seulement fondée sur le désir que suscite la beauté, avait des racines plus profondes qu'il ne semblait. L'esprit des croisades libératrices les rapprochait, bien que l'Empereur regardât vers l'Italie et l'Impératrice vers le Mexique. Ils éprouvaient, l'un et l'autre, pour les misères des hommes, une compassion qui, si elle était légèrement rehaussée de romantisme, n'était pas feinte.

Mmes Suzanne Desternes et Henriette Chandet, dans *La Vie privée de l'Impératrice Eugénie*[1] ont retracé son existence pleine de vissitudes, où la tristesse, les deuils et les larmes, tiennent plus de place que les heures triomphantes. Elles l'ont fait avec une précision, une délicatesse et une légèreté de main qui méritent tous les éloges.

1. Hachette.

PIERRE AUDIAT

LE MOIS A PARIS

Jean Frelaut. — Peintres de la Réalité. — Plaisirs ferroviaires. — André Schœller. — Sage qui préférait aux servitudes de Paris le chant des forêts, le chant de la mer, de temps à autre Jean Frelaut — dont la Bibliothèque nationale vient de réunir l'essentiel de l'œuvre — nous revenait les yeux emplis d'une lumière qu'on ne trouve que dans la solitude ; puis il s'en retournait à Vannes rejoindre son vaste atelier en soupente, surplombant les moissons et les îles pour mener, *d'état en état*, jusqu'à leur aboutissement complet de menues eaux-fortes contenant d'immenses espaces, et gravées toujours de souvenir.

Plusieurs centaines de planches, qui se succédèrent depuis 1903, sont consacrées à la Bretagne, à ses enclos, à ses prairies, à ses chapelles, et empreintes, même lorsqu'elles n'évoquent ni calvaire ni procession, d'une gravité mystique. Ceux qui aiment Breughel et Rembrandt reconnaissent ici leur descendance : c'est à eux que Frelaut, qui mourut il y a un an, demanda tout ensemble des leçons humaines et des secrets techniques. Et, de même, aux épreuves qu'il supporta stoïquement. Trop d'amateurs ignorent encore l'œuvre d'un peintre et surtout d'un aquafortiste qui dépassa toujours l'anecdote et le pittoresque local pour traduire, à travers les variations des lumières et des saisons, l'universel.

Combien d'artistes d'aujourd'hui sont-ils parvenus, comme Frelaut, à *mettre le fini au service* de l'infini ? Réagir contre une invasion de fausses synthèses, de déformations volontaires et d'ignorance technique en revenant à l'analyse minutieuse du quotidien, c'est l'ambition des

quinze peintres de tous pays réunis à la galerie Marforen. Si j'évite l'appellation qu'ils ont empruntée à l'illustre exposition de 1934, c'est que rien ne favorise davantage les malentendus que le mot « réalité ». « *Ce n'est pas la chose qu'il faut représenter*, écrit Delacroix, *mais le semblant de la chose.* » Et, de même, Ingres dénonçe les méfaits des détails « ces petits importants ».

Le danger de l'exposition organisée dans un but didactique par le peintre Cadiou, qui sait qu'il n'est point de grand art sans sacrifices, serait de favoriser le retour aux énumérations oiseuses, au brio, ou aux fades pignochages des Artistes Français.

Le succès qu'ont remporté les ensembles présentés simultanément par Roland Oudot (chez André Weil) et par Humblot (à la galerie Romanet) vient de ce que, fidèles tous deux à l'analyse du quotidien, ils ne tombent jamais dans la minutie. « *Si je peins*, nous confiait le premier, *c'est par nostalgie des objets ou des paysages.* » Humblot, plus dur et mûré dans sa force, en dépit du pessimisme qui s'affirme dans ses grandes compositions d'une sécheresse apparente, nourrit chaque toile d'une vitalité communicative.

Un goût extrême, le désir de fuir à la fois le *lâché* et le *léché* en revenant au beau métier, aux franchises du burin comme aux transparences de l'huile caractérise l'ensemble présenté par André Chamson, aux murs d'un Musée Galliera rajeuni. Ce premier groupe est constitué par un graveur : André Jacquemin, deux peintres : Chapelain-Midy et Yves Brayer, auxquels on adjoignit pour des parentés spirituelles, le décorateur Jean-Picart le Doux et le sculpteur Leygue, menant tous les cinq, avec une loyauté qu'on voudrait parfois traversée de plus d'éclairs, leur œuvre savamment méditée.

Trois Claude Monet admirables : le *Train arrêté sous la Neige*, le *Pont de l'Europe*, la *Gare Saint-Lazare*, faits de fumées, président à l'ensemble de toiles où cinquante peintres : Van Gogh, Sisley, Marquet, Vlaminck, La Fresnaye, Friesz, Oudot, Bernard Buffet, célèbrent, à la galerie Charpentier, le temps bientôt révolu, du *cheval-vapeur*, l'irruption au-dessous des vrais nuages, d'une traînée blanche ou noire, le tragique interdit d'un passage à niveau, ou bien, au sortir d'une gare, la course éperdue des voies ferrées vers des destins différents. Les panoramas, animés, demandés par la S.N.C.F. à Driant, à Brayer, à Cavaillès, à Dignimont, à Génis, fixent cinq étapes du chemin de fer ; le plus vaste évoque une ligne électrifiée en Bourgogne. L'odeur charbonneuse que Manet faisait respirer à la petite fille du *Chemin de Fer* cesse d'accompagner tout rêve de voyage. Un paysage de Carzou (le *Remblai*) situe la force dans les réseaux arachnéens des voies célestes et les alignements de pylônes.

— On venait de tous les pays du monde consulter André Schœller, qui, après avoir été longtemps le collaborateur de Georges Petit, dirigea plus de seize cents ventes publiques. Avec une loyauté égale à son goût,

il forma, ce qui est exceptionnel de nos jours, plus de connaisseurs et de sourciers que de boursiers. Personne n'aura contribué davantage à remettre à leur place Delacroix (que Degas disait le meilleur marché de tous les maîtres), les paysagistes de Fontainebleau, Barye dont on méconnut si longtemps les aquarelles et les peintures, Rodin qu'à juste titre ce voluptueux admirait entre tous. Le diagnostic instantané de Schœller précédait toute référence, toute vérification par pedigree ou par rayons. Sa lumière venait d'une longue expérience, d'un sens critique dont bénéficia ce petit noyau d'amateurs français rebelles à la mode et à la versatilité de la spéculation universelle.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Cinéma. — De tradition, le jury du Prix Delluc préfère la découverte à la consécration. S'il a donné sa couronne 1955 aux « Grandes Manœuvres » de René Clair, il a voulu dire par là qu'aucun ouvrage de jeune ne méritait une sérieuse considération. Et, de fait, l'année avait été singulièrement médiocre et privée de personnalité. Il semble que les producteurs, à l'époque où un film coûte 300 millions, se moquent bien de l'art pour ne penser qu'à la rentabilité. Seuls, quelques vétérans illustres peuvent encore imposer leur style. C'est le cas de René Clair.

— *Graine de Violence* est le film américain qui a provoqué à Venise l'indignation de Mme Luce, ambassadrice des Etats-Unis et toute une controverse sur les droits respectifs de l'art et de la diplomatie. Je viens de le voir à Paris et je me demande ce qui a pu provoquer cet éclat. Car, si le sujet est hardi, l'argument est parfaitement honnête, moral et même conformiste. Quelques scènes sont marquées de violence et quelques jeunes citoyens américains apparaissent sous un aspect plutôt péjoratif, mais le condamner pour cela serait condamner le principe même du réalisme en art. Les défenseurs de la morale, et jusqu'aux censeurs les plus puritains ont toujours jugé d'après cette règle : on peut montrer les vilains côtés de l'âme humaine, à condition de ne pas s'en délecter et d'indiquer clairement qu'on n'approuve pas.

Or, ici, on n'approuve pas du tout. Un jeune professeur est engagé dans une école de New-York fréquentée presque exclusivement par des chenapans auxquels il serait fort imprudent de jamais tourner le dos en classe. Loin de céder au découragement et au scepticisme qui ont envahi ses collègues, il s'attelle bravement à sa tâche et gagne la partie. Les dévoyés temporaires retournent à la vertu et les incurables sont chassés.

Cette victoire de la morale apparaît comme un peu trop facile et un peu trop totale. Le Mal accepte rarement les « redditions sans condi-

tions », chères aux Américains. De même, on n'est pas assez exigeant sur les moyens de provoquer la pitié. Une femme enceinte, des coups de téléphone anonymes : on aperçoit les vieux trucs du mélodrame.

Malgré quelques faiblesses de scénario, le film est loin d'être indifférent. Avant leur conversion, les chenapans ont vraiment beaucoup de relief et on a trouvé pour les incarner des voyous superbes. La gamme des professeurs, du cynique désabusé à l'éternel chahuté, rend aussi un son juste. Et, enfin, l'optimisme du héros a quelque chose de bien sympathique. Il n'a manqué qu'un peu de doigté, qu'un peu de nuances, car il faut être terriblement adroit, de nos jours, pour choisir l'optimisme.

— Essayez un peu d'être hardi, au cinéma ! La hardiesse consiste à décider : « Nous allons tourner *L'Amant de Lady Chatterley.* » C'est à partir du premier tour de manivelle qu'on aperçoit les difficultés. Le bouquin de Lawrence était un manifeste. Mis en images, il deviendrait une manifestation érotique. Alors, on se borne à l'argument, qui est singulièrement fade. Lawrence avait à faire excuser ses hardiesses de langage par des précautions sociales. Le garde-chasse n'était pas tout à fait un garde-chasse, mais presque un gentleman. Ici, le côté gentleman devient écœurant. Heureusement, il y a la charmante silhouette de Lady C..., je veux dire Danielle Darrieux, qui passe dans la forêt !

JEAN FAYARD

Le massacre de Paris. — J'ai dénoncé, le mois dernier, le dépotoir que risque d'être le Paris de demain par manque de plans d'extension rigoureusement étudiés. Je suis amené, cette fois, à établir un véritable réquisitoire contre les services responsables de la Ville de Paris qui se désintéressent tout autant du passé et laissent démolir l'un après l'autre les hôtels anciens que la spéculation avait encore épargnés.

On vient de raser, rue de Charonne, l'hôtel du marquis de Chabanais, élégante construction au corps central décoré de refends dans laquelle j'avais proposé qu'on installât un musée de l'artisanat. Son voisin, l'hôtel de Mortagne, n'a pas encore subi le même sort, du simple fait que, lui, est habité. Il est dans un état de délabrement tel qu'un beau jour on évacuera les pauvres gens qui y logent et que les actionnaires d'une société immobilière auront la satisfaction de réaliser de substantiels bénéfices en élevant sur son emplacement un grand immeuble d'habitation.

On croit volontiers, et l'on a tort, que lorsqu'un hôtel ancien est acheté par l'Etat ou par la Ville, c'est pour être sauvé. L'hôtel Bertier de Sau-

vigny, requis en 1941 par le Ministère de l'Intérieur, fut classé, mais laissé dans un abandon total et rendu après la guerre à son ancien propriétaire dont le premier soin fut de le démolir.

L'hôtel d'Aumont a été acheté, il y a dix-huit ans, pour six millions et demi. Il était alors habité « bourgeoisement » et relativement en bon état. La Ville a évincé les locataires et n'a réalisé aucune réparation, aucun travail d'entretien. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Sa décrépitude s'est précipitée.

Il semble bien, au début, que certains fonctionnaires responsables s'en réjouissaient. Pourtant, l'opinion s'étant émue, l'hôtel d'Aumont fut incorporé dans le plan d'une Cité des Arts. L'architecte Roux-Spitz fut chargé, dès 1942, de sa restauration. Un immense parapluie fut élevé au-dessus des bâtiments, mais les crédits firent défaut. Roux-Spitz protesta à diverses reprises mais n'obtint aucune réponse. Aussi vient-il d'adresser sa démission au Préfet de la Seine dans des termes qu'il convient de citer :

« *Le 30 novembre 1951, trois ans après l'interruption complète des travaux de restauration de l'hôtel d'Aumont proprement dit, j'ai fait établir par le Bureau Véritas, à la demande de mon assurance personnelle, un rapport précis. Ce texte lui a été, ainsi qu'au Préfet de la Seine, officiellement adressé.*

« *Les conclusions de ce document sont aujourd'hui nettement dépassées. Les seuls crédits qui ont été accordés à la suite de cet appel, n'ont permis que de procéder au remplacement de la couverture provisoire du parapluie en papier goudronné. Mais l'hôtel d'Aumont lui-même reste à l'abandon et achève de se dégrader dans l'indifférence des pouvoirs publics.* »

Voilà le cas que l'on fait d'un des plus beaux hôtels de Paris construit en 1648 par Le Vau et agrandi et embelli par François Mansart.

Mais ce n'est pas tout. Ce malheureux îlot 16 présente, dix ans après la fin de la guerre, un aspect lamentable. On a rasé de nombreuses maisons qui, sans avoir une valeur architecturale considérable, étaient intéressantes par quelques détails et contribuaient à l'atmosphère de ce quartier. On a bâti, ici et là des immeubles mal conçus, plantés de guingois, au milieu de terrains vagues. Ce n'est que depuis quelques semaines qu'on s'est décidé à dessiner un jardin derrière l'hôtel de Sens que l'on reconstruit à neuf alors que pour les parties manquantes on pouvait utiliser les vestiges de l'hôtel Torpanne ou de l'hôtel de la Trémoille qui achèvent de se désagréger dans la cour de l'Ecole des Beaux-Arts ou d'autres débris que la ville garde dans ses magasins. L'avenir jugera une municipalité qui se désintéresse à ce point du passé de la cité qu'elle n'est même pas capable de publier les comptes rendus de la Commission du Vieux Paris, en panne depuis 1933 !

Je rappellerai, pour mémoire, l'hôtel de Rohan ou de Verteillac, boulevard des Invalides, sur l'emplacement duquel on est en train d'élever une énorme bâtisse telle qu'on pouvait la prévoir, l'hôtel de Locmaria, puis de Lambert, 102, rue de l'Université, toujours menacé par l'administration qui l'a acheté, les deux hôtels qu'on vient d'abattre rue Cassette, l'hôtel de Chanaleilles, qui garde le souvenir de madame Tallien, qui vient d'être vendu, la porte de la cour du Dragon qui achève de pourrir dans son terrain vague, la Rotonde de Ledoux, à La Villette, que j'ai proposé d'affecter à un Musée de la Résistance, projet qu'un conseiller général, M. Auburtin, a bien voulu prendre à son compte.

« Il n'est pas possible, disait Victor Hugo (en un temps où notre cité était bien plus riche que maintenant en maisons anciennes) que Paris, la ville de l'avenir, renonce à la preuve vivante qu'elle a été celle du passé. »

Hélas, on efface toutes les preuves vivantes du passé et l'on renonce à être la ville de l'avenir.

GEORGES PILLEMENT

Mort d'Arthur Honegger. — Après avoir lutté trois ans contre la maladie avec un courage et une volonté qui forçaient l'admiration et sans avoir jamais renoncé au travail et à la création, Arthur Honegger s'est éteint l'autre jour : l'ampleur de l'hommage rendu de toute part à sa mémoire prouve la place qu'il tenait dans la vie musicale française.

Né en 1892, au Havre, de parents suisses, et enrôlé par Cocteau dans le Groupe des Six au lendemain de l'autre guerre, Arthur Honegger était arrivé très vite à la célébrité. Des œuvres comme le *Chant de Nigamon*, le *Dit des Jeux du Monde*, aussi vivement applaudies que violemment sifflées, polarisaient l'attention d'une jeunesse qui était revenue de la guerre nullement blasée et avec le besoin de prendre parti. Je n'ai pas oublié la violence de nos discussions le long du trajet du Vieux Colombier à l'Ecole Normale : certains d'entre nous préféraient Honegger, d'autres tenaient pour d'Indy, j'étais pour Roussel (je n'ai pas changé). Avec le *Roi David*, ce fut un triomphe comme on n'en avait vu qu'un dans toute l'histoire de la musique française de concert, celui du *Désert* de Félicien David (il serait d'ailleurs absurde de chercher une parenté quelconque entre les deux œuvres). D'année en année, Honegger allait affirmer sa force et sa fécondité dans des ouvrages aussi variés que *Pacific*, *Rugby*, *Judith*, *Horace*, *Antigone*, la *Danse des Morts*. Ses préférences le portaient vers des œuvres à large participation chorale. Musiques de scène pour des pièces historiques, oratorios religieux ou laïques, mimodrames

destinés à Ida Rubinstein : dans toutes ces compositions dont l'intérêt dépassait largement celui des circonstances, il développait une écriture large et solide avec un sens très architectural des grandes lignes et des plans.

Le temps fera sans doute une sélection dans une œuvre trop vaste et il serait vain de vouloir la préfigurer. Qu'il nous soit cependant permis de dire notre préférence pour certains ouvrages où il nous semble que l'émotion humaine, source de toute vraie musique, s'exprime d'une manière plus directe : le *Chant des Morts*, dont le texte est quand même moins gênant que celui de *Jeanne au Bûcher*, ou les dernières symphonies, confidences d'autant plus poignantes que Honegger s'entourait dans la vie de plus de réserve et de pudeur.

JEAN MISTLER

L'exposition André Gide à la Bibliothèque Jacques Doucet. — « Tout événement vous touchant m'intéresse », écrivait Stéphane Mallarmé à André Gide, à l'occasion de son mariage. Pour qui, sur ce point, partagera l'intérêt du poète, rien ne vaut actuellement une visite à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, où sont exposées, avec intelligence et discernement, une partie des manuscrits, des documents, de la correspondance, laissés par Gide à ses héritiers. De vitrine en vitrine, sous la conduite érudite de Marie Dormoy ou de Jacques Naville, il nous a été donné de suivre, par le texte et l'image, toute la carrière du grand écrivain, depuis ses classes à l'Ecole Alsacienne jusqu'aux Prix Nobel et aux funérailles de Cuverville, chaque étape de sa vie ayant laissé dans d'épais cartons son apport d'alluvions originales. Rien de plus saisissant à cet égard que l'amoncellement des carnets d'écoliers, de formats divers, brochés ou cartonnés, gris, bleus, noirs, ou beiges, sur lesquels Gide consigna au jour le jour, son fameux Journal. De La Roque-Beignard à Cuverville, de Tunis à Fort-Archambault, de Vittel à Neuchâtel, ces calepins froissés, jaunis, ont traîné dans toutes ses poches et demeurent, sous cette forme si peu élaborée, l'œuvre la plus révélatrice de Gide. Dès la première page du premier carnet, cette notation restée inédite, pourquoi ? : « *Pour Tolstoï, expliquer l'antipathie qui va jusqu'à la répulsion pour cette âme si peu musicale.* » Des pages manuscrites des autres œuvres, certaines ont été recopiées de la main scrupuleuse de Madeleine Gide : on voit sur les longues pages appliquées se marier l'écriture anguleuse de la femme, et le fin porte-plume arrondi du mari. L'*Œdipe* fut rédigé sur un mince cahier d'écolier, au dos duquel Gide pouvait repasser sa table de multiplication. Mais cela n'empêcha pas Georges Pitoëff, dès la première lecture de la pièce, d'écrire à

son auteur : « Je voudrais vous voir pour vous dire combien j'*adore* votre *Œdipe* », et de lui offrir le théâtre des Mathurins. De très nombreuses lettres (la Bibliothèque Jacques Doucet en comprend plus de dix mille) parsèment les vitrines de l'exposition. Signées de Pitoëff ou de Picasso, de Stravinsky ou de Maurice Denis, de Proust ou de Valéry, de Romain Rolland ou d'Aragon, d'Oscar Wilde ou de Thomas Mann, elles témoignent toutes de l'importance considérable de l'œuvre, de l'activité, et de la personnalité d'André Gide, dont une centaine de photographies inédites, épinglées sur les murs de la salle, reproduisent, sous les aspects les plus inattendus, la figure familière et d'année en année vieillissante. Mais Gide à vingt ans faisait le pitre avec Pierre Laurens, Gide en maire solennel de La Roque-Beignard, Gide à cheval dans la brousse du Congo, Gide en pousse-pousse, Gide chez Mme de Noailles, Gide prenant l'avion pour Moscou, Gide au piano chez Mme Van Rysselberghe, Gide sur son lit de mort de la rue Vaneau, nous apparaît toujours (et de plus en plus à mesure que passent les années) comme « le plus irremplaçable des êtres ».

MAURICE PONS

La Danse. — En même temps que Roland Petit présente au théâtre des Champs-Élysées son nouveau spectacle de ballets, voici que paraît sur les écrans le film *La Pantoufle de Verre*, dont il a réglé les danses. L'hermine classique, ici, se transmue en cristal, ou plutôt en quelque plexiglas ou polyvinyle. C'est, après *Andersen* et *Papa Longues jambes*, le troisième film dont il assure à Hollywood la direction cinématographique.

La Pantoufle de Verre n'appartient pas à la formule la plus ambitieuse des films de danse : celle où l'anecdote, renonçant à tout réalisme et à tout prétexte littéraire, se confie au vent de la fantaisie et s'élance dans un univers poétique et enchanté où la danse est pour les personnages une manière d'être plausible. Fred Astaire (*Gay Divorcee* et *Top Hat*), Gene Kelly (*Le Pirate*, *Un Américain à Paris*) nous en ont donné quelques exemples remarquables.

Le film reste fidèle au récit de Perrault ; mais la trame s'interrompt à deux reprises : les éléments réalistes de la mise en scène cèdent la place à un univers de fantaisie et de songe. Cendrillon, dans le film, a deux rêves dont l'évocation a été confiée à la danse. L'un est un rêve de bonheur ; après sa première rencontre avec le Prince qu'elle prend pour le fils du cuisinier du château, elle se voit visitant les vastes

cuisines princières, assistant à la présentation des mets, mettant elle-même le dernier coup de cuiller à une sauce et consacrée cuisinière par l'adoré..., dansant enfin sa joie sur un immense gâteau. Le second est une rêve douloureux : elle a entendu dire, après la fameuse soirée du bal, que le prince allait épouser une mystérieuse princesse qui l'a séduit pendant la fête... elle ignore qu'il s'agit d'elle, et il faudra l'artifice du chausson perdu pour lui révéler l'amour du prince. Son rêve est un cauchemar ; des gardes terrifiants la séparent du prince sous l'œil d'une princesse vêtue d'or ; anéantie elle s'écroule et roule de marche en marche au pied du portique qui s'est refermé sur le couple. En fait, ces deux rêves dansés apportent au film presque tout son mouvement.

Leslie Caron, dont Paris n'a pas oublié qu'elle fut la créatrice, il y a quelques années, de l'extraordinaire petit Sphinx du ballet *la Rencontre* de Sauguet, Christian Bérard et Lichine, donne aux passages de danse beaucoup de vivacité ; surtout elle confirme ses dons de comédienne, déjà remarqués dans *Lily*, fine, intelligente, sensible : son amusant visage est le clair miroir où se peignent ses sentiments en expressions stylisées.

PIERRE MICHAUT

Les Prix Littéraires. — Roger Ikor s'est vu décerner le Goncourt pour les *Eaux Mêlées*, tome II *des Fils d'Avrom* [1]. Nous avons, quand ils parurent, signalé ces deux excellents ouvrages, saga d'une famille israélite polonaise qui, fuyant les pogroms, s'est établie en France à la fin du XIXe siècle. La première génération ne change rien à son mode de vie : c'est le ghetto réimplanté dans le Marais. La seconde et la troisième se lient par l'éducation, les affaires et les mariages à la vie de notre pays. Un descendant du vieil Avrom combat dans la résistance et est tué. Un autre devient propriétaire dans un village français où on l'accueille fraternellement. Sacrifice et consécration. Il a fallu la seconde guerre pour que toute prévention disparaisse à l'égard de ces Juifs. Quand ils se sentent admis sans réserve l'un d'entre eux chante sa joie. Et son orgueil : on avait besoin de nous. C'est le cri éternel de ceux qui ont eu du mal à se faire admettre dans un cercle. Et le plus souvent ils ont raison.

Les personnages d'Ikor sont chauds de vie. Il a dû les connaître. Il a su les voir. Il sait les peindre. C'est le grand attrait de ce roman d'une technique naturaliste et qui d'un certain point de vue est proche du documentaire. Sur l'histoire de l'établissement israélite en France

1. Albin Michel.

au xxe siècle on lira plus tard, peut-être, les *Fils d'Avrom* comme on lit *La Vie de Marianne* pour connaître un certain Paris du XVIIIe siècle. Chez Marivaux la finesse du portrait de Marianne est pour le lecteur la récompense supplémentaire. Dans les *Eaux Mêlées* une petite brise de poésie passe sur plusieurs chapitres : ceux où il a peint le village français. L'amitié paysanne est le rêve des errants.

— *Le Pays où l'on n'arrive jamais* [1] a obtenu le prix Femina. L'univers d'André Dhôtel ne ressemble à aucun autre. Cet écrivain, visage du passé, reste étranger à notre temps. La campagne où il loge son œuvre conserve, au temps de l'avion, ce mystère de la distance qu'on croyait depuis longtemps dissipé. L'unité de mesure y est la journée de marche. Les personnages sont obstinés comme des plantes : perdus en eux-mêmes ils remâchent patiemment leurs espoirs ; peuvent disparaître soudain pour surgir brusquement ailleurs, comme des rivières. Leurs raisons d'agir sont obscures. Ils confondent l'amour et la haine. Questionné sur ses étranges héros, Dhôtel répond : ce sont des hommes que j'ai observés. On sent qu'il dit vrai. Deux races s'unissent dans ses livres : des solitaires rêveurs perdus dans cette province moyenâgeuse toujours prête à jaillir des villages de France, et des simples, obscurs à eux-mêmes, amis des fugues, des coups de tête, des amnésies, des entêtements sauvages. Ce monde, tout en labyrinthes, existe, c'est celui où vivent beaucoup d'êtres, tous accueillants au fantastique.

Il était naturel que Dhôtel écrivît une vraie féerie, proche des contes pour enfants. Tel est *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, histoire d'un gamin de quinze ans qui suit une errante petite fille jusqu'aux Bermudes puis s'associe à sa recherche. Hélène en effet a été séparée de sa mère et la réclame en tout lieu ainsi qu'un *pays perdu* entrevu dans son enfance. Après maintes tribulations, la mère et le pays surgissent pour l'épilogue : c'est une marchande de sucres d'orge et le lieu, par nature mobile, où se retrouvent ceux qui s'aiment. De vraies fées traversent cette fraîche et aimable aventure : l'une est un cheval pie, l'autre un collectionneur de moustaches.

— A Félicien Marceau le prix Interallié pour les *Élans du Cœur* [2]. Un charmant livre, d'une écriture vive et claire. D'un certain point de vue une preuve du pouvoir magique détenu par tout bon écrivain. Le sujet aurait pu tenter le noir Julien Green : une jeune fille, Denise, est la maîtresse d'un antiquaire chez qui elle travaille. L'antiquaire est marié, sa femme découvre l'intrigue et fait chasser la fille. Mais celle-ci est une amoureuse obstinée : elle rôde sans cesse devant la boutique. Son père, informé, décide de la séquestrer. Porte verrouillée, planches clouées sur les persiennes. Après des semaines, des amis la délivrent. Elle revoit son antiquaire, comprend qu'il ne l'aime pas — et revient

1. Pierre Horay.
2. Gallimard.

se cloîtrer dans la chambre où on l'avait enfermée. Prisonnière farouche et volontaire d'un espoir évanoui.

Entre les mains de Marceau le thème s'allège. Cet écrivain aime la vie, reste toujours près du sourire, sensible à toutes les promesses de vaudeville qui se glissent au milieu des drames. Les parents de Denise et la cousine servante qui tient leur maison, il suffirait d'accentuer les traits que Marceau leur a prêtés pour qu'ils passent franchement dans le théâtre gai. Quant aux libérateurs de Denise ce sont des lycéens dont les joues sont encore couvertes du duvet de gaminerie. Tous se prêtent aux dialogues dansants et parfois leurs entreprises sont contées dans un mouvement de chanson. Marceau a remonté la pente du drame et, avec beaucoup de talent, tiré son sujet du côté de Codet, de Toulet, d'Achard, et de Hartley.

— *Le Moissonneur d'Épines*[1] de Georges Govy, a été choisi par le jury Renaudot. C'est un roman-diorama de l'Europe révolutionnaire d'aujourd'hui. Entraîné malgré lui en Pologne soviétisée par des partisans du général Anders le protagoniste, réservé à une mort prochaine, et qui le sait, revoit en esprit les combats qu'il a menés aux côtés des révoltés et des misérables en Égypte, en Espagne, aux Indes, en Angleterre. Construction d'une géométrie parfaitement arbitraire. Tout dans ce livre qui a d'ailleurs l'attrait d'un bon feuilleton est intelligent et superficiel. Personnages à la fois vraisemblables et conventionnels. Épisodes dont le montage est trop prévu, mais sur lesquels on a étalé la provision de couleur locale que procurent les voyages, même rapides. Beaucoup de scènes de violence, voire de torture, mais il y a des clichés de violence comme il y a des clichés d'idylle. Govy s'inspire trop visiblement de Malraux. L'action ne manque pas dans son livre, il y en a même trop ; c'est le western de la Révolution. Mais traité dans la manière grave des philosophes de la matière.

— A L'ACADÉMIE : M. Jérôme Carcopino a été élu à l'Académie Française. C'est l'œuvre d'un grand historien qui est ainsi consacré : sa *Vie Quotidienne à Rome* a été un des plus grands, un des plus légitimes succès de notre époque. Mais il faudrait ici nommer vingt ouvrages : *Virgile et les Mystères de la IVe Églogue, les Secrets de la Correspondance de Cicéron* et, parmi d'autres, cette étonnante étude sur la *Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure* pleine de vues nouvelles et profondes sur la mystique et le symbolisme d'une des plus curieuses sectes du monde antique.

MARCEL THIÉBAUT

1. Table Ronde.

Politique intérieure. — Rarement situation a évolué avec une telle rapidité, disions-nous le mois dernier en résumant les événements politiques des précédentes semaines. En quelques jours, tout allait se précipiter. Avec des titres couvrant la largeur de première page, la presse du 1er décembre annonçait la dissolution de l'Assemblée Nationale. Cette décision-surprise était la résultante du scrutin par lequel l'avant-veille, la confiance avait été refusée à M. Edgar Faure au Palais-Bourbon, la majorité constitutionnelle ayant été dépassée (318 voix contre 218).

Moins de dix-huit mois auparavant, même vote avait eu lieu qui avait entraîné la chute de M. Mendès-France. Les conditions étaient donc réunies, aux termes de la Constitution, pour une éventuelle dissolution.

Bien que la très grande majorité du Conseil des Ministres se fût sur-le-champ prononcée pour la dissolution, il fut jugé préférable de n'agir qu'après mûre réflexion. On allait assister pendant vingt-quatre heures au conflit des juristes et des politiques, à des distinguo passionnés entre la lettre et l'esprit de la Constitution. Car, élément important de l'affaire, le vote qui venait de déclencher le jeu de la procédure de dissolution, donc de conduire à des élections rapides, avait été précisément émis par ceux des députés qui ne voulaient pas retourner devant les urnes avant le terme normal de la législature.

La décision de dissoudre l'Assemblée étant enfin prise à la quasi-unanimité du Conseil des Ministres, et la date des élections fixée au 2 janvier, l'agitation parlementaire tombait promptement, chacun ne se préoccupant plus que des conditions dans lesquelles il affronterait le corps électoral.

Le temps était, en effet, mesuré au plus juste.

Le premier souci des partis fut d'utiliser au mieux le système des apparentements (on a lu plus haut sur ce sujet l'étude de M. Frédéric-Dupont). Il en est résulté, après classification, quatre groupes :

1° Coalition d'extrême-gauche (communistes, progressistes, nouvelle gauche) ;

2° Front républicain (socialistes, radicaux mendésiens, majorité de l'U.D.S.R., minorité de républicains sociaux) ;

3° Centre-droit (Rassemblement des Gauches Républicaines, Républicains Populaires, Indépendants-paysans, majorité des Républicains sociaux) ;

4° Mouvement Poujade et divers d'extrême-droite.

Le premier temps de la campagne électorale peut ainsi se schématiser :

L'extrême-gauche attaque le Front républicain. Le Front républicain (Mendès-France, Guy Mollet, Mitterand, Chaban-Delmas) attaque le

centre-droit (Edgar Faure, Teitgen, Pinay) qui riposte. Le Mouvement Poujade s'en prend à la fois au centre-droit et au front républicain.

Au deuxième temps : centre-droit et Front républicain s'interrogent réciproquement : que sera la majorité de la nouvelle législature ?

Des chiffres sont déjà avancés. Les estimations des modérés donnent à la gauche 255 élus dont 120 communistes. Les pronostiqueurs les plus à gauche se donnent à eux-mêmes 295 élus dont 130 communistes.

Mais si le premier calcul laisse apparaître une majorité théorique de 370 modérés, encore faut-il en déduire dès maintenant les Poujadistes, qui représentent l'inconnue la plus sérieuse de ces élections.

Sans doute aussi faut-il prévoir que certains éléments, dont le M.R.P., actuellement situé dans le centre-droit, chercheront à se dégager de leur position électorale. Et les radicaux eux-mêmes, c'est probable, éprouveront le besoin de panser les plaies récentes.

Le problème de la majorité de demain est loin d'être résolu !

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA VERITE SUR L'INVASION RUSSE

LALI HORSTMANN, femme d'un diplomate allemand, était installée dans un petit domaine à l'Est de Berlin lorsque les Russes vainqueurs s'emparèrent de la ville. Je connais peu de livres qui soient aussi révélateurs que cet *Au-delà des Larmes* (Hachette) de la « méthode » et du caractère russes. L'invasion slave ce n'est pas dès la première minute l'ouragan dévastateur c'est une installation lente, syncopée, déconcertante où les vols et les viols alternent avec des déclarations sincères de fraternité ou de compassion. La masse des occupants se révèle parfois presque douce et nostalgiquement préoccupée de communiquer avec autrui. Puis soudain le vent tourne et elle se livre aux pires excès. Le lendemain on repousse la brutalité dans la coulisse. Faut-il liquider un bourgeois ? L'entreprise est menée alors sans brusquerie. Il n'y a qu'une petite explication à donner dans un bureau... « Vous reviendrez dans 24 heures » et le bourgeois ou présumé tel disparaît à jamais, allant rejoindre dans l'inconnu ses meubles ou son linge également happés par cette grande machine hésitante, avide, féroce et implacable. Ce livre, bien écrit, fin, où ne passe aucune haine mais une tristesse profonde, comporte une seule conclusion : « personnages de Dostoievski pas morts ».

M. T.

ATOMES EN FAMILLE

par Laura FERMI *(traduc. Fr. Fosca; Gallimard)*

L'UN des plus grands physiciens de notre temps, l'atomiste italien Enrico Fermi, qui inventa la pile atomique en 1942, a trouvé, dans sa femme, le plus fidèle et le plus spirituel des biographes. Que les profanes ne se laissent pas rebuter par le titre « atomique », et que les spécialistes ne craignent pas de tomber ici dans une banale vie romancée : les premiers trouveront, au contraire, un récit très vivant, plein d'humour et parfois d'émotion ; et les seconds seront curieux d'y découvrir des aspects ignorés, souvent très familiers, de ces grandes vedettes de la science, Bohr, Oppenheimer, Urey, voire Fuchs et Pontecorvo.

L'histoire de la pile atomique en pantoufles, le lecteur ne regrettera pas de l'avoir achetée et la lira d'un trait jusqu'au bout.

P. R.

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS — 5781-12-55.

LES ANNALES

Sommaire de Janvier

LOUIS ARMAND
Président de la S.N.C.F.
Techniques nouvelles et pays neufs

PIERRE LAZAREFF
Directeur-Général de FRANCE-SOIR
L'opinion publique

MARCEL ACHARD
Tristan Bernard et l'humour

MARCEL THIÉBAUT
Le mois du roman

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

RÉUSSITE tardive !

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. A 62 ans, M. L. F. était toujours aide-comptable. Aujourd'hui, à 64 ans, il dirige la plus importante agence immobilière du centre de la France.

Un miracle ? Non, un cas tout à fait courant. Ce que la Graphologie a fait pour M. L. F. elle peut le faire pour vous. Comment ? En découvrant simplement votre personnalité, vos aptitudes, en vous disant qui vous êtes et ce que vous valez. Elle transformera votre vie en rendant votre action efficiente.

Voulez-vous tenter un essai loyal qui ne vous engage absolument à rien ? Alors écrivez à l'Institut International de Recherches Graphologiques qui vous offre gracieusement une analyse succincte de VOTRE écriture. Joignez 50 francs, mais hâtez-vous car cette offre est limitée.

Et si vous voulez apprendre la Graphologie demandez à l'I.I.R.G. une documentation concernant ses Cours par correspondance.
« I.I.R.G. » (Département 24) Av. Victor Hugo, à Boulogne-sur-Seine.

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
3, rue Bourdaloue, Paris 9e

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

PRIX

INTERALLIÉ

FÉLICIEN MARCEAU

LES ÉLANS DU CŒUR

roman

J U L L I A R D

CES BOURGEOIS DE PARIS

Trois siècles de chronique familiale de 1675 à nos jours

par

MICHEL ROBIDA

Prix Fémina

Un vol. 750 fr.

RJ

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Une grande fresque historique qui bouleverse bien des idées reçues !

SALVADOR DE MADARIAGA

L'ESSOR DE
L'EMPIRE ESPAGNOL D'AMÉRIQUE

Un vol. In-8° illustré

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

L'Espagne s'est-elle conduite en Amérique comme une puissance colonisatrice ?

ROBERT LACOUR-GAYET

LA FRANCE AU XXe SIÈCLE

« Un tableau d'ensemble de l'évolution de la France depuis 1900 »

Un volume broché

HACHETTE

JEAN D'ESME

CE MAROC QUE NOUS AVONS FAIT

Enfin, un livre objectif !

HACHETTE

J U L L I A R D

JACQUES DUMAINE
ancien Chef du Protocole

QUAI D'ORSAY

1945 - 1951

Préface de
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

" Jacques Dumaine juge la pièce derrière le portant d'où il règle la cérémonie sans jamais perdre le sourire. "

François MAURIAC

Un vo. 1.200 fr.

RI

C'ÉTAIT HIER

HENRI BUSSER

DE PELLÉAS AUX INDES GALANTES

Cinquante ans d'Opéra et d'Opéra-comique, racontés avec verve et humour.

Un volume : 650 frs

ANDRÉ FROSSARD

VOYAGE AU PAYS DE JÉSUS

Sur les routes de Palestine en 1955

Un volume illustré de photographies et dessins de l'auteur . . . . . 600 frs

GEORGES BLOND

LA GRANDE AVENTURE DES MIGRATEURS

Un récit des voyages des animaux migrateurs, d'une telle intensité et d'une telle vie qu'il fait penser au « cinérama ».

Un volume : 750 Frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

QUELQUES GRANDS LIVRES

F. LOVSKY

ANTISÉMITISME ET MYSTÈRE D'ISRAËL

Un vol. in-8 ..... 1.150 F.

Un livre qui soulèvera d'ardentes controverses.

« Nous trahirions notre Christianisme en n'ayant pas pour Israël l'amour de notre Christ. »

Révérend Père RIQUET

SHRI AUROBINDO

LA VIE DIVINE

Traduit sous la direction de Jean HERBERT.

Collection « *SPIRITUALITÉS VIVANTES* ».

Un vol. in-8 ..... 1.100 F.

« A beaucoup d'égards ***AUROBINDO*** *fait songer à* ***PLATON*** *et il pourrait bien avoir pour les générations futures une importance analogue. »*

Jacques MASUI

MARCO PALLIS

CIMES ET LAMAS

Traduit de l'anglais
par Geneviève SELLIER-LECLERCQ.

Un vol. in-8 ..... 780 F.

Une seule et même magnifique exploration : ***LES CIMES DU TIBET*** *et* ***LES HAUTEURS SPIRITUELLES*** *de sa mystique.*

SALVADOR DE MADARIAGA

L'ESSOR DE L'EMPIRE ESPAGNOL D'AMÉRIQUE

Traduit de l'anglais par Marcelle SIBON.

Un vol. in-8 ill. ..... 1.150 F.

Une fresque haute en couleurs de la première entreprise européenne de colonisation. ***UNE HISTOIRE TOUJOURS ACTUELLE.***

Dr KARL VON FRISCH
Professeur de zoologie à l'Université de Munich.

VIE ET MŒURS DES ABEILLES

Traduit de l'allemand par André DALCQ.
Collection « *SCIENCES D'AUJOURD'HUI* »,
dirigée par André GEORGE.

Un vol. in-8 ill. ..... 660 F.

Un sujet entièrement renouvelé par de ***sensationnelles*** *découvertes. Les Abeilles parlent!... Les Abeilles ont le sens de l'espace et du temps exact!*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PRIX GONCOURT
1955

ROGER IKOR

LES FILS D'AVROM

LES EAUX MÊLÉES

ROMAN

Édition complète, comprenant

LA GREFFE DE PRINTEMPS

en un volume in-8°, **890** fr.

" ... un des meilleurs prix Goncourt qui aient été décernés depuis longtemps. "

Jean MISTLER *(L'Aurore)*

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

BELLES ÉDITIONS RELIÉES

MARIE-LOUISE ET NAPOLÉON
1813-1814
LETTRES INÉDITES DE L'IMPÉRATRICE
reliure toile verte, fers gravés. 1.650 fr.

HAN SUYIN
MULTIPLE SPLENDEUR
relié pellior rouge, fer gravé. 1.260 fr.

PEARL BUCK
LES MONDES QUE J'AI CONNUS
relié pellior rouge, fers gravés. 1.260 fr.

L'ŒUVRE ROMANESQUE
DE
KATHERINE MANSFIELD
744 p., reliure toile, fers 2 couleurs. 1.950 fr.

LA VIE
DU
BOUDDHA

racontée d'après les textes anciens, illustrée de 160 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art Asiatique - 15 en couleurs - par

ANIL DA SILVA VIGIER

Un volume format 22,5 × 31, relié pleine toile. **3.000** fr.